

SÉRIE NOIRE

collection dirigée par marcel duhamel

Frontière interdite

PAR SHEPARD RIFKIN

WESTERN

GALLIMARD



SÉRIE NOIRE
collection dirigée par marcel duhamel

Frontière interdite

PAR SHEPARD RIFKIN

WESTERN

GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

collection dirigée par marcel duhamel

Frontière interdite

PAR SHEPARD RIFKIN

WESTERN

GALLIMARD

L'homme qui porte BALAFRE.

Quand elles le croisent, les femmes devinent tout de suite

qu'il a choisi la virilité sans concession.

Ni archange, ni démon,

il porte Balafre tout simplement.

Autour de lui quelque chose de fin, d'épicé, d'inéluctable...

ce quelque chose : Balafre.

Eau de toilette,

After-shave,

Savon,

Déodorant.



Lancôme pour hommes.

Balafre!

Frontière interdite



Tout ce que demandait Carson, c'était de l'eau pour ses bêtes, épuisées par un long voyage. Pourtant, s'il avait pu prévoir que, pour avoir coupé quelques centimètres de barbelés qui interdisaient l'accès de la source - propriété de King Fisher, maître absolu de la région - il allait devoir abattre un homme et se retrouver la corde au cou, à deux doigts d'être pendu, il aurait peut-être hésité. Mais Carson était coriace, et si Fisher possédait tous les atouts, il n'était pas pour autant assuré de gagner la partie.

SHEPARD RIFKIN

Frontière interdite

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR F. M. WATKINS

GALLIMARD

Titre original : KING FISHER'S ROAD

© Fawcett Publications, Inc. 1963.

© Éditions Gallimard 1973, pour la traduction française.

Il y avait un nouvel écriteau, une vieille planche sur laquelle on avait tracé, au fer à marquer les bœufs: route de king fisher, prenez l'autre. Les barbelés et la barrière étaient neufs eux aussi, mais la citerne au fond de la vallée était toujours la même, celle où Tom Carson avait fait boire ses bêtes l'année passée. Il y avait également des barbelés autour du bassin, et une cabane qu'il ne connaissait pas. Les trente têtes de bétail de Carson mugirent en sentant l'eau et se pressèrent contre la barrière ; Carson avait dû les mener au fouet depuis l'aube ; il les tenait difficilement en main car le bétail assoiffé devient aveugle et s'affole.

Il se pencha et ouvrit la barrière sans quitter sa selle. Les bêtes se bousculèrent. La monture de Carson donna des coups de tête à droite et à gauche pour les forcer à se mettre en rang. La plupart du temps elle agissait de sa propre initiative. Carson l'avait baptisée Dix Ronds ; c'était une jument alezane de trois ans et le meilleur cheval à vaches que Carson avait eu en trente-trois ans d'existence au Texas, et depuis les quatre ans qu'il faisait marcher son propre ranch. Quand tout le bétail fut passé, Dix Ronds recula en pointant les oreilles. Elle était aussi altérée que le bétail mais elle ne bougea pas. Carson contempla les bêtes qui dévalaient la pente. Elles avaient couvert trente lieues en deux jours, à travers les déserts de sable et d'alcali et elles avaient perdu au moins cinquante livres chacune. Donc, si Carson ne trouvait pas bientôt un bon pâturage, il n'en tirerait pas grand-chose au marché de Convention City.

Il tirailla affectueusement une des oreilles de Dix Ronds et quand la dernière vache fut passée, il descendit la pente à son tour. L'année précédente, il n'y avait là qu'une petite source bordée de saules. Les saules avaient disparu et le bassin avait été élargi. Il était entouré de barbelés, avec une porte fermée par un gros cadenas tout neuf. Autour de la cabane, le terrain était jonché de boîtes de conserve rouillées et de bouteilles de whisky. Il n'y avait pas de chevaux.

Carson tira une pince de ses fontes et coupa le barbelé. Le bétail fonça par l'ouverture et se mit à boire.

Un vieux bonhomme aux bretelles tombant sur son pantalon, surgit en chancelant de la cabane, un fusil à la main.

— Foutez-moi le camp ! hurla-t-il d'une voix pâteuse.

— Mes bêtes ont besoin de boire un coup, répondit aimablement Carson.

— T'as coupé le fil de fer, bougre de fumier !

— Je ne l'aurais pas fait si j'avais su que vous étiez là, dit Carson sans relever l'injure.

Il avait l'intention de faire traîner la discussion le temps que le bétail ait bu son content. Le vieux rougit de colère. Il s'approcha et se retint à un des poteaux pour ne pas vaciller.

— J'ai le droit de te tuer, petit salaud ! Tu coupes mon fil, tu entres comme chez toi dans une propriété privée. Moi je te le dis, King Fisher il s'en fout comme d'une guigne de tes bestiaux ! Calte !

Les fontes de Carson contenaient toute sa fortune, quatre-vingt-trois dollars d'argent.

— Je vous paierai l'eau, dit-il en se penchant pour soulever le sac.

Le vieux releva le canon de son arme ; sa main tremblait un peu mais le fusil restait braqué sur le ventre ou la poitrine de Tom.

— Pose tes mains sur le pommeau, petit, gronda le vieillard en s'approchant.

— J'ai de l'argent dans mes fontes. Prenez dix dollars.

— Je veux pas de la pisse de tes vaches dans mon eau ; et je veux pas de ton foutu fric non plus. King Fisher va m'arracher les yeux quand il verra ce fil coupé et ces traces !

— Vingt dollars.

— Tourne pas ton cheval, fiston.

Le vieux approchait toujours, en s'accrochant à la barrière. Carson comprit qu'il essayait de passer derrière lui.

— Vingt-cinq.

— King Fisher, c'est mon neveu, et il va me tomber sur le poil comme le Missouri sur un banc de sable. Je suis rien qu'un pauvre vieux, je pourrais être ton grand-papa et tu voudrais que je me fasse descendre ? Il me bouffera tout cru, et sans sel, si je te tue pas. T'as coupé ses fils de fer, tu prends son eau, et maintenant tu voudrais me soudoyer, hein ? Ben, ça suffit comme ça ! Descends de ton cheval.

— Je vous paierai le fil de fer que j'ai coupé, mais mes bêtes avaient besoin d'eau.

— Assez causé !

Les deux canons tressautèrent quand le vieux arma le fusil. En entendant le bruit sec et menaçant, Dix Ronds redressa les oreilles.

— Si vous m'abattez, dit posément Carson, vous serez pendu.

— Foutu crétin ! ricana le vieillard. Le shérif, c'est le beau-frère de King Fisher. Et tout lui appartient à King, tout le canton de Clark, les vaches, les barrières, les prisons, les magasins et le cimetière ! Allez, descends ! De mon côté.

Le vieux se glissa le long de la barrière. Ses bretelles se prirent dans les barbelés. Il se retourna pour les décrocher et Carson sauta à terre en dégainant

son colt. Il tira de la hanche. Le vieux s'écroula, un trou bleu au milieu du front, en pressant les deux détentes. La double volée de plomb faucha la jambe antérieure gauche de Dix Ronds. Elle poussa un hennissement de douleur et Carson lui logea une balle dans la tête. Puis il vomit, tremblant de tous ses membres. Quelques bœufs levèrent la tête et se retournèrent, le muffle ruisselant. Ils se remirent à boire.

Les montagnes se dressaient à une dizaine de lieues. A ce qu'il avait entendu dire de King Fisher, Carson savait que c'était un homme qui croyait à l'action directe. La marque de Carson était enregistrée au bureau cantonal, et apposée sur les flancs de chacune de ses bêtes.

— Bon Dieu, grommela-t-il. Autant passer une annonce d'une page dans le journal d'El Paso pour dire que j'ai fait le coup !

Sa selle lui avait coûté quatre-vingts dollars. Il lui faudrait l'abandonner, ainsi que sa Winchester. Il avait quelques provisions, du bœuf séché, des haricots, un peu de café. S'il y avait eu un cheval à la cabane il l'aurait pris, en laissant la somme qu'il représentait ; d'après les principes qu'on lui avait inculqués, la légitime défense était une chose, mais le vol d'un cheval n'avait pas d'excuse. Il abattit son bœuf le plus gras, le dépeça et trancha plusieurs steaks.

Il gagnerait le Mexique par les contreforts des montagnes ; une bonne centaine de lieues à parcourir et il ne tenait pas à attirer l'attention en chassant le gibier. Il lui faudrait éviter de se montrer, même au mineur ou au petit rancher isolés. Et il n'oserait pas acheter un cheval avant d'avoir presque atteint la frontière.

Quant au petit ranch qu'il avait acheté après avoir économisé sou à sou pendant sept ans, il pouvait lui dire adieu. Il jeta une de ses fontes sur son épaule et contempla une dernière fois Dix Ronds. La nuit passée, alors qu'il cherchait le sommeil, elle était venue le renifler et le pousser légèrement du museau, pour s'assurer que tout allait bien, et puis elle était retournée paître.

— Allons, adieu, vieux sac à puces, murmura-t-il et, à sa grande surprise, il s'aperçut qu'il pleurait.

Il ôta ses bottes à hauts talons, qui n'étaient pas faites pour la marche, et partit en chaussettes vers les montagnes. Il les atteignit à la tombée de la nuit, les pieds en sang, et continua de marcher jusqu'à ce qu'il ne puisse plus faire un pas. Au lever du jour, il se releva et remonta le lit desséché d'un torrent, en sautant de pierre en pierre. A neuf heures, il fit une halte, mangea un peu de bœuf séché et but de l'eau de son bidon. Il n'osait pas faire de feu tant qu'il n'aurait pas trouvé de bouse de bison ou un autre combustible qui ne dégage pas de fumée.

Tout en bas, au bout de la plaine, à peu près à l'endroit où devait se trouver le point d'eau, il aperçut soudain un nuage de poussière. Il vissa précipitamment le bouchon de son bidon et prit ses jambes à son cou.

II

Carson passa la nuit dans un petit fossé au sommet d'une colline. Il faisait froid et il n'avait pas de couverture. La colline était couverte de gravier et de cailloux. Un Apache pourrait peut-être s'approcher sans être entendu mais toute autre personne déclencherait une petite avalanche. Un étroit ruisseau bordé de roseaux coulait au pied de la colline.

Carson s'éveilla au lever du soleil, grignota un peu de bœuf séché et leva son bidon pour boire. Il ne contenait plus une seule goutte d'eau. Tom rampa vers un bouquet de mesquite et leva prudemment la tête. Au milieu du ruisseau, un Apache laissait boire son cheval qui avait de l'eau jusqu'au poitrail, tout en balançant les jambes le long de ses flancs. D'autres Indiens se lavaient et s'éclaboussaient. Un autre cavalier repéra un roseau cassé, à l'endroit où Carson s'était penché pour se désaltérer la veille. Il mit pied à terre, écarta les roseaux avec sa lance et se mit à suivre la piste laissée par Carson.

Les autres Apaches étaient tous remontés à cheval et l'appelaient, mais il ne les écoutait pas. Soudain, Carson le vit s'arrêter net. Un grand crotale femelle se dressait devant lui, entourée de ses bébés serpents. L'Apache recula précipitamment et tomba à la renverse dans le ruisseau. Ses camarades se moquèrent de lui ; il sauta sur son cheval, les rejoignit et ils s'éloignèrent le long du ruisseau.

Au bout d'un quart d'heure, Carson descendit en contournant prudemment le nid des serpents à sonnettes. Il remplit son bidon et se dirigea vers le sud en criant : « Merci, maman » au grand crotale. Dès qu'il le put, il passa sur l'autre berge, escalada une colline et vers midi, il aperçut au flanc d'une côte boisée une espèce de grotte. C'était une entrée de mine, flanquée d'un petit corral où paissaient un mulet et un cheval, et au-delà, se dressait une petite cabane. La porte était ouverte. En l'atteignant, Carson vit de dos un mineur crasseux en chemise de laine à carreaux qui faisait frire du bacon.

— Ne vous retournez pas, et ne lâchez pas la poêle, sinon je serai forcé de vous tuer, dit Carson. Posez la poêle sur le fourneau, débouchez votre ceinturon et laissez-le tomber... Bien, maintenant faites-le glisser vers moi.

L'homme obéit. Carson ramassa le ceinturon, prit le revolver et le passa dans sa ceinture.

— Votre fusil ?

— J'ai qu'une carabine, bougonna l'homme.

— Bon. Où est-elle ?

L'homme fit un geste, sans se retourner. La carabine était posée en travers des bois d'un cerf accrochés au-dessus de la porte. Carson la prit.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda le mineur.

— Je vous achète votre cheval.

— Et vous avez besoin de me coller un fusil dans les reins pour acheter un cheval?

— Ça prouve que je parle sérieusement. Combien ?

— Je veux pas le vendre.

— Combien ? répéta Carson.

— Dans ce cas, ça fera soixante-quinze dollars.

— Pour un vieux bidet comme ça ? Quarante.

— Ecoutez, moi je marchande pas. Vous voulez mon cheval, ça vous coûtera soixante-quinze dollars.

— Combien pour une selle ?

— J'en ai une, une mexicaine qui m'est revenue à quatre-vingts et quelque du temps que j'avais mon ranch.

— Vous vous en êtes beaucoup servi ; et du cheval aussi. Je vous offre quatre-vingt-trois dollars pour les deux. Avec une couverture par-dessus le marché.

— Pas question.

— Quatre-vingt-trois, c'est tout ce que j'ai, dit Carson en armant le colt.

— D'accord, acquiesça le mineur.

Carson vida sa sacoche sur le plancher. Puis il y remit le café, le bœuf salé et les steaks.

— J'ai vu des Apaches dans le coin, ce matin. Je laisserai votre carabine et le colt à une demi-lieue d'ici, vers le sud. Des fois qu'il vous viendrait des idées avant mon départ.

— Merci, mais les Apaches c'est pas nouveau. Ils passent leur temps à sillonner la vallée pour voler des chevaux et les revendre au Mexique, et ils en volent là-bas pour les vendre ici. Je leur fous la paix, et ils me laissent tranquille. Vous avez des ennuis avec M. King Fisher ? demanda le mineur en fixant son mur délabré.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça?

— Vous vexez pas, mais c'est une question stupide. Vous foncez vers le Mexique comme un chat malade vers un fourneau." Autant vous éviter cette peine.

— Comment est-il, ce King Fisher ?

— Ma foi, c'est pas le mauvais cheval sauf quand il est soûl, et ça lui arrive souvent et ça dure longtemps. Et quand il est à jeun c'est une teigne, et ça lui arrive chaque fois qu'il est pas soûl. Quand il a pas picolé, il reste peinard et il attend qu'on passe par chez lui. Comme un foutu crotale, sauf que

c'est pas un monsieur parce qu'il remue pas ses sonnettes. Aïe, aïe, aïe, v'là que cette saloperie me reprend, ça doit être mon tour de reins de cet hiver. L'a fallu que...

— Bon, ça va, vous pouvez vous retourner.

— Merci.

Le mineur examina Carson, regarda ses pieds et sifflota.

— J'ai eu des histoires avec M. King Fisher, dans le temps, dit-il. J'avais un petit ranch du côté du Rio San Miguel. Il commençait à péter le feu, ses vaches avaient toujours des jumeaux ou des triplés et les miennes et celles des voisins étaient toutes stériles, comme par hasard. Il avait pas encore installé ses barbelés, alors mes vaches, elles allaient traîner du côté des corrals de King Fisher, pleines d'envie pour les petits de ses vaches, et elles beuglaient parce qu'elles en avaient pas. J'ai discuté le coup avec deux ou trois autres petits ranchers comme moi ; on est tous allés faire un tour du côté de San Miguel et on a menacé de le pendre si ses vaches avaient encore des jumeaux. Et vous voyez le résultat de cette petite discussion ? Je suis tout seul pour exploiter ma mine.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je vais vous donner un peu de teinture d'iode, fiston. Vous n'aurez qu'à l'emporter. Ma foi, il s'est passé que sur les quatre qu'on était, y reste plus que moi. Et il a mis la main sur toutes nos terres. J'avais un fils. Il est mort, lardé de flèches d'Apaches. C'est le neveu de King Fisher, Bearclaw Hanson, qui l'a trouvé. Je suis allé à l'endroit que Bearclaw avait dit. J'ai vu des tas de traces de chevaux, tous ferrés. J'ai aussi trouvé des mégots de cigarettes. Et des empreintes de bottes, mais pas de mocassins, nulle part. Je suis vivant parce que j'ai eu les foies... il m'a fait une offre et j'ai tout vendu. Les autres sont morts ; un à Dodge City dans sa chambre d'hôtel, un accident, vu qu'il regardait ce qu'il y avait dans le fond du canon de son colt et le coup est parti. King Fisher occupait la chambre voisine et il a témoigné à l'enquête. Et puis les deux autres... un s'est brisé la nuque en passant sous une branche basse une nuit qu'il rentrait à cheval ; il était passé devant un saloon où les hommes à Fisher buvaient un coup. On l'a trouvé sous un arbre, avec son cheval qui paissait tout près et on l'a amené au shérif. Bearclaw a décrété que c'était un accident. Sa fille habitait dans l'Est et King Fisher lui a fait une offre de misère mais comme personne d'autre n'osait acheter, elle lui a tout vendu. Alors, laissez-moi vous donner un conseil, fiston. Je sais pas ce que vous avez fait pour vous amener à détalier en chaussettes, vous avez peut-être craché par terre dans le saloon ou volé une pastèque, mais vous feriez bien de changer de nom tout de suite. Et vous arrêtez pas quand vous aurez passé la frontière pour chercher du boulot dans un de ces ranchos d'espingouins... continuez sur votre lancée jusqu'au sud de Durango.

— Salut, dit Carson.

Il jeta son sac sur son épaule.

— Content de la visite, répliqua le mineur. C'est pas tous les jours que j'ai l'occasion de causer. Si vous restez un brin, je vous ferai des haricots au lard.

— Faut que je file. Merci quand même.

— Planquez mon artillerie où vous voudrez. Mais pas au soleil. Ça me plairait pas du tout de me brûler les mains en la récupérant.

Carson jeta la couverture sur le cheval, puis la lourde selle mexicaine qu'il sangla.

— Ça me dérangerait pas de vous faire des galettes chaudes, comme votre grand-maman en a oublié la recette, insista le mineur.

Carson secoua la tête et s'éloigna. Le petit cheval n'était pas en bonne forme et rechignait, et sans éperons, Carson avait du mal à le faire avancer. L'animal s'arrêtait pour manger de l'herbe chaque fois qu'il le pouvait et longtemps avant d'avoir trouvé un coin d'ombre pour y déposer les armes du mineur, Carson avait entamé les lèvres de sa monture à force de la travailler au mors.

Il fallut deux heures au cheval pour apprendre que son cavalier était encore plus entêté que lui. Alors, il consentit à trotter, et Carson le poussa jusqu'à la nuit noire.

III

Quatre jours plus tard, après avoir parcouru une trentaine de lieues dans la province de Sonora, Carson se réveilla en sentant la pointe d'une botte lui labourer les reins. Il glissa vivement une main sous la selle qui lui servait d'oreiller mais son colt n'y était plus.

Quatre hommes l'entouraient. Celui qui l'avait réveillé à coups de pied était grand et gros, et portait sur son gilet une étoile de shérif. Son ventre débordait de sa ceinture ; il sentait la sueur comme ses trois compagnons.

— Croyez que c'est lui ? grogna le shérif.

Un des hommes s'accroupit, rengaina son revolver et déboutonna sa chemise de flanelle grise pour en tirer un bout de papier. C'était un long télégramme et Carson put lire la signature : « Respectueusement vôtre, J. Rodman, greffier cantonal, Estancia, Texas. »

— Voyons voir, dit l'homme. En réponse... à votre dépêche du 5 courant... Qu'est-ce que c'est, courant?

— Donne-moi ça, imbécile ! gronda le shérif. L'homme lui tendit le télégramme, et il le lut rapidement, tout en jetant de temps en temps un coup d'oeil à Carson :

— Thomas Carson, propriétaire de la marque de l'Etrier Barré enregistrée il y a deux ans, si j'ai bonne mémoire, trente-cinq ans environ, cheveux noirs, yeux bleus, cicatrice sur la main gauche...

L'homme qui s'était accroupi poussa un cri de triomphe.

— Yippi ! C'est lui !

Le shérif replia soigneusement le télégramme :

— C'est bon. Je vous arrête pour le meurtre de Jason Weatherby. Debout !

— Vous n'avez pas le droit de m'arrêter au Mexique, protesta Carson, tout en sachant fort bien que c'était inutile.

Il s'appliqua à ne faire aucun geste brusque. Deux des hommes sellèrent le cheval du mineur et le troisième fouilla le sac; ne trouvant pas d'argent, il le vida complètement sur le sol, puis il donna un coup de pied écœuré dans le contenu dispersé.

— Y a rien.

— A poil, ordonna le shérif.

Carson se leva et se déshabilla, en lançant au fur et à mesure chacun de ses vêtements au shérif. Il ne portait pas de ceinture à poches, et il n'y avait rien dans celles de son pantalon et de sa veste.

— Fauché, bougonna le shérif.

— Merde, s'exclama l'homme accroupi en se redressant.

— Ça va, rhabille-toi, fit le shérif.

Ils lièrent les mains de Carson au pommeau de la selle, et ses chevilles à l'aide d'une corde passant sous le ventre du cheval.

— T'as de la veine, déclara Bearclaw. Si c'était que de moi, je te laisserais aux Apaches. Ils te cloueraient par terre les bras en croix et les squaws te feraient ta fête. Et nous, qu'est-ce qu'on va faire ? Te coller sur ton cheval sous une bonne grosse branche et lui flanquer une claque sur la croupe. Ça dure pas une minute. T'as de la chance que King Fisher soit civilisé. Alors, messieurs, on y va ?

Pendant les trois jours que dura le voyage de retour, Carson ne dit pas un mot. Il ne pouvait pas soudoyer ses ravisseurs ni leur promettre de l'argent, ils savaient qu'il n'avait rien. Et, escorté par un shérif, il ne pouvait pas réclamer la protection de la police dans les petites villes qu'ils traversaient, où les gamins, le voyant ligoté et tête nue, galopaient à côté de la petite troupe en braillant :

— Qu'est-ce qu'il a fait, dites ?

D'énormes cloques se formèrent sur sa nuque. A midi, on aurait dit que le soleil enflait et remplissait le ciel qui devenait une immense fournaise. Les hommes du shérif ne lui donnaient pratiquement rien à boire et dans un sens c'était une bénédiction parce qu'il ne pensait plus qu'à emplir sa bouche d'eau et se souciait de moins en moins de l'exécution qui l'attendait. Bearclaw portait de magnifiques éperons mexicains et leur tintement rappelait à Carson les clochettes des traîneaux et la première neige de l'hiver. Ce qui augmentait encore sa soif. Il se mit à haïr ces éperons plus farouchement que ses ravisseurs qui s'efforçaient de l'irriter en renversant exprès l'eau de leurs bidons quand ils buvaient. Il pouvait au moins se défendre en fermant les yeux. Une fois, Bearclaw lui jeta de l'eau à la figure. Carson sursauta, ouvrit les yeux et lécha les quelques gouttes restées accrochées à ses lèvres. Il imaginait une vengeance : il ferait fondre les éperons d'argent, il attendrait que Bearclaw réclame à boire, et il verserait l'argent fondu dans sa bouche béante. Mais auparavant, il l'attacherait solidement à un pieu près d'un ruisseau de montagne pour qu'il puisse entendre le courant cascader sur les pierres plates, et voir les truites curieuses le regarder en ouvrant la bouche et s'abreuver inlassablement à l'eau qui descendait des lointaines Rocheuses.

Le dernier matin, Bearclaw alluma cinq feux alignés et jeta sur les flammes des herbes humides. Cinq colonnes d'épaisse fumée grise s'élevèrent dans l'air calme. Carson comprit ce que cela signifiait : ils étaient quatre hommes au départ, cinq au retour.

— King Fisher va te préparer un beau lopin de terre bien à toi, dit Bearclaw. Et ça te coûtera pas un rond.

Lorsque Carson revit l'écriteau de King Fisher, le soleil commençait à baisser et son visage était brûlé à vif sous une barbe de huit jours. Une des cloques de sa nuque avait percé ; ses pieds nus étaient enflés comme sa langue. Sur les barbelés entourant le point d'eau, plusieurs vautours étaient perchés. Ils s'envolèrent lourdement au passage des hommes en tordant leur long cou pelé. Derrière la cabane, le squelette d'un cheval luisait au soleil. Carson se détourna.

— J'ai demandé si je pouvais te tuer quand je te rattraperais ; King Fisher a dit non, déclara Bearclaw. Il a dit comme ça qu'il voulait que tout soit bien légal. Et qu'il voulait te voir. Vivant.

Il ouvrit son couteau, se pencha et trancha la corde retenant les chevilles de Carson, puis celle qui liait ses mains au pommeau, qu'il remplaça par des menottes. Cela fait, il donna une violente poussée. Carson exécuta un vol plané et atterrit le nez dans la poussière sans le moindre gémissement.

— Debout ! gronda Bearclaw. Carson se mit à genoux et se releva.

— Il te verra vivant, mais tout juste ! On va faire la dernière lieue en grand style, mais ça va pas te plaire !

Il déroula son lasso et en attacha une extrémité aux menottes, puis il poussa son cheval au petit trot. Au bout de cinq mètres, Carson trébucha contre une racine. Bearclaw le releva en tirant sur le lasso et repartit. Après avoir recommencé la manœuvre à plusieurs reprises, il ralentit l'allure à contrecœur.

Au bout de trois quarts d'heure, Carson ne sentait plus ses pieds, qui lui faisaient l'effet de deux gros oreillers bourrés de plumes, incapables de marcher, qu'un rien déchirait, et qui le soutenaient à peine.

Il haletait comme un chien. Sa langue lui paraissait énorme et il avançait machinalement dans un océan de broussailles desséchées et de poussière grise.

Le petit groupe s'arrêta enfin au sommet d'une colline. A leurs pieds, s'étendait le ranch de King Fisher, une forteresse de pisé construite autour d'un vaste patio où croissaient des chênes verts et deux vieux peupliers. Sous le toit plat, on distinguait des meurtrières, à un mètre cinquante d'intervalle les unes des autres. Au coin du bâtiment le plus proche de la petite rivière qui serpentait dans la vallée, se dressait une tour de guet immense, également couronnée de meurtrières. Plusieurs chevaux sellés paissaient parmi les tournesols rabougris poussant entre la maison et la rivière, et les collines environnantes étaient couvertes de riches pâturages. A mi-pente, de celle où ils se trouvaient, il y avait un petit cimetière. Dans le fond, Carson vit une tombe récente flanquée d'une fosse béante. — Ils ont vu ma fumée, pas de doute, dit Bearclaw.

Carson respirait péniblement, la sueur salée lui piquait les yeux. Il leva ses mains liées pour s'essuyer mais Bearclaw tira sur le lasso. Carson s'étala

de tout son long. — Cette fosse a l'air un brin trop petite, pas vrai, monsieur Carson ? Mais ça vous fera rien si je vous plie en deux, hein ?

— Vous auriez assez de cran pour ça, dit Carson.

C'était les premiers mots qu'il prononçait depuis trois jours et sa langue lui fit l'effet d'un corps étranger. Bearclaw rougit et les autres pouffèrent. Carson fut brutalement relevé. En longeant l'autre extrémité du cimetière, il constata que la plupart des tombes étaient marquées par de simples planches qui portaient le nom de cow-boys tués par des Apaches, un cheval ou une balle perdue. Sur une stèle de bois plus ouvragée que les autres, une inscription : *julia morgan fisher 1849-1875*. A côté, il y en avait une plus haute encore, en marbre. Carson put lire : *Andrew haskell fisher 1871-1875*. Les enfants sont un héritage du Seigneur.

Bearclaw éperonna son cheval qui partit au trot allongé. Tandis que Carson était tiré et traîné jusqu'à la maison, une seule pensée l'obsédait : trouver une arme. Son unique crainte était que Bearclaw eût serré les menottes si fortement que ses doigts engourdis s'avèrent incapables de tenir un pistolet. Mais c'était un risque qu'il lui faudrait courir.

IV

Dans la pénombre de la maison, Carson entendait un grincement régulier. Le bruit venait d'une masse cylindrique oscillante, située au fond de la pièce. Le soleil filtrant par les meurtrières projetait des rais de lumière sur le plancher. Le parquet de chêne était lisse et frais sous ses pieds en sang.

Quand ses yeux se furent accoutumés à la demi-obscurité, il s'aperçut que la masse oscillante était un hamac du Yucatan, suspendu à deux des poutres transversales. Un ceinturon portant un 45 pendait à un clou planté dans un des montants. Au respect que tous les hommes témoignaient à ce hamac, Carson comprit que King Fisher s'y balançait. Une botte apparut et donna une poussée sur le plancher. Le rythme des grincements s'accéléra. La botte resta sur le sol, en équilibre sur l'éperon dont la molette roulait d'avant en arrière. Les marques profondes du plancher révélaient que c'était une vieille habitude.

Une voix grave et calme monta du hamac. Bearclaw se précipita pour allumer le cigare que King Fisher portait à sa bouche. La main était forte, basanée, ornée d'un large anneau d'or tout simple à l'annulaire ; le petit doigt avait été arraché par une balle au cours d'un duel. Un nuage de fumée s'éleva vers le plafond. King Fisher croisa les mains sous sa nuque et considéra le prisonnier. Carson lui donna un peu plus de quarante ans. Il avait de larges épaules, le visage glabre et portait une chemise blanche immaculée boutonnée au cou par un bouton de col en or sur lequel était gravée une minuscule rose.

Carson porta son regard ailleurs. La pièce était immense, au moins trente mètres de long sur huit ou neuf de large. Le long des murs s'alignaient plusieurs couchettes garnies de peaux de bisons où des hommes se vautraient. D'épaisses couvertures Navajo recouvraient une partie du plancher. Il y avait huit poutres transversales, taillées à la main un millier d'années plus tôt ; King Fisher les avait extraites de demeures troglodytes de l'extrême nord du pays Navajo et les avait transportées dans le Sud quand il avait bâti sa demeure. A chacune de ces poutres, pendait une énorme lampe à pétrole en bronze. De part et d'autre de la porte de chêne massif se dressait un râtelier ; chacun d'eux contenait quinze Winchester.

— Alors, t'as bien tout reluqué ? grommela Bearclaw. T'as jeté un œil aux chariots, là dehors ?

Carson les avait vus. Il savait pourquoi ils étaient là : pour le pendre. Deux chariots avaient été réunis par leurs roues avant, pour les empêcher de se séparer. Les deux timons étaient relevés à la verticale et solidement attachés. Ce système servait de gibet quand on n'avait pas d'arbre à portée de la main. Mais il y avait un grand peuplier dans le patio, avec une bonne grosse branche horizontale à quatre mètres cinquante du sol, idéale pour une pendaison. Carson se demandait pourquoi ils avaient préparé les chariots

quand il entendit deux hommes chuchoter derrière lui :

— Comment que ça se fait qu'il se sert pas de cet arbre-là ? demandait l'un.

— Depuis que son petit est mort, le cousin King Fisher s'en sert plus, répondit l'autre.

— Pourquoi ?

— Parce que c'était là qu'il avait sa balançoire.

— Ah, fit respectueusement le premier.

— La dernière fois qu'on a pendu quelqu'un, plastronnait Bearclaw, on l'a laissé là huit jours. Je suis passé devant, j'aurais pu jurer que son cou mesurait un mètre de long. Toi...

La main de King Fisher se leva légèrement, la paume en avant. Bearclaw se tut aussi brusquement que si cette grosse main brune s'était plaquée sur sa bouche.

— Pourquoi tu as tué le vieux ? demanda King Fisher.

Sa voix était douce, agréable.

— Je lui ai demandé de l'eau pour mon bétail. Il n'a pas voulu m'en donner, ni m'en vendre. Il s'est mis en colère et il a fini par braquer ce fusil sur moi ; mais j'ai été un brin plus rapide que lui.

— Nous raconte pas de conneries ! gronda Bearclaw.

— Très bien, dit Carson. Vous voulez vraiment savoir pourquoi je l'ai tué ? Il sentait mauvais.

Un sourd murmure amusé monta du hamac qui frémit. L'autre botte apparut. King Fisher s'assit, écarta les bras pour tendre le hamac et pouvoir s'y adosser.

— Et con avec ça ! déclara-t-il. Un type armé d'un fusil à deux canons qui se laisse tuer par un vieux petit colt ? Déshonorant. Pas de doute, j'ai honte d'être le parent d'un con pareil.

Il souffla de la fumée vers le plafond, se claqua la cuisse et grommela :

— Un con... Otez-lui ses menottes. Et qu'on lui donne de l'eau.

A contrecœur, Bearclaw tira une clef de sa poche. Les chairs étaient si enflées autour des bracelets de fer qu'il eut du mal à glisser la clef dans la serrure. Personne ne fit un geste pour apporter de l'eau. Carson regarda ses doigts ; il ne les sentait plus, ils pendaient mollement, comme des petites bananes.

Près de lui, un jeunot émacié était vautre sur une des peaux de bisons, les jambes allongées, les chevilles croisées, le sombrero baissé sur le nez. Il sifflotait affreusement faux. C'était un de ceux qui avaient capturé Carson.

— Archie ! lança sèchement King Fisher.

Le garçon se leva d'un air rageur et alla plonger un quart en fer-blanc dans une énorme olla de terre cuite accrochée à un clou. Les jambes de Carson tremblaient et il devait faire des efforts surhumains pour se raidir, afin que personne ne s'imagine qu'il perdait son sang-froid. Bearclaw l'observait, les pouces passés dans son ceinturon. Un rayon de soleil traçait une barre en travers de son gros ventre. Carson regarda le 45 accroché au clou : la crosse était en ébène, ornée d'incrustations d'argent représentant un carreau, un cœur, un pique et un trèfle.

Archie s'approcha avec la tasse d'eau. Carson savait que le garçon aurait préféré la lui jeter à la tête et malgré sa figure écorchée et brûlée de soleil, malgré ses lèvres craquelées, il sourit ironiquement. Il dut prendre le quart à deux mains et ses doigts lui obéirent difficilement quand il leur ordonna de se refermer sur le métal.

— Tu te prends pour un mec, hein ? grogna Archie en regardant les pieds de Carson. Ça t'a plu, la petite balade ?

Carson but quelques gorgées avant de répondre :

— Ça m'aurait peut-être plu si t'avais été plus joli.

King Fisher éclata de rire et se claqua la cuisse.

— Ça va, Archie, va te rasseoir. Tu l'as cherché, tu l'as eu. Sûr que ça me déplairait vachement de me trouver enfermé avec toi pour l'hiver...

Il aspira profondément et souffla la fumée vers les guirlandes de piments rouges accrochées au plafond.

Carson suivit des yeux les volutes tandis qu'Archie allait se rasseoir sur ses fourrures en grommelant.

— Très bien, reprit King Fisher. Monsieur Carson, vous vouliez mon eau, et maintenant vous allez la payer. On va d'abord faire votre procès, avec un jury. N'ayez pas l'air si étonné. Je respecte la loi. Va chercher le livre, Archie.

Archie décroisa ses jambes de mauvaise grâce et alla chercher une petite Bible posée sur une vieille commode espagnole.

— Pour commencer, faut qu'on fasse prêter serment aux jurés. Shérif, à toi.

Bearclaw compta les hommes présents. Ils étaient huit. Il sortit et ramena quatre de ceux qui étaient accroupis dehors. Ils ôtèrent leur chapeau. Ils n'étaient pas de la famille. Un vieillard à cheveux blancs fit prêter serment à tout le monde.

— J'ai pas idée que tout ça soit légal, observa Carson.

Le vieux se retourna, furieux.

— Vous croyez à la Bible, étranger ?

— Bien sûr, mais ce n'est pas...

— Alors, ne vous moquez pas de la parole du Seigneur !

Il fit le tour des hommes. Archie n'ôta pas son chapeau. Il resta vautré sur le dos, occupé à charger son colt. Quand le vieux se tourna vers lui, il avait vidé le barillet dans sa main et il essuyait chaque cartouche sur son jean. Le vieux présenta la Bible. Archie bâilla, fit passer le colt dans sa main gauche et posa nonchalamment la droite sur le livre. Le vieux recula vivement.

— Espèce de petit gredin ! Tu vas ranger cette ferraille, te lever et te découvrir comme un qui craint le Seigneur, sinon je te ferai pas juré !

— Je veux pas être juré, marmonna Archie. Et d'abord, pourquoi on le pend pas tout de suite ? A quoi ça sert, ces magnés ?

— Tu vas prêter serment, Archie, ordonna King Fisher. Nous devons à notre hôte un minimum de courtoisie. Alors pose ton jouet et lève-toi comme un bon garçon, et fais ce que l'oncle Asa te dit. Compris, petit ?

— J'essuyais la graisse de mes cartouches.

— L'oncle Asa est ici depuis l'an un. Y a que les montagnes qu'étaient là avant lui. Quand il te dit quelque chose, tu obéis.

— J'avais mis trop de graisse sur mes cartouches, bougonna encore Archie.

Mais il s'exécuta. L'oncle Asa le fit jurer sur la Bible. Quand il eut fini, King Fisher s'adressa à Carson.

— Le jury a prêté serment. Vous voulez un avocat ? Choisissez n'importe qui. Moi, si vous voulez. Ou l'oncle Asa, seulement faut que je vous prévienne, c'est son frère que vous avez tué. Mais si je lui ordonne d'être votre avocat, il vous défendra.

Carson voulait gagner suffisamment de temps pour lui permettre de retrouver l'usage de ses mains. Il se trouvait à mi-chemin entre le colt d'Archie et le ceinturon accroché au mur. Mais ce serait stupide de s'emparer d'une arme qu'il ne pourrait tenir. Il plia ses doigts, aussi discrètement que possible, et répliqua :

— Je veux que mon procès ait lieu au chef-lieu. Carson s'attendait à l'éclat de rire de King Fisher, qui se recoucha dans le hamac et se remit à se balancer.

— Ça serait vraiment pas commode pour personne. Juste au moment où on doit compter nos bêtes. Et si on arrivait à réunir assez de jurés, ils seraient quand même tous de la famille, ou plus ou moins sous ma coupe, alors vous ne seriez pas jugé impartialement. Ou bien vous auriez un jury composé de gens pas recommandables, de ceux qui sont capables de mettre leur marque sur tout ce qui possède une peau, du tambourin au bison. Et quand des gars comme ça siègent dans un jury, ils font de drôles d'efforts pour montrer qu'ils réprouvent les citoyens qui s'amusent à couper des barbelés et à tuer de pauvres vieux sans défense. Alors, quelle justice ils vous accorderaient, hein ? Et puis ils vous en feraient baver en vous pendant, vu qu'ils ont pas

d'expérience. Donc, on va gagner du temps, et épargner au canton les frais d'un procès. Parce que ces messieurs que voilà ne veulent pas se faire payer pour siéger. Ils veulent économiser l'argent du canton. Alors, qui vous voulez comme avocat ?

— A voir la tête de ces messieurs du barreau, je préfère assurer ma défense moi-même, merci infiniment. King Fisher sourit de toutes ses dents.

— D'accord. Bearclaw, quelles preuves as-tu que Carson s'est introduit sur mes terres ?

— Son bétail se trouvait près de la source.

— Vous savez lire ? demanda Fisher à Carson.

— Ouais.

— Vous avez vu l'écriteau sur la route ?

— Ouais.

— Qu'est-ce qu'il y a dessus ?

— « Route de King Fisher. Prenez l'autre. »

— Et vous avez ouvert la barrière quand même ?

— Ouais.

— Bien. Bearclaw, qu'est-ce qui prouve qu'il a coupé mes barbelés et détruit mon bien ?

Bearclaw montra la pince qu'il avait prise dans les fontes de Carson.

— Mets ça sur la table et marque-le « pièce à conviction n° 1 ».

— Quoi ?

— Rien, Bearclaw, je plaisantais. Donne-la-moi. Bearclaw lança la pince et King Fisher l'attrapa au vol d'une main. Il joua avec tout en parlant.

— Vous niez ce qu'on vient de dire ?

— Non.

King Fisher haussa les sourcils. Il s'était attendu à une défense plus acharnée de la part de Carson et parut déçu.

— Très bien. Bearclaw, quelles preuves tu apportes à l'accusation d'assassinat ?

Bearclaw posa un index sale au milieu de son front.

— Un grand trou bleu. En plein milieu.

— Au milieu ?

— Carrément au centre.

King Fisher examina Carson, qui sentait la circulation revenir lentement dans ses doigts engourdis. Il avait l'impression que des milliers de petits couteaux pointus tournaient autour de chaque os, de la paume aux ongles.

— Vous savez vous servir d'un 45 ? Carson répondit d'un haussement

d'épaules.

— Pas de casier, j'ai vérifié. Vous êtes pas assez important pour qu'on vous ait tiré le portrait. Vous avez dû manquer de bouteilles vides pour tirer dessus.

— Il m'a menacé avec un fusil à deux canons. King Fisher se tourna vers Bearclaw qui déclara :

— Pas de fusil.

— Vous me mentez, mon gars.

King Fisher regardait fixement Carson. Son expression était faite d'un mélange de colère froide et d'amusement réprimé.

— Alors, nom de Dieu, qu'est-ce qui a emporté la jambe de mon cheval ?

— Quel cheval ? s'enquit Bearclaw avec un sourire épanoui. J'ai pas trouvé de cheval.

Les petits couteaux grattaient les os et les chairs. Carson serra les dents ; sa seule chance était de faire durer le procès le plus longtemps possible, jusqu'à ce qu'il puisse se faire obéir de ses mains qui, pour le moment, lui donnaient l'impression de passer au hachoir à viande.

— Comment je serais arrivé là ?

— Tu montais peut-être une de tes vaches, répliqua Bearclaw en riant à l'idée du tableau.

— On a une autre accusation contre vous, reprit King Fisher. Vol de chevaux. Par chez nous, on rigole pas avec ça. Comment vous l'avez eu, le cheval que vous montiez quand on vous a agrafé au Mexique ?

— Je l'ai acheté.

— Où est le reçu ?

— J'en ai pas demandé.

— Mais vous l'avez acheté ?

— Ouais.

— Honnêtement ?

— Honnêtement.

— Ah ! Honnêtement, qu'il dit !

Le rayon de soleil s'était déplacé. La crosse d'ébène et d'argent du colt de King Fisher était à présent dans l'ombre et les petites incrustations luisaient sur le bois sombre comme des lunes minuscules. Silencieusement, Carson pria Dieu de lui accorder encore dix minutes de palabres. Cela suffirait pour que la circulation se rétablisse. King Fisher avait ôté le cigare de sa bouche et en examinait le bout, savourant l'arôme du tabac et l'instant.

— Honnêtement, hein ?

— Ouais.

— Amène-le, Bearclaw. Bearclaw alla à la porte et lança d'une voix brève

:

— Eh toi ! Rapplique ! Le vieux mineur entra.

— Vous le reconnaissez ?

— Bien sûr ! répondit Carson. Demandez-lui, il le sait bien.

— Est-ce que cet homme a acheté ton cheval ? demanda King Fisher.

— Non, murmura le mineur, qui était blême.

— Non ?

— Il l'a volé.

— Comment ça ?

— Il m'a braqué et il l'a pris.

— Il ne l'a pas payé ?

— Non.

— Sûr ?

— Ouais, grommela le mineur, les yeux fixés sur le plancher.

Malgré sa rage impuissante, Carson avait un peu pitié de lui.

— Vous avez quelque chose à répondre à ça ? lui demanda King Fisher.

— Ouais. La voix tranquille de Carson fit dresser la tête de King Fisher. Il regarda Carson avec un regain d'intérêt, tout en retournant la pince coupante entre ses doigts. L'apathie de son prisonnier l'avait agacé.

— Eh bien ?

— Je pourrais prendre ce témoin, et prouver que Jésus-Christ a dirigé un bordel au bord du San Miguel. Parfaitement, un bordel au bord du San Miguel.

King Fisher éclata d'un rire tonitruant, puis il se tourna vers le vieux mineur, devenu écarlate.

— Qu'est-ce que t'as à répondre à ça ? L'homme ne répondit rien. King Fisher insista :

— Alors ? On t'accuse de parjure et tu réagis pas ?

— Je vous l'ai dit, il a volé mon cheval. Et ma selle et ma Winchester.

— Eh bien, c'est complet ! Destruction de biens, bris de clôture, assassinat et vol de chevaux !

— Ça ne fait que quatre, fit Carson. Ajoutez le vol de la selle et de la Winchester, vous aurez un full aux as.

King Fisher rit tout bas. Il considéra presque affectueusement Carson, puis il se tourna vers le jury qui ne partageait pas sa gaieté.

— Eh bien, l'heure du verdict a sonné. Quelqu'un voit une raison en faveur de son innocence ?

Deux des jurés étaient mexicains ; ils semblaient avoir pitié de Carson ; leurs visages basanés n'étaient pas fermés et durs comme ceux des autres. Mais ils se turent.

— Eh bien, dans ce cas, nous sommes obligés de vous pendre, reprit King Fisher. Si vous voulez écrire une lettre à votre famille, je la ferai parvenir.

— J'ai personne.

— Bon. Bearclaw...

Quand Bearclaw fut assez près, Carson lui expédia son poing gauche dans le ventre ; il s'y enfonça jusqu'au poignet. De la main droite il tira le colt à crosse d'ébène hors de l'étui. Mais ses doigts encore engourdis ne purent se refermer, pas plus que son pouce n'eut la force de rabattre le chien. Avant qu'il puisse ramener sa main gauche pour le faire, la droite fut violemment heurtée par la pince que King Fisher avait lancée du hamac. Le choc fit tomber le colt devant Bearclaw qui était tombé à genoux et haletait de douleur. Archie l'envoya valser d'un coup de pied hors de portée de Carson, et lui abattit le canon de son propre revolver sur la tempe. Carson chancela et s'accrocha à une des poutres verticales. Il sentit du sang couler lentement le long de sa joue.

Il fut traîné dehors et hissé sans ménagement sur le siège d'un chariot, où Archie lui glissa la corde au cou. Il était encore furieux contre sa main qui l'avait trahi et ne songeait pas trop à la mort ; il était plus préoccupé par les fibres éraillées du lasso qui lui grattaient la nuque. Le coup sur sa tempe l'avait étourdi, mais il se rendit tout de même compte qu'on n'avait pas fait un vrai nœud coulant de bourreau ; on voulait qu'il s'étrangle lentement, au lieu d'être tué sur le coup, la nuque brisée. A la seconde tentative, Archie réussit à lancer la corde par-dessus les timons des chariots, et la ramena en sifflotant. Il riait, en découvrant ses dents de loup. Les deux Mexicains se découvrirent et se signèrent. En voyant ce geste, Carson comprit enfin qu'il allait mourir. Il était encore groggy, et deux hommes sautèrent sur le chariot pour aider Archie et soutenir Carson.

— Prêts, les enfants ? cria King Fisher.

Archie plaça la paume de sa main entre les omoplates de Carson et hocha la tête. King Fisher s'approcha lentement.

Carson l'observait, en espérant qu'il viendrait tout près de lui.

— Toujours rien à dire ?

Carson le regarda fixement. Un de ses yeux enflait rapidement. Archie ricana :

— T'es pas beau à voir non plus. Carson ne lui prêta aucune attention.

— Si, dit-il à Fisher.

— Vous allez demander grâce ? s'enquit King Fisher avec un grand sourire.

Carson regarda la figure levée vers lui, l'expression dure et méprisante. Il cracha, puis il leva les yeux vers la cime du peuplier.

Le vent emportait le fin duvet cotonneux vers les prés où quelques vieux chevaux broutaient l'herbe grasse, en chassant les mouches de leur longue queue. Au-delà, se dressaient les montagnes bleues. Carson savait qu'il les voyait pour la dernière fois. King Fisher essuya lentement la salive de sa joue ; il riait toujours et paraissait bizarrement content.

— Coupe la corde et fais-le descendre, ordonna-t-il.

— Quoi ?

— Je te dis de le faire descendre. Ne me force pas à le répéter trois fois, Archie. Donne-lui des vêtements propres et prête-lui ton rasoir.

— Mais le jury l'a déclaré coupable !

— C'était une erreur judiciaire, déclara King Fisher. Allez, les gars, retournez au boulot.

Il regagna son hamac, alluma un nouveau cigare sans se soucier des regards venimeux de ses hommes. A travers la fumée bleue de son havane, il contempla son bétail dispersé dans la vallée. De temps en temps, un petit sourire frémissait aux coins de ses lèvres.

Carson passa sa main gauche sur sa joue lisse. Il y avait trois semaines qu'il ne s'était pas rasé et il en avait perdu l'habitude. Comme il n'était toujours pas capable de se servir de sa main droite, un des mexicains avait fait office de barbier et avait pris grand soin de ne pas le couper ni d'irriter ses coups de soleil. La blessure de sa tempe avait été soignée, de même que les coupures et les cloques de ses pieds. Il avait bien mangé, et à présent, il était assis dans un fauteuil à l'ombre du grand peuplier tandis que le soir tombait. A côté de lui, King Fisher contemplait trois vieux chevaux qui brouaient de l'herbe près de la barrière.

— Je mets mes vieux bourrins à la retraite, pour qu'ils profitent en paix de leurs derniers jours, dit-il en se penchant pour verser du bourbon dans le verre de Carson. D'où venez-vous, Carson ?

— Du Kansas.

Il était encore un peu alourdi par le bon repas et ahuri d'être toujours en vie. Les deux chariots étaient encore là, devant lui. Il regarda le siège sur lequel il avait attendu la poussée violente d'Archie ; il se frotta la nuque, encore irritée par la corde rêche, puis il but longuement et poussa un soupir de satisfaction.

— Du Kansas. C'est pas une référence, grommela King Fisher. Ecoutez, je vous ai observé, je me suis renseigné. Alors j'ai une proposition à vous faire. Ne m'interrompez pas avant que j'aie fini de causer. Je suis venu au Texas quand j'étais encore assez petit pour me faire écraser par un poulet, mais l'oncle Asa était déjà là, il était venu tout de suite après la guerre. Dans le temps, c'était un gros planteur, du côté de Tombigbee, il avait plus de trois cents esclaves. Quand la guerre a éclaté, il a juré qu'il boirait tout le sang qui serait versé mais longtemps avant l'arrivée de Sherman, sa fille aînée labourait les champs avec un bœuf et sa femme pêchait des poissons-chats dans l'étang. On est de bonne souche. Et vos parents, qu'est-ce qu'ils faisaient, mon gars ?

— On avait une ferme. Et puis papa a foutu le camp et ma mère s'est mise à laver le linge des voisins. Elle est morte quand j'avais treize ans. Je suis venu par ici, j'ai travaillé dur, à creuser des trous pour des piquets de barrières, à éplucher des patates comme aide cuistot. Et puis j'ai marqué du bétail. En économisant sou par sou, j'ai acheté deux mille hectares dont personne ne voulait. Et puis trente têtes pour démarrer l'élevage. Je les ramenaient quand j'ai coupé vos barbelés.

— Alors je suis ici depuis plus longtemps. On est arrivés en chariot bâché, et on a fait étape près d'une petite source à une dizaine de lieues au nord d'ici, j'avais sept ans. Je me suis éloigné dans les buissons pour faire mes besoins et pendant ce temps-là des Apaches ont attaqué le chariot. J'ai pas fait

de bruit, pas si bête. Ils ont tué mes parents vite fait. Y avait dix sacs de café dans le chariot qu'ils ont répandus par terre. Ils ont cassé la caisse qui contenait la porcelaine et l'argenterie de ma mère. Ils ont pris le sabre de mon père, celui qu'il portait pendant la guerre du Mexique, et ils l'ont cassé. Je revois encore ces Apaches en train de briser le sabre et démolir l'argenterie. J'avais assez de bon sens pour pas pleurer. Après leur départ, j'ai recouvert mon père et ma mère avec des pierres pour que les coyotes les bouffent pas et je me suis dit, si ce foutu pays leur appartient, aux Apaches, je vais leur prendre. Et s'ils veulent le défendre, tant mieux ! J'ai pris des biscuits et j'ai marché pendant trois jours avant de rencontrer un convoi de bestiaux qui venait de Santa Fe. Les mulâtiers ont enterré mes parents et l'un d'eux m'a plus ou moins adopté. A quinze ans je suis parti, tout seul, et j'ai trouvé du boulot dans un ranch du coin, mais le type m'a prévenu qu'il pourrait me payer qu'en bétail. J'ai bossé dur toute une année, et puis j'ai voulu partir. Le type m'a demandé gentiment si j'avais choisi ma marque, mais je n'y avais jamais réfléchi alors j'ai pris mes initiales, K. F., Kirby Fisher. Il a séparé quatre vieilles vaches et trois veaux efflanqués de son troupeau, les a marqués K. F. au fer rouge et les a lancés sur les terrains marécageux en me disant : « Voilà tes gages. » Plus tard, j'ai appris qu'il se vantait partout de m'avoir mis le pied à l'étrier, question leçon d'élevage. Là-dessus, l'hiver est arrivé et ces pauvres vieux bestiaux sont tous morts, en gémissant à faire mal au cœur, tout juste bons à fournir de la carne pour nourrir les chiens. Alors je me suis dit que je savais donner des leçons, moi aussi, et que la mienne ne serait pas élémentaire mais royale, et que je la donnerais à ce type avant de mourir. Et c'est ce que j'ai fait. J'ai dû attendre vingt-quatre ans, mais je lui ai donné sa leçon... Au fait, vous le connaissez.

— Moi ?

— Ben voyons. (Fisher leva son verre et regarda froidement Carson.) C'est le gars qui a juré que vous lui aviez volé son cheval.

Carson resta impassible et ne dit mot.

— Dans le temps, il a eu jusqu'à dix mille têtes de bétail. Dans sa maison, y avait des glaces que sa femme avait fait venir de Paris, et un piano à queue sur lequel elle tapotait dans des robes qui venaient aussi de Paris. Il avait deux fils. Et maintenant, si je lui disais de me lécher le cul devant la mairie en plein midi, il le ferait ! Je lui laisse garder sa petite mine. Je veux pas le faire crever de faim. Ça lui permet de vivre et je l'ai sous la main. De temps en temps, je le ressors, je l'époussette un peu et je fais voir aux quatre cantons du coin ce que c'est qu'une leçon royale de King Fisher.

La brise qui caressait les montagnes et couchait l'herbe des pâturages atteignit le peuplier et secoua ses branches, libérant des nuages de duvet blanc qui tombèrent avec légèreté. King Fisher plaça une main sur son verre.

— Bon, dit-il, voilà ma proposition. Vous m'avez bien plu. Vous avez été élevé à la dure, comme moi. Vous avez l'esprit vif, vous évitez les pépins

quand vous le pouvez, et quand vous ne pouvez pas, vous y allez carrément et vous tirez le premier, en visant juste. Et quand la chance tourne, vous ne rampez pas. Vous me ressemblez beaucoup plus qu'aucun membre de ma famille. Bearclaw est si con qu'il ne pourrait pas trouver son nez dans le noir, même à deux mains. Charger Bearclaw ou Archie de régler une affaire délicate, c'est comme d'essayer de verser du beurre fondu avec une cuillère rougie à blanc dans le cul d'un chat sauvage.

« J'ai un ranch qui s'étend à l'ouest sur près de vingt-cinq lieues en ligne droite. Je suis le premier éleveur du Texas à avoir entouré mes terres de barbelés. J'ai tant de portes entre mes pâturages qu'on a dû m'envoyer un plein wagon de charnières. J'ai des amis à Washington, un domaine immense, mais j'ai besoin de quelqu'un pour me seconder. Je ne peux pas être partout à la fois. J'ai besoin d'un gars qui connaisse le bétail et qui sache se servir d'un revolver. Quelqu'un qui n'a pas peur d'enfreindre la loi quand il le faut. Mais je ne veux pas d'un cinglé qui va au-devant des pépins, comme cet imbécile d'Archie. Il me faut aussi un homme qui connaisse bien l'espagnol, parce que je traite pas mal d'affaires avec le Mexique.

« Je veux que vous appreniez comment je mène mes affaires. Vous pourrez faire paître vos bêtes avec les miennes. Je les compterai pour vous. Et vous ne perdrez pas de veaux, faites-moi confiance. Je sais que vous ne pouvez pas continuer de vous débrouiller avec votre ranch dans les conditions actuelles... un mauvais hiver, et la banque reprendra tout le bazar. Personne ne va se risquer à prendre d'hypothèques sur votre petit domaine. Votre prochaine traite sera présentée dans deux mois. Vous pourrez la payer ? »

Carson haussa les épaules.

— Je me débrouillerai.

— Comment ? En attaquant un train postal ? Vous n'avez pas un rond à la banque. Vous avez dépensé vos derniers dollars en achetant cette malheureuse rosse à Spencer. Je vous connais, mon gars, je sais tout ce qu'il y a à savoir sur vous. Si les oies sauvages coûtaient dix cents la douzaine, vous ne pourriez pas acheter un croupion d'oiseau-mouche.

Carson ne put s'empêcher de rire.

— C'est la première fois que je vous vois sourire, petit, observa Fisher. Je crois qu'on va s'entendre. Le salaire normal d'un régisseur, dans un domaine comme celui-ci, c'est trois cent cinquante dollars par mois. Je vous en offre cinq cents pour commencer.

Carson ouvrit des yeux ronds. Jamais il n'avait gagné plus d'un dollar par jour quand il travaillait chez les autres.

— Je vous donnerai aussi une commission de cinq pour cent sur toutes les transactions que vous ferez pour moi, reprit Fisher. Vous rembourserez votre hypothèque les doigts dans le nez. Dans deux ans, vous aurez acheté vos terres et personne ne pourra plus vous les prendre, pas même moi. Deux ans

de plus, et vous aurez de quoi acheter des taureaux de concours et d'excellentes génisses, et d'ici cinq ans, vous élèverez les bêtes les plus rentables du Texas, à part les miennes.

— Ça me paraît intéressant, mais je voudrais vous poser une question. Si vous avez tellement besoin de moi, pourquoi me donner tout cet argent si je dois vous quitter dans cinq ans ?

King Fisher se donna une claque sur la cuisse, enchanté de cette réponse.

— Je savais que vous alliez demander ça ! Parce que je veux que vous vous habituiez si bien à gagner tout ce fric que vous ne voudrez plus partir. Avec des sommes pareilles, vous pourrez embaucher quelqu'un pour diriger votre ranch. Laissez quelqu'un d'autre s'occuper de vos petits lopins. Ça, c'est rien. Moi, je vous propose du sérieux. Un de ces jours, j'espère pouvoir jeter mon colt et ma Winchester au feu et les regarder brûler. J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour me remplacer. Et puis, vous aurez peut-être envie de rester.

Les pensées se bousculaient dans l'esprit de Carson : le salaire, les hypothèques, les taureaux, les économies à la banque pour supporter les mauvais hivers, l'impression que Fisher disait la vérité. Et aussi, l'idée que Bearclaw et Archie seraient furieux. Et si cet arrangement ne lui plaisait pas, il serait libre de partir... et il s'en irait avec plusieurs centaines de dollars en banque, peut-être mille. Carson avait le vertige. Il se dit qu'il ferait bien de réfléchir à tête reposée avant de s'engager. Il posa son verre à côté de lui et se plongea dans ses réflexions.

— Vous avez l'air d'un coyote qui se demande si l'ours est mort ou s'il fait semblant, observa King Fisher en riant. Allons, petit, vous avez du nez. Ça vous aidera à examiner ma proposition. Et donnez-moi votre réponse demain matin.

Le lendemain, Carson donna son accord.

— Première mission, dit King Fisher. Je veux que vous alliez chercher des chevaux à Isleta. Vous savez où c'est? Non?... Du côté du Rio Grande. Vous partirez avec mes deux Mexicains, ils connaissent le pays. Je vous donnerai cinq mille dollars en pièces d'or de vingt dollars. Là-bas, ils ne veulent pas de papier, et l'argent pèse trop lourd. Les chevaux seront mouillés.

King Fisher plongea sa figure dans la grande cuvette de porcelaine blanche et s'ébroua. Un des Mexicains, Tito, lui versa sur la tête le contenu du broc et s'écarta vivement pour ne pas être éclaboussé.

—. Mouillés ? s'étonna Carson. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Fisher se redressa, tout ruisselant, et Tito lui tendit une serviette.

— Mouillé, ça veut dire mouillé. Il faudra les récupérer dès qu'ils sortiront du Rio Grande.

Carson le dévisagea, bouche bée.

— Il est encore temps de dire non, mon garçon. King Fisher s'essuya vigoureusement le visage, tout en contemplant par la fenêtre ses immenses pâturages où couraient les ombres projetées par les nuages.

— Parce qu'avec moi, va falloir gagner votre argent, ajouta-t-il avec une nuance de mépris. C'est oui ou c'est non ?

— C'est oui, répondit Carson.

VI

King Fisher accompagna Carson et les deux Mexicains jusqu'au portail. Les Mexicains ôtèrent leur sombrero et lui serrèrent la main. Puis il serra celle et Carson. C'était la première fois, et Carson fut surpris de la vigueur de Fisher. Il sentit l'anneau d'or s'enfoncer dans sa paume tandis que l'homme lui souriait ironiquement.

— Buena suerte, fit-il avant de tourner bride. Les Mexicains se recoiffèrent.

— Quiràs poco atràs de Dios, Don King Fisher, murmura Tito. Juste au-dessus du Bon Dieu.

Les Mexicains ne cherchèrent pas à engager la conversation avec Carson. Ils le laissèrent aller devant, respectueusement, et roulèrent des cigarettes en bavardant entre eux à mi-voix, en espagnol. A un moment donné, Tito tira sa carabine du fourreau de selle tandis que son cheval faisait un écart devant un serpent à sonnette. La première balle emporta la tête du reptile.

— Despuès de Dios mi Winchester ! s'exclama Tito en riant.

Il éjecta la douille et rechargea son arme ; sa monture obliqua légèrement pour éviter le serpent mort.

Chacune des fontes de Carson contenait cent vingt-cinq pièces d'or de vingt dollars. Les Mexicains gagnaient trente dollars par mois. Carson était certain de leur loyauté envers King Fisher. Pourquoi les aurait-il envoyés s'il n'avait pas confiance en eux ? Mais à son avis, deux Mexicains au Mexique se conduiraient tout autrement que deux Mexicains au Texas. Il se promit de les surveiller.

Les cinq mille dollars représenteraient également une tentation pour lui. Il y avait là de quoi s'acheter un assez beau domaine au Mexique. La seule explication, c'était que King Fisher voulait que chacun surveillât les deux autres. Il sourit malgré lui, admirant la ruse du rancher. Il se sentait en forme, sa main pouvait de nouveau se serrer sur une crosse, les vêtements d'Archie lui allaient bien, et il était enchanté que son premier mois de salaire lui permette de payer la prochaine traite de son ranch. Le soleil brûlant faisait monter du sol l'odeur forte de la sauge. Agréablement bercé par le crissement léger de sa selle de cuir, il se mit à siffler.

Carson avait sous-estimé King Fisher. L'homme était coriace, complexe. Il s'était taillé un petit royaume grâce à sa ruse et à sa dureté.

Dans cette région du Texas nul n'osait lui tenir tête. Cependant, la victoire avait perdu tout son sel. Depuis deux ans déjà, il se balançait dans son hamac, traînant ses éperons sur le plancher où ils avaient creusé les rainures que Carson avait remarquées, fumait des cigares et réfléchissait. Il dormait mal. Il

ne parvenait pas à déterminer ce qui le tracassait ; il y avait eu, bien sûr, la perte de son fils, mais en dehors de ça, il ne voyait pas.

Un jour, il comprit brusquement ce qui n'allait pas. Ce qui l'avait exalté au début, ça n'avait pas été seulement l'acquisition de bétail ou de terres ni le respect dont il était l'objet quand il allait à Austin, à Omaha ou même à Chicago. Ce qu'il avait aimé, il s'en rendait compte à présent, c'était la lutte en soi, le combat contre les hommes redoutables et sans pitié qui voulaient précisément les deux choses qu'il convoitait : la terre et la puissance.

Au début, des raids apaches ou comanches avaient tenu tout le monde en haleine, nuit après nuit. Quand Fisher avait construit sa forteresse et embauché des hommes courageux, le petit cimetière du ranch s'était vite rempli de tombes d'Apaches. Bientôt, les guerriers évitèrent ce ranch dangereux qui leur coûtait trop de vies humaines. Depuis un an, aucun Indien n'était venu attaquer les vieux vachers en retraite qui cultivaient leurs terres près de la rivière et labouraient avec une carabine fixée aux montants de la charrue.

King Fisher mit du temps à comprendre que les raids lui manquaient. Il regrettait les cris de guerre des Indiens, les poneys dévalant la colline, le scalp brandi au bout d'une longue lance.

Et puis, à mesure que le ranch s'agrandissait, d'autres ennemis étaient apparus : les autres ranchers dont il convoitait les terres. S'ils étaient pauvres, ils prenaient eux-mêmes les armes avec leurs fils, s'ils étaient riches, ils embauchaient des hommes de main. King Fisher recruta tous les membres de sa famille et, pendant quinze ans, la guerre froide se poursuivit impitoyablement. Un de ses cousins éloignés était abattu dans une embuscade ; sur ce, quelqu'un était surpris en train de marquer des veaux. L'homme avait beau soutenir mordicus que les veaux avaient été volés dans son troupeau (et c'était souvent vrai, Fisher le savait) il était pendu dans les cinq minutes à la branche d'un sapin ou aux timons de deux chariots si cela se passait dans le plat pays.

Depuis que l'opposition avait été réduite, les jours s'égrenaient monotones et King Fisher s'ennuyait. La vie n'avait plus de sel.

En contemplant Carson sur le chariot, la corde au cou et menacé par la main d'Archie prête à le pousser dans le vide, Fisher avait brusquement compris qu'il venait de trouver l'homme qu'il cherchait sans le savoir depuis cinq ans, un homme capable de lui apporter le combat dont il rêvait.

Carson était coriace, intelligent, rapide. Son ranch n'était pas plus grand que celui de King Fisher quand il s'était établi dans la région. Le ranch de Carson était un noyau. Donc, il pouvait croître et prospérer.

Mais il ne pourrait le faire qu'aux dépens des ranchs voisins. Et King Fisher possédait toutes les terres entourant celles de Carson.

Si on pouvait cultiver en Carson le goût de l'argent et du pouvoir en lui

enseignant à s'en servir ; s'il apprenait à régner sur les représentants de la loi ; si On le présentait aux gens importants avec qui il pourrait traiter, à Austin... alors, songeait King Fisher, il risquerait de partir et de devenir son ennemi.

Mais seul un homme riche et puissant pourrait engager un combat qui en vaille la peine.

Par conséquent, King Fisher décida de s'appliquer à donner à Carson richesse et puissance. Jamais Carson ne devrait deviner qu'il était manipulé comme un jouet. Il ne le supporterait pas, même s'il faisait fortune dans l'affaire. Il devait croire que toutes les décisions venaient de lui, et de lui seul. Et jamais il ne devrait découvrir pourquoi King Fisher avait tellement besoin de lui.

Mais puisqu'il était promis à un si haut destin, songeait le souriant King Fisher, en se balançant dans son hamac, il devrait passer quelques tests sévères. Il devrait être mis à l'épreuve sur le terrain, en quelque sorte. King Fisher espérait de tout cœur que Carson s'en tirerait avec tous les honneurs. La première épreuve était simple : il avait donné l'ordre aux Mexicains de le tuer, dès qu'ils auraient franchi la frontière de la province de Chihuahua.

VII

Un déclic réveilla Carson. Il entrouvrit un œil, juste à temps pour voir Tito, de l'autre côté du petit feu de camp, glisser une cartouche dans sa Winchester. Il levait le canon quand Manuel posa une main sur son bras et chuchota :

— Dejele descansar buen parque en un rato el va a comzar su via je por el otro mundo.

« Laisse-le se reposer, il va bientôt partir pour l'autre monde. » Tito haussa les épaules, abaissa la carabine et la plaça en travers de ses genoux.

La tête de Carson reposait sur sa couverture de selle ; dessous il y avait le colt dans son étui. Par bonheur, il était couché sur le ventre. Très lentement, il glissa sa main droite sous la couverture, tandis que les deux Mexicains fumaient tranquillement. La Winchester était braquée sur lui. Il savait qu'au moindre soupçon Tito n'hésiterait pas à tirer. Il entendit un bourdonnement. Il garda les yeux fermés car il savait que les deux hommes l'observaient et regrettaient sans doute ce qu'ils s'apprêtaient à faire. Le bruit qu'il venait d'entendre, c'était Manuel qui l'avait provoqué en faisant pivoter le barillet de son 45. Carson était à peu près certain que le revolver était braqué sur lui. Très lentement, ses doigts se refermèrent sur la crosse de son colt.

Il rejeta brusquement la couverture et se redressa en tirant.

Tito se souleva, fit un pas chancelant et tomba mort dans le feu de camp. Un réflexe crispa son doigt sur la détente. La balle érafla le cou de Carson. Son deuxième coup de feu brisa l'épaule droite de Manuel et le fit tomber à la renverse. De la main gauche, il chercha à tâtons son revolver. D'un coup de pied, Carson envoya l'arme valser dans la nuit.

— Hijo de la chingada! glapit Manuel en se hissant sur les genoux.

Son bras droit pendait, inerte ; il se signa de la main gauche, puis il baissa la tête et attendit. Carson savait que si Manuel n'avait pas demandé à Tito d'attendre un peu, il serait mort, enveloppé dans sa couverture. Mais s'il laissait vivre Manuel, il aurait un ennemi implacable qui le traquerait jusqu'à la fin de ses jours. Carson contempla l'homme agenouillé, tête baissée comme devant un autel, et puis il tira.

— Et les deux Mexicains, où ils sont ? demanda Damon Bond.

Il se renversa dans son fauteuil de bureau et laissa les pièces d'or couler entre ses doigts comme des jetons de poker. Carson regarda par la vitre sale la rue écrasée de soleil d'Isleta. Il put lire à l'envers les lettres dorées de l'enseigne : D. bond fournitures POUR RANCHES.

— On a eu une petite discussion, répondit-il. Bond examina le visage maigre et dur de Carson, et haussa les épaules.

— Dommage, c'était des types sûrs. Comment vous allez faire à vous tout seul pour emmener soixante-treize tas de viande sur pied à King Fisher, j'en sais rien. Vous pouvez pas aller les rechercher ? J'ai personne à vous donner.

— Quand j'aurai pris livraison des chevaux, il sera temps de m'inquiéter, répliqua Carson. Donnez-moi un bordereau de vente.

— Je fais jamais ça.

Carson rassembla le tas de pièces d'or, les fit tomber dans son sac et se dirigea vers la porte. Bond se leva, rouge de colère.

— Les gens d'ici se conduisent jamais comme ça avec moi !

— Vous me faites une facture ?

— Ecoutez, Carson, King Fisher vous a rien expliqué ?

— Non.

— Nous descendons au Mexique chercher des chevaux volés. Et des fois on n'y regarde pas de trop près. Certains de ces chevaux sont marqués, des marques enregistrées ici ; y en a même d'aussi loin que le Wyoming. Alors on s'arrange comme ça.

— Ça vous arrange peut-être, mais pas moi. Et si on me pose des questions ?

Bond sourit :

— C'est là qu'une paire de bons gars comme ces Mexicains est bien commode, fit-il doucement.

Carson le regarda fixement, et Bond se hâta d'ajouter d'un ton rassurant :

— Vous n'aurez qu'à dire que vous me les avez achetés. Je le confirmerai.

— Ça n'est pas pour vous vexer, mais puisque vous dites que vous confirmerez que je vous les ai achetés, pourquoi pas me donner une facture tout de suite ? Comme ça, pas la peine de perdre du temps et de l'argent à vous télégraphier pour avoir confirmation. Et je ne risque pas qu'un shérif zélé me passe le collier de chanvre entre-temps.

— Entre Isleta et le ranch de King Fisher, y a pas de shérifs zélés. Personne va s'y frotter à mettre ce gars-là en rogne.

— Adios, dit Carson et il sortit dans la chaleur torride de midi, ses sacoches sur l'épaule.

Il traversa la rue poussiéreuse et lança les sacoches sur son cheval. Il n'avait pas mis le pied à rétrier que Bond le rappelait. Quand le vendeur eut signé le bordereau, Carson vida une deuxième fois ses sacoches et demanda si Bond pouvait lui recommander deux hommes sûrs pour l'aider à conduire les chevaux vers le nord.

Dix minutes plus tard, les hommes étaient là. L'un d'eux portait des éperons d'acier sans tige et munis d'une molette de huit centimètres de diamètre. Sur les flancs d'un cheval, ça ferait l'effet d'une scie circulaire.

— Avec ça, ils traînent pas, déclara fièrement l'homme.

— Je n'en doute pas, répondit Carson, et il les renvoya tous les deux.

Il en refusa deux autres que Bond fit sortir d'une arrière-boutique où ils dormaient.

— Sacré bon Dieu, Carson, je ne sais foutre pas ce que vous cherchez !

— Merci de votre obligeance, monsieur Bond, répondit poliment Carson.

Il se rendit à l'écurie de louage la plus proche, où il fit panser et nourrir son cheval. Il avait fait ce qu'il voulait : éliminer tous les hommes recommandés par un individu à qui il ne plaisait pas. Maintenant, il pouvait choisir.

Il demanda au petit Mexicain qui travaillait à l'écurie s'il connaissait des vaqueros qui cherchaient du travail. Les deux oncles du gamin étaient vaqueras, ils habitaient à San Ildefonso, pas loin de là, et si le señor voulait bien attendre le soir, il irait les chercher. Carson attendit. Les deux oncles arrivèrent. Ils avaient une quarantaine d'années, le visage buriné et les mains calleuses de vieux vaqueros. Leurs éperons étaient à petites molettes, leurs chevaux en bon état. Quand ils les dessellèrent avant de s'asseoir sur leurs talons pour discuter, Carson vit que les montures ne portaient pas de plaies sur le dos. Les hommes lui firent bonne impression. Ils acceptèrent de l'accompagner.

VIII

— Bond vous a causé des ennuis ? Carson haussa les épaules.

— Qu'est-ce qu'il a dit à propos des Mexicains ?

— Rien. Je me suis contenté de lui expliquer que je m'étais débarrassé d'eux.

King Fisher grogna et sauta du hamac avec cette souplesse qui surprenait toujours Carson.

— Bond ne m'aime pas. Donc, il vous aime pas non plus. Vous avez enterré les Mexicains ?

— Non.

— Des zopilotes dans le coin ?

— Ouais.

King Fisher enfilait ses bottes.

— Les zopilotes risquent d'attirer l'attention, et si on trouve quelque chose, Bond le saura.

— Il ne m'a pas paru du genre à s'inquiéter du sort de deux Mexicains.

— Bien sûr, mais il m'aime pas, et si vous allez un jour au Mexique il vous dénoncera. Vous les connaissez, les prisons mexicaines ?

Carson secoua la tête.

— Ils vous donnent pas à bouffer. C'est votre famille qui vous nourrit. Si vous avez pas de famille, vous mangez pas. Mais vous n'y resteriez pas assez longtemps pour avoir faim. Parce que vous seriez abattu en tentant de vous évader. Même si vous n'avez pas envie de filer.

— Ley fuga ?

— Ley fuga. (Fisher alluma un cigare.) Bon Dieu, et moi qui avais quelque chose à vous faire faire là-bas ! fit-il d'un ton uni. (Il regarda Carson et poursuivit.) Un truc risqué. Et j'ai personne d'autre d'assez culotté ou intelligent pour s'en charger.

— Vous me payez, dit Carson.

— Je ne vous y oblige pas. Réfléchissez.

— C'est tout réfléchi. .

— Les deux Mexicains, vous les avez tués de ce côté-ci de la rivière ou au Mexique ?

— Au Mexique.

— Hum... Venez, je veux vous montrer quelque chose.

Ils traversèrent la cour. Le long des murs de pisé, on distinguait encore la

trace des massifs de fleurs que la femme de King Fisher avait plantés et qu'il avait laissés à l'abandon après sa mort. Il s'arrêta devant un petit entrepôt aux murs épais.

— Bond aura vite fait d'apprendre que ces Mexicains ont disparu de la circulation. Ça lui donnera matière à gamberger. Il aime bien ruminer dans son petit bureau. Il se dira que tôt ou tard vous reviendrez du côté d'Isleta. Et il a pas mal d'amis au Mexique. Ils lui racontent des choses. Je vous préviens, mon gars, vous allez fourrer la patte dans un sacré piège. Vous êtes bien sûr de vouloir foncer ?

— Bond ne me plaît pas, répliqua Carson. J'ai envie de voir s'il pourra refermer son piège assez vite pour me coincer la patte.

King Fisher se mit à rire et ouvrit le gros cadenas ; Carson se dit qu'il ne paraissait pas trop affligé pour un homme qui venait de perdre deux bons vaqueros.

— Vous dites que c'est le chien de la carabine qui vous a réveillé ?

— Ouais.

— Vous avez le sommeil léger.

— Depuis quelque temps, oui.

— Hum. Faut pas qu'on oublie ça, marmonna King Fisher.

Il poussa la porte. La pièce était pleine de caisses, des longues et des carrées. Les longues étaient marquées pelles, les carrées burins. King Fisher donna un coup de pied dans une des longues caisses.

— Des Winchester, dit-il.

Il désigna une des autres et regarda Carson en haussant les sourcils.

— C'est pas des burins, je parie.

— Gagné. C'est des munitions.

Ils sortirent et Fisher referma la porte au cadenas.

— J'ai pas l'intention de déclarer une guerre à moi tout seul, mais quelqu'un d'autre s'est mis ça dans la tête. Et il va payer un gros paquet pour ce chargement. Sous forme de bétail. Vous allez le rencontrer à Saragoza.

— Du côté mexicain ?

— Ouais. Vous voulez laisser tomber ?

— J'ai pas dit ça.

— Si vous avez un pépin, je vous conseille de rejoindre le Rio Grande à bride abattue. Bearclaw vous accompagnera. Son étoile de shérif aura peut-être du poids. Maintenant je vais vous expliquer ce que vous aurez à faire. Et priez le bon Dieu qu'ils découvrent pas que vous avez tué ces deux Mexicains,

Dans l'après-midi, le chariot fut chargé. Les caisses de cartouches couvraient le fond du lourd camion. On entassa dessus celles qui étaient

marquées pelles, et pour finir, deux hommes jetèrent des rouleaux de barbelés sur le tout. King Fisher remit une feuille de papier à Carson.

C'était une commande sur papier à en-tête de Bond pour livraison de cent cinquante pelles, six caisses de quatre douzaines de burins et cinquante rouleaux de barbelés. La commande était rédigée de la main de King Fisher et l'encre n'était pas encore sèche. Carson l'agita, puis il plia soigneusement le papier et regarda Fisher en riant.

— Bond est bien plus chic que vous croyez, dit potier. Il m'en a donné tout un tas, de ces feuilles à en-tête. Le barbelé, c'est pour décourager les curieux, voyez si vous pouvez vendre la camelote à Bond.

— Il l'a commandée, après tout.

King Fisher se claqua la cuisse.

— Bon Dieu, c'est vrai, ça ! s'exclama-t-il en riant, l'air ravi.

Bearclaw était perché sur la barrière du corral, et regardait Fisher compter mille dollars en pièces d'or de vingt dollars.

— Pour les frais, dit Fisher. (Puis il ajouta à mi-voix :) J'ai observé Bearclaw. C'est vraiment marrant de voir ses idées passer sur sa figure en part de tarte. Tout juste si j'entends pas les rouages s'engrener. Il arrive pas à vous piger. Il est comme ça depuis qu'il a appris comment vous aviez descendu Tito et Manuel. Il est un peu plus malin que le reste de ma famille. Faut dire qu'il a pas de mal. Ça me rappelle un vieux proverbe mexicain... En el pais de los ciegos, el de un ojo esta el rey. Vous connaissez?

— Au pays des aveugles, les borgnes sont rois ?

— Tout juste. Ma foi, les autres racontent que vous avez tué ces deux vaqueros de sang-froid. Ils veulent votre peau.

— Qu'est-ce que j'en aurais à foutre, de tuer deux hommes de sang-froid ? Ils n'avaient pas d'argent !

— Tout le monde sait ça. Mais vous auriez pu vous en débarrasser parce qu'ils m'étaient fidèles.

Jusqu'au soir où vous les avez surpris à tripoter le chien de leur Winchester. Si c'est ce qui s'est passé.

— C'est exactement ce qui s'est passé.

— Bien sûr, dit King Fisher. (Carson se retourna pour le dévisager. Fisher le regardait en souriant.) Bien sûr. C'est ce qui s'est passé. C'est ce que j'ai dit aux garçons. Mais ils voulaient vous descendre, petit. Ils veulent pas croire que vous êtes loyal rien que parce que je vous ai sauvé du collier de chanvre. Qui c'est qu'a mis la corde à votre cou ? Le vieux King Fisher ! Alors pourquoi vous n'iriez pas réfléchir à tout ça au fin fond du Mexique avec tout cet or pour vous aider à réfléchir ? Hein ? Pourquoi pas ? C'est ça qu'ils disaient. Alors qu'est-ce que vous faites ? Vous tuez les deux gars dans leur sommeil. Vous leur dites que vous allez prendre le prochain tour de garde et vous les

tuez pendant qu'ils ronflent. Hein, Carson, dites-moi un peu ce qui cloche dans ce raisonnement ?

— Pourquoi suis-je revenu ?

— Qui peut savoir ce qui se passe dans le cœur d'un homme ? répliqua sentencieusement King Fisher. Vous vous êtes peut-être dit comme ça que si vous reveniez, personne ne penserait que vous les aviez tués. Peut-être que ça vous dit rien de vivre au Mexique. Vous aimez peut-être pas les frijoles. Merde, j'en sais rien, moi. Je leur ai dit à tous que vous aviez bien fait. Mais à votre place, j'ouvrais l'œil.

— Il paraît qu'Archie est bon tireur.

— C'est vrai. Le meilleur que je connaisse avec une Winchester. Il a peut-être une sale gueule pleine de boutons mais je l'ai vu faire sauter la serrure du bureau de poste en passant au grand galop. Il voulait pas la cambrioler, il avait simplement parié qu'il pourrait le faire. J'ai dû écrire au marshal et au gouverneur pour les obliger à laisser tomber. Ce foutu crétin d'Archie sait pas faire la différence entre un délit fédéral et un truc qui dépend du bureau du cadastre. Aux autres, ils auraient pas fait d'histoire.

— Je voudrais qu'il m'accompagne. King Fisher parut suffoqué.

— Je croyais que vous aimiez pas le cousin Archie.

— Je ne l'aime pas, mais j'ai besoin d'un bon tireur.

— Faudra le surveiller. Il est crâneur et il essayera de vous provoquer... et il tire vite.

— J'ai dans l'idée qu'au Mexique il viendra me faire un câlin pour avoir de la compagnie.

— D'ac. Il ira. Ça va pas lui plaire, mais il ira. Vous voulez partir quand ?

— A l'aube. J'ai des trucs à acheter en ville d'abord.

— Bon. Faites gaffe.

Carson hocha la tête et sauta en selle. Bearclaw le suivit des yeux quand il sortit du corral au trot. King Fisher aussi. Il était satisfait. A son avis, Carson s'en tirait comme un chef.

Carson ouvrit les yeux et se passa la main sur le crâne. C'était sa première coupe de cheveux depuis des mois. Le coiffeur lui avait mis de la brillantine qui sentait la pute. L'odeur ne déplaisait pas à Carson, car elle lui rappelait ses très rares visites chez le barbier quand il était petit et qu'on lui donnait une sucette après avoir étalé sur ses cheveux cette même brillantine rose. Le coiffeur lui massa le cuir chevelu. Il referma les yeux.

Carson était en pleine forme. Il venait de régler une traite ; il portait une chemise et un jean neufs, et le premier sombrero qu'il ait acheté depuis cinq ans était accroché au portemanteau avec son ceinturon alourdi par le colt.

Des pas retentirent derrière lui et s'arrêtèrent près de son fauteuil.

— Bon Dieu, qu'est-ce qu'il sent bon ! s'exclama Archie.

Carson n'ouvrit pas les yeux.

— Mon revolver est accroché derrière toi, fit-il. Tu peux tirer sans risque.

— Vous vous croyez fortiche, hein ? brailla Archie en s'étranglant de rage.

— T'as quelque chose à me dire, petit ? Moi j'ai pas envie de causer, dit paisiblement Carson. Va donc t'amuser à tirer sur des boîtes de conserve comme si c'était des Indiens.

— Hé, Archie ! cria quelqu'un du dehors. Il te cherche ! Tu les allonges ou tu le laisses rafler le pot ?

Le coiffeur s'éloignait avec son miroir. Carson l'entendit et rouvrit les yeux.

— Laissez-moi la glace, je veux voir votre travail.

Archie avait manifestement annoncé son projet à la ville entière. Carson n'en fut pas surpris ; il y avait foule sur le trottoir et les hommes se bousculaient pour regarder par la vitrine poussiéreuse. Il n'aperçut pas Bearclaw, qui devait jouer au shérif et s'efforcer de maintenir l'ordre. Il referma les yeux.

— Alors, Archie ? demanda le coiffeur déçu. Tu le vois. Il te regarde même pas quand tu lui causes. C'est pas respectueux.

— C'est même insolent, murmura Carson. Et vous, vous êtes stupide.

Archie arracha le peignoir blanc sale drapé sur les épaules de Carson et le jeta par terre. Carson resta impassible et n'ouvrit toujours pas les yeux.

— Ça vous suffit comme ça, foireux ? glapit Archie, la main toute proche de la crosse de son pistolet.

Carson se redressa et ouvrit les yeux. Il se regarda dans la glace, sans plus s'occuper d'Archie que s'il n'était pas là, et fit signe au coiffeur de tenir un petit

miroir derrière lui. Il examina sa nuque d'un œil critique.

— Pas mal...

— Je vais pas vous tirer dans le dos, nom de Dieu ! Tournez-vous ! rugit Archie.

— ... du tout, acheva Carson paisiblement.

Il sourit au reflet d'Archie. Il savait qu'il ne se passerait rien de grave devant toute cette foule, du moment qu'il était désarmé. Il ignorait de quoi il serait capable s'il portait son pistolet ; il préférait donc le laisser au portemanteau.

— Je n'ai pas envie de me retourner, dit-il au reflet d'Archie.

— Mais qu'est-ce qui faut que je fasse pour vous forcer à dégainer? gémit Archie.

— Bon, puisque ça te fait plaisir, je vais boucler mon ceinturon. Peut-être. Et peut-être pas. Ça dépend. Si t'es bien gentil, je le bouclerai peut-être. Si tu me parles mal, je pourrais bien sortir à reculons. Alors un peu de patience, le temps que je me décide.

Quelques rires fusèrent dans la foule. Archie n'était pas un imbécile. Il comprit que plus Carson ferait traîner les choses, plus il aurait l'air ridicule. Il pivota, décrocha le ceinturon et le lança à Carson.

— Allez, grouillez-vous, chouchou !

Carson prit la ceinture de la main gauche et défit très lentement la boucle. Archie tremblait d'impatience.

— Tu devrais t'asseoir, Archie, lui dit Carson avec beaucoup de sollicitude. Tu risques d'avoir une attaque si tu restes debout. Mon fauteuil est bougrement confortable. Prends ma place, je t'en prie, pendant que je défais cette boucle.

Carson se leva et s'écarta poliment. Archie avait du mal à maîtriser sa rage.

— Allez, allez, nom de Dieu ! Elle est défaite, cette foutue boucle !

— Pas encore.

Les ricanements de la foule agissaient comme du papier de verre sur les nerfs à vif d'Archie.

— Grouillez-vous, bon Dieu !

— J'ai envie de vivre un peu plus longtemps, fit Carson d'une voix plaintive qui suscita de nouveaux rires.

Très lentement, il détacha la boucle. Archie suivait des yeux ses moindres mouvements, en crispant et décrispant nerveusement la main droite. Carson écarta les bras, tendit la ceinture entre ses deux mains et s'immobilisa.

— T'es sûr que t'as pas envie de t'asseoir un peu en attendant ? demanda-

t-il avec sollicitude.

Un des spectateurs éclata d'un rire bruyant. Archie pivota sur les talons et foudroya la foule du regard, puis il se retourna vers Carson qui bouclait lentement le ceinturon sur ses hanches. Cela fait, Carson levait les deux mains.

— J'aimerais poser une question, dit-il aimablement.

Archie frémissait de rage, il en pleurait presque.

— La question est la suivante. Si je baisse les mains pour serrer ma ceinture d'un cran, est-ce que ça va t'énerver ?

— Serrez-la, nom de Dieu !

Toujours avec lenteur, Carson abaissa les mains et serra sa ceinture en expliquant :

— J'aime bien la sentir serrée parce que...

— Je m'en fous ! glapit Archie. Dégainez ! Carson lâcha la boucle, leva les mains à hauteur des épaules, fléchit plusieurs fois les doigts et sourit à Archie.

— Alors, vous êtes prêt...

Archie n'alla pas plus loin. Le barbier raconta plus tard la scène à King Fisher :

— J'ai jamais rien vu de plus rapide. Archie, il avait à peine tiré son arme de l'étui que Carson lui enfonçait déjà le canon de son colt dans l'oreille. Archie, il est resté tout con, sans bouger, la bouche ouverte. Il était tellement surpris qu'il a pas même eu le temps d'avoir la trouille. Et puis il a réfléchi un brin et il a été pris d'une telle frousse que j'ai cru qu'il allait tomber raide. Moi, je rigolais pas : il me devait quatre coupes de cheveux, Archie !

— Et après, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda King Fisher.

— Carson a chuchoté quelque chose à l'autre oreille d'Archie, et je suis le seul à l'avoir entendu, vu que j'étais tout près de lui. Il lui a dit : « Encore un coup comme ça et t'es mort. » Et puis il a tiré le colt d'Archie de son étui ; il a pris le blaireau et il a regardé toute la mousse de savon et j'ai bien cru qu'il allait barbouiller Archie avec, mais il a rigolé et il a remis le blaireau dans le bol. Ensuite il a vidé le barillet du colt et il l'a remis au ceinturon d'Archie en lui disant : « Tu peux baisser les mains. Et fais-moi plaisir. Ne donne ton flingue à personne en mon absence... » Ma foi, j'ai bien cru que tous les gars allaient se rouler par terre en poussant des cris de joie. Archie, il a foncé dehors, il a sauté sur son cheval et il lui a planté ses gros éperons mexicains qu'il venait de s'acheter dans les flancs, et il a filé comme s'il avait le feu au cul !

— Archie peut dire qu'il a de la veine, observa King Fisher. Il ferait mieux de se calmer un peu, ce petit fumier. Il n'a qu'une idée dans le crâne, prouver qu'il est un dur, mais Carson a besoin de rien prouver, lui. Si Archie

l'asticote encore une fois, j'ai bien peur qu'il soit trop lent à la détente ; comme ce coup-là. Enfin, j'ai une mission pour lui, et j'espère qu'elle l'empêchera de déconner. Et qu'elle lui mettra du plomb dans la cervelle vite fait. Sinon je donne pas cher de sa peau.

Il fallut deux semaines au lourd chariot pour atteindre Isleta. L'humeur d'Archie ne s'améliora pas pendant le voyage. Tous les soirs, avant de s'endormir, il faisait des patiences avec des cartes crasseuses. Quant à Bearclaw, il chevauchait en avant-garde, et si Carson prenait la tête, Bearclaw passait silencieusement derrière le chariot.

Un matin, ils constatèrent la disparition d'un des mulets de la remuda ; un vieux mocassin avait été déposé à sa place. Carson comprit le message : le Comanche qui l'avait volé en avait assez d'aller à pied.

— On reviendra par ici ? demanda Archie. Carson lui répondit que c'était le plus court chemin et Archie déclara qu'ils auraient des ennuis. Du coup, il renonça à ses patiences, et passa les soirées à faire le guet.

Ils arrivèrent enfin à Isleta et Carson trouva Bond assis à son bureau. Sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, Bond leva une main :

— Vous apportez les pelles et les burins ?

— Ouais.

— Vous avez des hommes pour surveiller la camelote ?

Carson désigna la rue du pouce. Bond se leva, alla jeter un coup d'œil par la fenêtre et vint se rasseoir.

— Bon Dieu. Ces deux-là, grogna-t-il. Carson faillit éprouver de la sympathie pour lui.

— Si c'est tout ce que vous avez, faudra s'en contenter, reprit Bond. King Fisher vous a dit ce que vous deviez faire ?

— Ouais. Je vais à Saragoza.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— C'est pas fameux. Ces deux Mexicains venaient de Saragoza. Ceux que vous avez vidés, dit Bond en insistant sur le dernier mot. Ils sont jamais retournés chez eux. Ils ont pas donné de nouvelles à leur famille non plus, depuis qu'ils ont fait ce trajet avec vous. Si vous voulez mon avis, ça serait plutôt malsain pour vous de mettre les pieds au Mexique pendant un petit bout de temps. Vaudrait donc mieux que je m'occupe moi-même de cette affaire.

— La région est dangereuse ?

— Pour vous, oui. Pour moi, non. J'ai pas mal d'amis dans le coin.

— Vous êtes censé me présenter au client de Saragoza. C'est bien ça ?

— Oui, c'est ça, acquiesça Bond d'une voix traînante.

— Et vu les circonstances, vous pensez que je ferais mieux de rester ici pendant que vous allez tout régler ?

— Oui. Ce sera plus sûr.

— Je vois. Et vous emporterez les pelles et les burins ?

— Pas si bête ! Le chargement restera au Texas tant que tout ne sera pas réglé. On se retrouvera sur une île au milieu du Rio Grande, à une dizaine de lieues d'ici. Et là, on entamera les négociations. Tant de têtes de bétail, tant de Winchester. Par exemple, il fait passer dix bestiaux au Texas, j'apporte trois carabines au Mexique. Comme ça, s'il leur prend l'idée de nous doubler, y aura pas trop de mal. Vu ?

— Vu. Et si c'est vous qui décidez de le doubler ?

— Par ici, ça se fait pas, si on tient à la vie, Carson. Il y a trop de chênes verts et d'ocotillos pour dresser des embuscades.

— Hum...

Carson prit un air inquiet, puis il sourit comme s'il était soulagé.

— Comme ça, il me semble qu'on ne risque rien. Vous êtes sûr de pouvoir discuter avec cet éleveur ?

— C'est pas un éleveur ! s'écria Bond, mis en confiance par l'expression admirative de Carson. C'est un général. Doré sur tranche, comme au cirque, avec un grand sombrero chamarré d'or, des pesos d'argent sur la couture du pantalon, et deux cartouchières croisées sur la poitrine. Et il pue.

— Il pue ?

— Il se lave jamais. Moi, je me lave pas souvent, mais lui jamais !

— C'est un vrai général ?

— Vous rigolez ? C'est qu'un bandido. Je peux m'arranger avec lui. Pour moi c'est facile, mais vous, par exemple, vous connaissez personne, vous vous amenez là tout seul, ou même avec vos deux poids plume. Et alors, quelqu'un risque de vous reconnaître, d'aller raconter qu'il vous a vu avec ces deux Mexicains qu'on a plus jamais revus. Et vous dites que vous les avez vidés. Mais alors, comment ça se fait qu'ils sont pas rentrés chez eux, hein ?

Carson en savait désormais assez pour être capable de retrouver son contact tout seul.

— Vous m'avez rendu un grand service, monsieur Bond, dit-il.

Manifestement, Bond aurait bien voulu savoir ce qui était arrivé aux deux hommes. Et pas par simple curiosité mais pour un motif bien précis. Carson était sûr que s'il apprenait la vérité, il s'en servirait comme d'une arme.

— Les gens vont et viennent, fit-il en se levant. Bond haussa les épaules, en dissimulant son irritation.

— On ne les a jamais revus, insista-t-il néanmoins.

— Ma foi... Que voulez-vous que je vous dise ?... Bon. Je suppose qu'il va falloir que j'aille moi-même à Saragoza.

Bond resta bouche bée.

— Vous comprenez, reprit Carson, je suis payé par Fisher, je dois lui obéir. Il me dit d'aller à Saragoza, alors j'y vais. Merci de votre proposition.

Carson sortit. Il était près de midi. S'il partait tout de suite, il aurait franchi le Rio Grande et atteint Saragoza vers deux heures, juste après la sieste.

— Je devrais être de retour vers six heures, dit-il à Bearclaw. Surveillez bien le chariot. Je me méfie un peu de notre ami.

Bearclaw répondit par un grognement. Carson fut satisfait de constater qu'il partageait son opinion. En partant, il aperçut le visage de Bond collé à son carreau et vingt minutes plus tard, tandis que son cheval pataugeait dans le gué du Rio Grande, il se dit que les deux dernières personnes qu'il avait vues aux Etats-Unis seraient enchantées s'il périssait noyé dans le fleuve, ou à Saragoza. Bond complétait le brelan. Si Carson avait été catholique, il se serait signé ; amusé par cette pensée, il tira de sa poche un dollar d'argent, murmura « Bonne chance » et lança la pièce en l'air d'une chiquenaude. Elle tournoya en scintillant au soleil et au moment où elle retomba dans les eaux limpides, le cheval de Carson mit le pied sur la terre mexicaine.

En arrivant à Saragoza, Carson vit des enfants qui s'amusaient à jeter des pierres à un chien. Le chien s'éloignait, résigné, la queue entre les jambes. Une pierre le frappa au cou. Il poussa un cri de douleur et se mit à trotter. Carson poussa son cheval entre le chien et les enfants et leur ordonna sèchement de cesser ce jeu. Ils le regardèrent avec stupéfaction. Carson attendit que le chien ait disparu entre deux maisons de pisé, puis il repartit, sous le regard rancunier des enfants.

Il mit pied à terre devant une pulqueria, à l'enseigne de La Fleur de Chihuahua. Des bougainvillées pendaient d'un balcon de fer rouillé au-dessus des portes battantes.

Carson dut écarter les branches aux fleurs violettes pour entrer dans le café. Il alla s'asseoir à une table crasseuse et commanda de la tequila. Le barman coupa un citron avec un couteau rouillé, en dévisageant Carson d'un air hargneux, puis il le servit, plaçant aussi devant lui une petite soucoupe de sel.

Carson trempa le citron dans le sel, le mordit, et avala la tequila qui lui brûla la gorge. Il en commanda une autre. Il ne fallait pas presser le mouvement s'il voulait obtenir des renseignements.

Il y avait quatre hommes au comptoir. Ils s'étaient tous retournés et le dévisageaient carrément. Soudain, Carson aperçut plusieurs paires de jambes, sous la porte battante. Il dégaina son colt, le plaça sur ses genoux sous la table, et croisa ses mains dessus. Il sentit alors sur sa nuque le contact d'un petit cercle d'acier froid. Trop tard, il se rappela la lucarne ouverte derrière lui.

— Manos arriba!

Carson leva les mains. L'acier pressa douloureusement son cou.

— Alto! Mas alto! Cabron! Il leva les bras au ciel.

— Pose! cria le barman.

La porte s'ouvrit et des hommes entrèrent, armés de Winchester. L'un d'eux tendit sa carabine à un de ses camarades et s'approcha pour s'emparer du colt de Carson. Il l'examina, poussa un petit grognement de satisfaction, le fourra dans sa ceinture et récupéra sa carabine. Tout le groupe alla s'adosser au bar, sans quitter Carson du regard.

— Que posa ? demanda-t-il en s'efforçant de parler calmement.

Personne ne répondit. Il haussa les épaules et vida son verre de tequila.

Il n'était pas trop inquiet. Ces hommes n'avaient pas l'air d'une bande de lyncheurs. Il se dit qu'il n'aurait qu'à demander à parler au général et quand Ils comprendraient qu'il était venu le voir, tout s'arrangerait. Le seul problème était de mettre la main sur le général sans que les soldats fédéraux en soient

avisés, car il se pouvait bien que la troupe soit elle aussi à sa recherche. Mais dès qu'il l'aurait contacté, cet homme le protégerait et ce, dans son propre intérêt : le besoin qu'il avait des Winchester et des munitions l'y pousserait.

D'autres hommes arrivèrent. Ils s'écartèrent pour laisser entrer un individu petit et trapu, armé d'un colt qu'il braqua sur Carson. Il lui fit signe de se lever. Carson obéit, lentement, en mesurant les distances. L'homme traça un petit cercle avec le canon de son arme. Carson se retourna face au mur ; il estima que l'homme n'était pas suffisamment énervé pour lui tirer dans le dos.

Le bonhomme trapu donna des ordres. Trois des Mexicains posèrent leur carabine et fouillèrent Carson, sans ménagement. Ils déchirèrent ses poches. Trois dollars d'argent roulèrent sur le sol. Le paquet de tabac suivit. Carson regardait à travers la lucarne par laquelle on avait pressé un revolver sur sa nuque. Il vit quatre femmes assises sur un banc de bois, à l'ombre d'un peuplier. Trois d'entre elles étaient indiennes, mais la quatrième, plus menue, avait le teint clair des Espagnoles. Elle se retourna et sursauta en voyant les hommes armés menacer Carson. Il croisa son regard, et elle ne baissa pas les yeux, comme le faisaient généralement les Indiennes quand un homme blanc les regardait.

Elle se leva et s'éloigna lentement ; les autres femmes lui emboîtèrent immédiatement le pas, comme pour lui faire escorte, ou la surveiller. Carson constata qu'elle avait les pieds propres, et qu'elle portait des sandales. Elle n'était donc pas indienne.

Ses réflexions furent interrompues quand on tira violemment ses bras en arrière pour lier ses poignets avec une corde ; puis on le fit pivoter et on le poussa sur sa chaise. Le gros homme trapu s'approcha, lui ôta ses bottes et les examina avec satisfaction. Carson n'en fut pas surpris. Les bottes lui avaient coûté vingt dollars et elles étaient les meilleures qu'il ait eues de sa vie. Le gros bonhomme fit lever Carson, s'assit à sa place et enfila les bottes. Elles lui allaient bien. Il sourit de plaisir et envoya promener ses vieilles espadrilles ; puis il croisa les bras et considéra son prisonnier.

Carson était désormais persuadé qu'il avait affaire à un petit fonctionnaire, un garde-frontière qui avait découvert qu'il venait traiter avec un bandido. On allait l'interroger et au bout d'un jour ou deux, quand il aurait graissé la grosse patte du gras fonctionnaire, on le relâcherait. L'essentiel était de veiller à ne pas se faire abattre dans la demi-heure suivant son arrestation, sous l'habituel prétexte de tentative d'évasion.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda l'homme en espagnol.

— Je suis ici pour affaires. Vous êtes le shérif ? L'homme sourit. La foule éclata de rire.

— C'est ça. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je ne tiens pas à perdre mon temps ni le vôtre. Où est le shérif ?

— Vous n'avez plus le temps, amigo. Disons que je suis le shérif et répondez à mes questions.

Délibérément, Carson lui tourna le dos, et fit face aux hommes armés. L'un d'eux passa lentement son index en travers de sa gorge.

— Pourquoi pas ? dit sèchement Carson. L'homme le regarda d'un air interloqué. Il s'était attendu à un mouvement de peur, ou un geste de défi. Le gros trapu rougit. Il se leva, saisit Carson par le bras et le fit pivoter, mais il le lâcha brusquement quand une voix lança du seuil :

— Ça suffit, Pablo !

Carson fut brutalement poussé dehors. Un des Mexicains lui avait pris son sombrero et l'avait coiffé de son propre vieux chapeau crasseux. E était trop petit, mais Carson fut quand même reconnaissant d'être protégé du soleil brûlant de Chihuahua. On le hissa sur son cheval. Il regarda autour de lui, cherchant celui qui avait ordonné à Pablo de le laisser mais il avait disparu. Les hommes semblaient attendre quelqu'un d'autre.

Finalement, la porte d'un petit restaurant s'ouvrit et un homme apparut ; il mangeait une tortilla de laquelle tombaient des haricots rouges. Quand il eut fini, il s'essuya la bouche d'un revers de main et rota.

Il n'avait pas quitté Carson des yeux, comme s'il l'évaluait du regard. Tous les autres semblaient attendre respectueusement qu'il ait fini de manger.

Il rentra dans le restaurant et lança un ordre bref. Les quatre femmes entrevues un peu plus tôt apparurent. La fille au type espagnol marchait au milieu, la tête haute. En passant devant l'homme, elle le toisa d'un regard glacial. Il devait s'attendre à cette manifestation de haine car il éclata de rire. Agé d'une trentaine d'années, il avait de longs cheveux noirs et une moustache hirsute. La patronne du restaurant, une Indienne, sortit à son tour ; elle lui apportait une autre tortilla et son sombrero chamarré d'or. Il se coiffa d'une main, tout en mangeant. Carson remarqua alors que l'homme portait un pantalon orné de pesos d'argent.

Il sauta enfin sur un cheval magnifique et s'approcha de Carson qui ne fut pas étonné de son odeur nauséabonde.

— Oye, Tejano, dit l'homme.

— J'aimerais...

Carson allait dire qu'il aimerait lui parler en tête à tête d'un chargement de pelles, mais un coup de fouet en pleine figure lui coupa la parole.

— C'est moi qui parle, Tejano. Comprendre ? Carson savait qu'il lui fallait se dépêcher de parler, avant qu'on l'arrache de sa selle pour l'abattre.

— Oui, mais...

La cravache lui cingla encore une fois la joue.

— T'as pas le temps de parler, Tejano, dit calmement l'homme. Moi j'ai

tout mon temps. Je suis un général. Tu sais ce que c'est, un général ? C'est moi ! Moitié Yaqui, moitié espagnol. Jamais je pourrai être officier de cavalerie dans l'armée mexicaine, alors je me suis fait moi-même général. Pas mal, hein ?

Il avait parlé anglais. Il traduisit à l'intention de ses hommes, qui éclatèrent de rire. Puis la petite troupe s'ébranla, les éclaireurs devant, un autre groupe en arrière-garde. Carson compta une cinquantaine d'hommes, tous maigres et durs, coiffés des grands sombreros du nord du Mexique. Ils étaient tous armés de machettes et un tiers environ de carabines. Carson remarqua que leurs cartouchières étaient loin d'être pleines.

— J'ai travaillé trois ans au Texas, reprit le chef. Et puis, j'en ai eu assez d'être traité de sale espingouin. Alors un soir j'ai tué mon contremaître et j'ai traversé le Rio Grande...

Il fit claquer sa langue à plusieurs reprises et frappa vivement ses cuisses de sa cravache, pour mimer une fuite rapide. Il baissa les yeux sur son pantalon, et caressa les pesos.

— Il est pas mal mon pantalon, hein ? Pour un Indien ! Les pesos, je les ai pris à un hacendero à Sonora. Face au mur, pan !

Il chevaucha un moment en silence d'un air sombre, puis il releva la tête en souriant.

— La même hacienda où mon père était peon ! Ce hacendero, il avait pris ma sœur. Elle était jolie, ça oui. Il a dit à mon père de pas s'occuper d'elle ni de rien. Ma mère elle a pleuré beaucoup, et alors elle est allée à la grande maison pour demander après ma sœur. Il l'a frappée avec son fouet. J'avais dans les dix, douze ans. J'ai fichu le camp. Je suis revenu quinze ans plus tard avec cent cinquante hommes. Mon père et ma mère étaient morts, et personne savait ce que ma sœur était devenue. J'ai tué le mayor dorno vite fait, Il méritait pas de mourir vite, mais il savait très bien se servir d'une carabine et d'un couteau. J'avais besoin de silence. J'ai tiré le hacendero de son lit. Toujours le même, il avait pas changé, il avait une petite gosse de quinze ans dans son lit. Le lendemain matin, j'ai rassemblé les peones pour qu'ils regardent tout. Sa femme était morte depuis longtemps, dommage. Sa fille dans un couvent à Paris, dommage. Au lever du soleil je lui ai planté un couteau dans les deux joues et dans la langue parce qu'il disait un tas de saletés sur moi et mes amis. Et puis, j'ai fait un trou dans son nez et j'y ai passé une chaîne pour le traîner comme un burro. Aussi entêté, il était. Mais il a suivi. Et puis ça nous a plus tellement amusés. Alors je lui ai coupé un bout de chaque doigt. Nous autres les Yaquis, on sait bien y faire. Ça dure jusqu'à midi, les peones s'ennuient, on coupe d'autres choses. Et il meurt. Alors, moi je demande aux peones, qu'est-ce que vous croyez que le gouvernement va vous faire, pour tout ça ? Hein ? Pareil comme à lui ! Ils sont d'accord. Alors je leur demande, où est la sécurité ? Avec moi. Toujours sur la route, toujours des bons fusils, des munitions, nous prenons une autre hacienda et nous avons

des beaux habits pour les femmes, peut-être des beaux chandeliers d'argent qu'on prend dans la chapelle. Et mon armée grandit pas difficile. Un tas de montagnes pour se cacher, un tas de gibier. Un tas de rochers à faire tomber sur les Rurales... Et huit jours après qu'on a tué le hacendero, qu'est-ce que tu crois ? La fille rapplique. En diligence, avec une escorte de six soldats ! On tue les soldats, vite, vite ! J'ai la fille ! Elle attend. Un de ces jours, moi je la prends comme son père a pris ma soeur. Elle aime pas attendre, c'est pour ça que je la prends pas tout de suite. J'ai appris une chose dans ma vie. Attendre un malheur, c'est pire que si le malheur arrive tout de suite. Si, Tejano ! Mais je sais pas pourquoi je parle comme ça. Peut-être parce que t'as des cojones, de venir tout seul comme ça à Chihuahua, un Tejano. Et après ce que t'as fait.

La dernière phrase inquiéta Carson. Il feignit de ne pas y prêter attention, mais le regard fixe du général, sous le large bord du sombrero, lui disait que sa vie ne tenait qu'à un fil très mince. Le général avait prononcé ces mots lentement, avec une certaine tristesse, comme s'il était un juge délivrant un verdict.

— Tu as tué deux Mexicains la dernière fois que t'es venu par ici, reprit le général. Je mettrai deux, trois jours pour te tuer. Je ne veux pas de discussions, pas de discours. Comprends ? Fini.

Il éperonna son cheval.

Dix minutes plus tard, ils arrivèrent sur les bords d'une petite rivière boueuse aux berges escarpées. La jument de Carson hésita, et Pablo abattit son fouet sur sa croupe. La monture fit un bond, rua, et tomba sur le flanc. Elle glissa le long du talus, écrasant Carson dans la vase. Il retint sa respiration. Pablo éclata de rire en voyant la jument se débattre et ruer des quatre fers en s'efforçant de se remettre debout. A chaque fois elle retombait, enfonçant plus profondément Carson dans la boue dont la couche était si épaisse qu'il n'avait pas été blessé. Mais il suffoquait et il dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas crier au secours. Le général revint au petit trot et contempla la scène en souriant.

La fille du hacendero sauta à bas de son cheval tout droit dans la boue. Elle saisit Carson par les épaules, le tira et parvint à le sortir de la vase. Il eut à peine le temps de la remercier que le général avait poussé son cheval dans la rivière et cinglé la fille au visage avec son lasso. Elle tenta d'attraper la corde mais il la lui arracha des mains et la fit tourner au-dessus de sa tête en riant. Carson serra les dents ; il tremblait de rage. Et puis il se mit à vomir l'eau et la boue qu'il avait avalées.

Des mains rudes le hissèrent en selle. Pablo tira des fontes la carabine de Carson, essuya la boue, contempla l'arme avec admiration, puis après avoir lancé un coup d'oeil circonspect au général, il la remit dans le fourreau à contrecœur. Carson comprit que le général se l'était réservée, mais il avait tellement mal au cœur qu'il se désintéressait de tout.

Après un dernier spasme, il se redressa et vit la fille au milieu de son escorte d'Indiennes, qui la poussaient et la frappaient. Elle gardait la tête haute, et il admira son arrogance et sa fierté.

Deux heures plus tard, Carson reconnut l'endroit où on l'avait amené ; un mois plus tôt il avait campé près de cette route avec Tito et Manuel. L'air empestait. Carson fut tiré à bas de son cheval et poussé dans le chaparral. Il vit le cercle de pierres marquant remplacement de son feu de camp, la pierre plate où il s'était assis, le creux de terrain où il avait dormi, enroulé dans sa couverture et entendu le cliquetis de la Winchester qu'on armait. Et un peu plus loin, L'endroit où il les avait dévêtus pour laisser leur carcasse aux zopilotes. — Ça sent mauvais, hein ? dit le général. Carson commençait à avoir peur ; il était certain que rien ne pourrait détourner le général de son désir de vengeance, que jamais il ne pourrait lui faire comprendre qu'il avait tué les deux Mexicains pour se défendre.

Le général s'était assis, et l'observait d'un air sombre, la carabine posée en travers des genoux.

— Tu ne m'aimes pas beaucoup, Tejanot Hein ?

Carson ne répondit pas. Le général alluma une cigarette, puis il adressa un signe à l'un de ses hommes, qui apporta une pioche et une pelle et les jeta aux pieds de Carson.

— Je crois qu'ici ce serait bien, dit le général en désignant le sol d'un index crasseux. Vas-y, amigo.

Lentement, Carson se mit à creuser.

— Dis-moi, demanda le général avec curiosité. Pourquoi tu les as pas recouverts avec des pierres ? Pas de coyotes, pas de zopilotes, personne les aurait trouvés. T'es stupide, ou quoi ?

Carson ne dit rien, mais en son for intérieur, il était d'accord. Il avait pensé que les zopilotes auraient rapidement dépecé les cadavres et qu'il n'en resterait rien. Il n'avait pas voulu perdre une heure à charrier des pierres de crainte d'être surpris. Et à présent, il regrettait sa hâte.

Lentement, posément, il creusait en cherchant fébrilement un moyen de se tirer d'affaire. Il avait atrocement soif. La sueur ruisselait dans ses yeux, le soleil tapait sur sa tête nue. De temps en temps, il se redressait et s'essuyait la figure sur sa manche.

— Tu vas avoir une belle tombe. Je te félicite. C'est du beau travail, les coins bien carrés.

Carson se baissa et frotta ses mains sur le sable, pour mieux saisir le manche de la pelle.

— Ton bon ami le señor Bond m'a envoyé un message hier soir, reprit le général.

Carson se retourna.

— Il m'a dit où je pourrais te trouver. Ah ! Tu vois, Pablo ? Je t'avais dit que ça lui plairait pas !

Carson s'efforça de rester impassible.

— Bond m'est bien utile. On est de bons... Non, pas des amis. Non. On fait des affaires ensemble. Tu te dis, si je te tue maintenant, comment j'aurai mes Winchester ? Hein ? Verdad, hombre ?

— C'est exactement ce que je pense, répliqua Carson. Parce que vous les aurez pas ! Pas par Bond, en tout cas !

— Porque ? s'enquit le général avec un large sourire.

— Parce qu'il va faire ce que veut King Fisher, même s'il n'aime pas King Fisher plus que moi. Il est pas si bête que vous pensez !

Le général éclata de rire et traduisit la réponse à Pablo.

— Et alors ?

— Et alors, dit Carson, le seul moyen pour vous de récupérer les Winchester, c'est de me renvoyer là-bas.

Il s'accouda sur le manche de sa pelle. Le général le toisa lentement de la tête aux pieds.

— Hombre, j'ai besoin de rien du tout. Comprends ? Tu viens au Mexique, tu traverses tout seul le Rio Grande, t'as des cojones, d'accord, mais quand tu meurs, tout le monde s'en fout. Verdad ? Tu crois que j'irai tout seul au Texas ? Ha ! J'y vais avec tout un tas de compagnons. Bond, il voit que tu reviens pas. Il apprend que t'es mort, alors il prend les Winchester et il traite avec moi. Comme King Fisher le veut. Et qu'est-ce qui se passe ? King Fisher se dit ma foi, ce pauvre señor Carson, la prochaine fois que je vais à Saragoza je jetterai peut-être des fleurs dans le Rio Grande pour lui, ou bien je brûlerai des cierges. Il sait pas que je vais te mettre dans une tombe. C'est un truc que tu mérites pas, mais comme t'as des cojones, je veux bien faire ça pour toi... Et même, si tu veux écrire une lettre à ta vieille maman, je lui ferai porter !

Un des hommes avait coupé des branches de mesquite et façonné trois croix. Il les jeta près du trou.

— Tu vois, dit le général, je t'aime bien. Y en a une pour toi. On est pas des Comanches !

Carson se remit à creuser.

— Bien, très bien. C'est du bon travail, approuva le général. Te presse pas. Je veux une belle tombe pour ces deux vaqueros que t'as tués d'une balle dans le dos.

Carson leva son visage ruisselant de sueur, brûlé par le soleil.

— Jamais je n'ai tiré dans le dos d'un homme.

— Bien sûr, hombre, bien sûr. Creuse profond, amigo.

Pendant dix minutes, Carson creusa. Puis il lissa les parois du trou et

quand tout fut parfaitement au carré, il se redressa.

— Fini ? demanda le général.

— Fini.

Le général se leva et jeta sa cigarette. Il arma sa carabine. Quelques-uns des hommes qui s'étaient assis à l'ombre des buissons de mesquite se levèrent et se signèrent.

— Sors de là ! Carson sortit du trou.

— J'ai droit à une dernière cigarette ?

— Bien sûr.

Le général tira de sa poche une blague à tabac et un carnet de papier à cigarettes. Carson s'avança.

— Non, chico, non, protesta le général, presque à regret.

Il braqua le canon de son arme sur le cœur de Carson, puis il glissa dans la blague une allumette et une feuille de papier et la jeta. Carson l'attrapa au vol, roula une cigarette, l'alluma et jugea préférable de ne pas s'approcher pour rendre la blague. Il la lança ; le général la cueillit au vol, en riant.

Carson fuma sa cigarette lentement.

— Tu crois en Dieu ? demanda le général.

— Pas particulièrement.

— Qu'est-ce que ça veut dire, particulièrement ? Carson haussa les épaules. Le général paraissait irrité.

— Ça veut dire... Eh bien... Et puis merde, mettons que la réponse soit non.

— Moi, répliqua le général, je crois en Dieu. Mais j'ai pas envie d'aller au ciel. Le paradis c'est pour les richards pourris qui vont à la messe. Moi, je veux me retrouver avec des gars comme Juarez. Dis-moi, Tejano. Où il est allé, Juarez?

— Quien sabe ? répondit Carson en jetant son mégot.

— Ça va. Descends dans la tombe.

Carson ne bougea pas.

— Dans la tombe !

Carson resta immobile. Il faudrait le faire descendre de force, et pour ça quelqu'un devrait s'approcher de lui. Il savait que c'était sa dernière chance.

— Vête!

Carson serra les dents et banda ses muscles. Le général donna des ordres en espagnol, mais il parlait trop vite pour que Carson comprenne. Plusieurs bandidos posèrent leur carabine et s'armèrent de couteaux et de revolvers, puis ils avancèrent, convergeant sur lui de différentes directions. Carson attendit, les poings crispés. Six contre un. Deux hommes avancèrent jusqu'au bord du

trou, et baissèrent les yeux pendant une fraction de seconde. Carson sauta dans la tombe et fit un croche-pied à chacun. Ils s'écroulèrent mais trois autres gars s'étaient précipités sur lui par-derrière. Carson s'était attendu à la manœuvre et il était prêt à les recevoir en luttant des pieds, des poings et des dents.

Deux des assaillants furent mis hors de combat d'un coup au plexus solaire, un autre se tenait le nez qui pissait le sang. Du coin de l'œil, Carson vit que le général observait tranquillement la scène. Il paraissait même s'amuser. Carson eut l'impression qu'il lui offrait simplement un spectacle gratuit, mais cela ne l'empêcha pas de se battre comme un forcené. Deux autres hommes arrivèrent à la rescousse ; l'un d'eux portait un colt à la ceinture. Carson le vit mais n'eut pas le temps de réagir : deux bras lui avaient fait une prise au cou par-derrière. Il se dégagea en se jetant à genoux. Puis il se redressa et se rua sur l'homme au colt.

Un lasso lui tomba sur les épaules et se resserra sur ses bras. Il se débattit pour se libérer mais un autre lasso l'emprisonna et le tira vers le fond du trou. Il se mit à genoux et il se relevait quand un troisième lasso le prit au cou et l'étrangla. Ses bras étaient immobilisés, il était impuissant. Il entendit comme un bruit de cataracte, un rugissement assourdissant lui éclata dans les oreilles et il tomba à la renverse, sans connaissance.

En revenant à lui, Carson entendit des coups de marteau ; il s'aperçut qu'il était adossé à un arbre, et qu'on lui avait lié les poignets dans le dos avec une courroie. On avait pris soin de mouiller le cuir, qui avait rétréci au soleil. Carson ne sentait plus ses mains. Le lasso lui serrait toujours les coudes contre les côtes.

Le général n'avait pas bougé ; il était toujours assis en tailleur, sa carabine sur les genoux.

Carson avait la gorge sèche et douloureuse ; il essaya d'avalier le peu de salive qui lui restait, ce qui eut pour effet d'accroître la souffrance. Il entendait toujours les coups de marteau. Il tourna la tête. Sa selle avait été posée par terre, à l'envers, et un homme enfonçait dans le troussequin de longs clous dont les pointes ressortaient du cuir.

Il ne comprit pas à quoi rimait ce travail. Il crevait de soif et l'effort qu'il avait fourni pour tourner la tête lui avait arraché un gémissement. Il s'aperçut que tout son corps était meurtri.

Le général vit que Carson avait repris connaissance. Il fit un signe de tête. La selle fut jetée sur la jument, les sangles serrées, et quatre hommes hissèrent Carson. Il dut se pencher en avant pour éviter les pointes des clous.

Un des hommes sauta en selle, attacha son lasso aux rênes de la jument et toute la troupe s'ébranla. Carson se rappelait qu'un peu plus loin, le long de la route, il y avait un vaste terrain plat. Quand ils l'eurent atteint, l'homme qui tirait la jument s'arrêta et se tourna vers le général.

Le général chargea sa carabine, puis il fit un nouveau signe de tête. Au bout des dix mètres du lasso, la jument de Carson trotta docilement. L'homme éperonna son cheval. Quand les montures passèrent au galop, Carson ne put se retenir et tomba sur les clous. Il se pencha tant qu'il put. Du coin de l'œil, il vit le général lever sa carabine. Il se dit que la balle l'éjecterait de la selle et qu'il serait traîné, son pied accroché à l'étrier. Il espéra que la balle le tuerait sur le coup.

Le coup de feu résonna dans le désert comme un pétard. La balle passa à quinze centimètres du visage de Carson. Il vit le général ricaner et comprit qu'il l'avait manqué exprès.

— Pronto! Mas pronto! lança le général.

Le vaquero cravacha son cheval. Docilement, la jument força l'allure. Carson ne parvenait plus à rester penché en avant et les pointes des clous lui arrachaient la peau.

Le général tira ; cette fois la balle frôla la nuque de Carson. Il comprit que si le général visait bien et évaluait correctement les distances pour le

manquer volontairement de peu, il serait tué s'il bougeait la tête brusquement de quelques centimètres. Il devait se maintenir dans la même position, en défait des clous qui s'enfonçaient dans ses chairs.

Le jeu dura encore une dizaine de minutes. Pablo eut le droit de tirer aussi. Et puis le général se lassa. Trois hommes arrachèrent brutalement Carson de sa selle.

Pablo dégaina sa machette et passa son pouce sur le fil. Une mince ligne rouge se dessina dans la crasse. Il leva son pouce ensanglanté, se mit à rire, et fit mine de se trancher la gorge.

Carson fut traîné vers une grande branche d'arbre tombée à terre. L'extrémité avait été taillée en forme de V. On le fit mettre debout, pieds nus sur le bord coupant. Trois hommes le maintinrent et quatre autres lui écartèrent les jambes de force, autant qu'ils le purent, au point que Carson crut que ses tendons allaient se déchirer. Puis ils attachèrent solidement ses pieds à la branche.

Ses poignets étaient toujours liés dans le dos. Un lasso fut passé dans la courroie et lancé sur une branche, juste au-dessus de lui. Trois hommes tirèrent de toutes leurs forces. Les mains de Carson s'élevèrent lentement, rapprochant ses omoplates, le forçant à se plier en deux. Tous ses muscles protestaient. Il avait l'impression d'être écartelé.

Etant donné sa position, il avait la tête inclinée. Une main empoigna ses cheveux et la souleva. Le général le considéra avec une fausse sollicitude.

— Ça ne va pas, Tejano ? Tu te sens malade, peut-être ?

Carson ne répondit pas. Au bout d'un moment, le général le lâcha et sa tête retomba sur sa poitrine.

— T'en fais pas, Tejano. T'es venu au Mexique pour me voir, je vais te montrer quelque chose qui t'intéressera.

Une autre main saisit les cheveux de Carson et renversa sa tête en arrière. Il sentit une onde de chaleur brûlante et crut un instant que c'était le soleil, puisqu'elle semblait venir d'en haut. Puis il vit...

C'était un fer à marker, rougi à blanc. Pablo le tenait et le faisait tourner lentement.

— Celui-là est chaud, Tejano, dit le général.

Il se baissa, ramassa une brindille sèche et l'approcha du fer. Le bois se consuma aussitôt et tomba en cendres grises ; une acre odeur de fumée monta du sol.

Carson lut la marque, à l'envers : LIPM.

— Libertad y Independencia Para Mexico, expliqua le général. C'est ma marque. Pour mon bétail. Tu es venu au Mexique voir si tu pouvais faire des affaires avec moi ? Je vais te montrer comment ! Avec Libertad y Independencia, je te ferme les yeux.

Il adressa un signe à Pablo qui leva le fer et approcha lentement les lettres rougies à blanc des yeux de Carson.

Instinctivement, Carson baissa les paupières, les crispa autant qu'il le put. La chaleur était si intense qu'il avait l'impression que ses yeux se desséchaient comme l'alcali du désert. Son nez paraissait en feu.

Le temps semblait s'éterniser mais la torture ne dura sans doute pas plus d'une demi-minute. La chaleur s'éloigna, la main lâcha ses cheveux, sa tête retomba en avant. Quand il souleva ses paupières douloureuses, il vit tout le paysage à travers un brouillard rouge. Son œil gauche palpitait et lui faisait atrocement mal, et toutes les deux ou trois secondes, il était aveuglé par une ombre mouvante. Il crut d'abord que l'un des bandits tenait une main devant son œil mais il s'aperçut bientôt qu'il n'y avait personne.

Il voyait assez bien de l'œil droit, à part le fait que tout lui paraissait rouge. Le fer brûlant avait été jeté par terre devant lui, et l'herbe brûlait en dégageant une fumée acre.

La jument de Carson avait été attachée à une branche d'ocotillo, près de lui. Elle broutait les fleurs écarlates sans se soucier de ce qui arrivait à son maître. Dans la brume rouge, Carson vit Pablo s'approcher de la jument et tirer la Winchester du fourreau de selle. Elle avait été exposée au soleil et la boue, qui s'y était introduite quand la jument avait glissé dans la vase de la rivière, avait durci.

Pablo soupesa l'arme avec un plaisir évident et fit glisser une balle dans le canon. Il soupesa encore la carabine :

— Para mi, général ? demanda-t-il.

Le général acquiesça. Pablo appuya sa joue contre la crosse et braqua le canon sur le ciel bleu.

Carson était certain que le canon était plein de boue séchée, dure comme du pisé. Il regarda fixement Pablo, qui frottait amoureusement sa joue sur la crosse polie. Pablo pressa la détente.

Le canon explosa. La carabine fit une cabriole et Pablo tomba à la renverse en hurlant, la figure en sang. Son nez était cassé, un de ses yeux avait été arraché, plusieurs de ses dents étaient brisées, et il tenait ses mains sales collées sur ses blessures, en se tordant de douleur et en décochant des ruades aux hommes qui essayaient de lui écarter les mains. Carson ne put dissimuler sa satisfaction.

— Tu es content, Tejano ? dit le général. Demain on verra si tu rigoles encore. Buenos noches.

XII

— Ce sacré Bond, marmonna Archie, le nez dans les seins de la fille assise sur ses genoux. Ce sacré Bond.

Quelque part dans une pièce du bordel, une horloge sonna une heure.

Sous la lumière jaune de la lampe à pétrole, la fille paraissait presque jolie.

— Ouais, fit Bearclaw en levant son cinquième verre de bourbon.

— Ce sacré Bond, répéta Archie en frottant d'une main rude l'épaule nue de la fille, qui fit la grimace.

— Quoi, ce sacré Bond ? dit Bearclaw en reposant son verre. Accouche, nom de Dieu ! Tu m'empêches de picoler.

Archie se leva brusquement. La fille glissa entre ses genoux et tomba lourdement par terre.

— Hideputa! glapit-elle.

Archie sortit en titubant. Il revint une minute plus tard et se laissa retomber dans son fauteuil. La fille se rassit promptement sur ses genoux et lui noua les bras autour du cou.

— Où t'es allé ?

— Qu'est-ce que tu crois ? grogna Archie. (Il remplit son verre.) Ce sacré Bond, il est chouette avec nous, tout d'un coup, pas vrai ?

— C'est sa tournée, qu'il a dit ! s'exclama Bearclaw en levant son verre si brusquement que le whisky se renversa sur la jupe de la fille.

Elle se leva d'un bond, en l'injuriant, puis elle recula contre le mur et tordit sa jupe trempée sans cesser de grommeler.

— Ces foutues Mexicaines, elles s'énervent pour un rien, observa Bearclaw. Du bourbon à gogo ! Des filles à l'œil !

— C'est vrai, il est vachement chouette. Mais nous on l'est pas. Alors pourquoi il est gentil avec nous, tu veux me le dire ?

— Ah, boucle-la et bois. Tu gambergeras là-dessus demain matin. Tout seul, parce que moi je serai hors-circuit avec une gueule de bois.

— Non. C'est maintenant qu'y faut gamberger. Carson est pas revenu ce soir, hein ?

— Vrai.

— C'est donc qu'il lui est arrivé quelque chose, non ?

— Le fumier est crevé. Faut fêter ça ! A l'œil !

— C'est ça. Mais d'abord tu ferais mieux de réfléchir.

— A quoi?

Archie se tourna vers la fille :

— Tu comprends l'anglais, poupée ?

— No, moi pas comprendre.

— Mon œil. Tiens, descends donc nous chercher une autre bouteille de whisky, d'accord ? Ça c'est pour toi, mamita.

Archie lui donna une pièce d'argent d'un dollar et elle sortit.

— Alors, à quoi je dois réfléchir ? demanda Bearclaw avec impatience.

— En sortant pour aller pisser, j'en ai profité pour jeter un coup d'œil à nos pelles. J'ai surpris deux gars à Bond en train de jaspiner. Je sais où est Carson.

— Où il est, le salaud ? Ecartelé dans les cactus ?

— Presque. Il est solidement ligoté. Ces Mexicains, ils savent y faire. Et il est dans un sale état ; il en aurait plus pour longtemps, à ce qu'il paraît.

— La meilleure nouvelle que j'apprends depuis qu'Abe Lincoln a été descendu ! Bois un coup.

— C'est M. Bond qu'a tout combiné.

— A la santé de Bond !

— Et j'ai encore vu autre chose, insista Archie.

— Dis donc, t'es un vrai sac à ragots ! Merde, où elle est passée, cette souris ?

Bearclaw se leva et alla se pencher sur la rampe de l'escalier. Archie lui empoigna le bras.

— Ils sont en train de décharger notre chariot.

— Et alors ? On verra ça demain. Senorita ! Venga !

— C'est aussi le chariot de King Fisher. Et ça va pas lui plaire. Pas du tout.

Bearclaw finit par comprendre où Archie voulait en venir.

— Tu veux dire que ce Bond est pas si chouette qu'il en a l'air ? C'est ça ?

— Tout juste.

Bearclaw s'adossa au mur et posa la main sur la crosse de son revolver.

— Alors on y va, dit-il.

— Attends un peu.

— Attendre quoi ? rugit Bearclaw. King Fisher va nous arracher les tripes et les enrouler autour d'une échelle quand on va lui raconter ça.

— C'est pour ça qu'il faut attendre, espèce de con !

Bond passa la tête à la porte.

— Ça ne va pas, les gars ?

— Si, ça va. Il me racontait une histoire avec des gestes. Allez, Bearclaw, assieds-toi, t'en fais trop.

— Une bonne histoire ?

— Elle me plaît.

— Bon, content de voir que vous prenez du bon temps. Où est la fille ?

— Elle est descendue nous chercher à boire.

— C'est bien, ça. Si vous en voulez une autre, vous avez qu'à demander. Je veux que vous passiez une bonne soirée. Vous avez fait un long voyage.

Bond se retira et Archie murmura à Bearclaw :

— C'est un malin, moi je te le dis. Alors fais pas de pétard, sans ça tu vas vraiment te faire enrouler les tripes sur une échelle. Tu vas m'écouter, oui ?

— Vas-y.

— Tu vas pas foutre les foies à Bond avec ça. Le seul moyen de s'en tirer tous les deux sans se faire engueuler par King Fisher, c'est d'amener quelqu'un de vraiment fortiche par ici pour régler l'affaire.

— Espèce de cinglé, sale petit morveux, qu'est-ce que...

— Parce que, interrompit Archie en maîtrisant son impatience, y a qu'un seul gars qui peut conclure le marché. Tu sais qui. Et King Fisher l'a à la bonne. Si jamais King apprend qu'on a eu une chance de sauver Carson et qu'on l'a pas saisie, mon vieux, on fera bien de filer vers le sud et de pas s'arrêter avant le Guatemala. T'es prêt à demander à Bond une commission et à foutre le camp au Guatemala ?

Bearclaw ne répondit pas.

— Alors ? cria Archie.

— Tu sais bien que j'ai une femme et deux gosses.

Archie se leva et attendit la suite.

— Bon Dieu, ça m'emmerde d'être d'accord avec toi ! Bougre de sale morveux, comment on va le trouver dans le noir, d'abord ?

La fille revint avec une bouteille qu'elle posa sur la table. Sa jupe était encore mouillée. Elle décrocha la lanterne du mur, l'installa à côté de la bouteille et souleva sa jupe pour la sécher à la flamme.

— Belles gambettes, pas vrai ? observa Bearclaw.

— Dis-lui que tu vas pisser.

Par gestes, Bearclaw mit la fille au courant de son intention. Elle haussa les épaules et les deux hommes sortirent, déjà presque dessoûlés.

Ils s'approchèrent sans bruit de l'écurie. Deux hommes passaient les caisses à un troisième qui les entassait. Adossé au mur sous une lanterne. Bond pointait les caisses en fumant un cigare.

— Haut les mains, lança Archie. Et feriez bien de vous grouiller. Je suis bourré et je risque d'avoir la détente facile, même sans le faire exprès. Contre le mur, tous. Bearclaw, prends leurs flingues. Et vous autres, je vous conseille pas de vous servir de lui comme bouclier ni d'essayer de me descendre.

— Ecoutez, s'écria Bond, vous allez vous fourrer dans un sacré guêpier. Et moi qui me suis montré si chic avec vous !

Bearclaw jeta toutes les armes sous le siège du chariot.

— Monsieur Bond, dit-il d'une voix pâteuse, je suis con et je le sais. Mais j'aime pas qu'on me traite comme un con, ça me fout en rogne.

Bearclaw titubait et s'agrippait au chariot pour ne pas tomber, tout en brandissant son colt. Les quatre hommes collés au mur suivaient des yeux le canon menaçant, comme s'ils étaient hypnotisés.

— Alors bouclez-la ! rugit Bearclaw dont le visage virait au pourpre.

— Ils disent rien, ferme ta gueule, bon Dieu ! conseilla Archie.

— Bon, d'accord, fit Bearclaw d'une voix radoucie.

Il se laissa tomber contre le chariot, rota et ferma les yeux. Quelques secondes plus tard, il se redressa.

— Qu'est-ce qu'on est venu foutre ici ? demanda-t-il à Archie. On est venu pour quelque chose, non ?

— Pour récupérer nos flingues, soupira Archie.

— C'est ça ! Alors qui est stupide ? Pas moi ! Enfin... je suis stupide, mais pas tant que vous croyez, les gars. Et pour commencer vous allez... Qu'est-ce qu'ils vont faire pour commencer, Archie ?

— Bon Dieu de bon Dieu, mais c'est pas vrai ! T'es vraiment stupide, tu sais ? Allez, recule. Monsieur Bond, si vous vous mettiez à recharger le chariot, vous et vos gars ?

Archie s'assit sur une balle de paille et surveilla le travail. Dix minutes plus tard, toutes les caisses étaient de nouveau entassées sur le chariot.

— Attalez les chevaux, ordonna Archie, sellez les nôtres et puis on va vous louer un de vos chevaux de selle. Et aussi une selle.

— Vous les volez ! J'ai des témoins, protesta Bond. Vous serez pendus pour ça !

— Pas de danger. Mon oncle paiera. Et maintenant, couchez-vous tous à plat ventre.

— Fais-moi plaisir, dit Archie, et range ton colt. J'ai pas envie qu'il parte tout seul et me fasse sauter une oreille sur cette route dégueulasse.

— Tu crois qu'ils resteront ligotés longtemps ? demanda Bearclaw en rengainant son revolver.

— Ils arriveront à se dégager avant le jour.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Faut d'abord cacher ce foutu chariot. Au lever du soleil, ils seront répandus dans la nature comme des puces sur un chien mexicain.

— Et ils vont nous trouver !

— Oh, ta gueule. Ce chemin-là, c'est rien que du sable. Les traces des roues se verront pas. On va tourner quelque part et on cachera le chariot dans le chaparral. Ils se figureront qu'on est retournés pleurer dans le gilet de King Fisher et ils fileront par là-bas. Ouvre l'œil et cherche un chemin de traverse.

Cinq minutes plus tard, ils en avaient trouvé un. Ils y engagèrent le chariot et Archie sauta à terre pour effacer les traces de roues et de sabots, puis il arracha des branches et les jeta sur le chemin.

— Comme ça, ils verront rien, déclara-t-il avec satisfaction.

Ils cachèrent le chariot dans un fourré épais, jetèrent la selle sur le cheval supplémentaire, et Archie mit le pied à l'étrier en se tournant vers Bearclaw.

— Prêt ?

— Ouais. Je suis prêt, mais ça me plaît pas.

XIII

Carson pensait qu'il allait mourir. Il avait été suspendu dans la même position toute la nuit et à l'approche de l'aube, la température s'était rafraîchie. Ses bras et ses jambes étaient engourdis, et il avait l'impression de n'avoir plus que la tête vivante sur un corps mort

Il respirait difficilement ; l'élongation de ses bras avait tendu ses muscles thoraciques et il n'arrivait plus à dilater ses poumons.

Il faisait de plus en plus froid. Carson ne portait qu'une chemise déchirée et un jean élimé. Son gardien s'était enlevonné dans une couverture et avait allumé un petit feu, mais la chaleur ne parvenait pas jusqu'à Carson. De temps en temps le garde se levait, venait s'assurer que les liens du prisonnier étaient bien serrés, puis il retournait s'asseoir.

Deux mains énormes saisirent le cou du garde. Quand il eut cessé de se débattre, sa chemise fut arrachée, déchirée, et une partie fourrée dans sa bouche ; les manches servirent à fixer le bâillon. Puis ses bras et ses jambes furent solidement ligotés. Carson admira la rapidité du travail mais dans l'ombre, il ne distinguait pas grand-chose. L'homme fut redressé, la couverture jetée sur ses épaules, le sombrero posé sur sa tête ; de loin, il avait l'air de monter tranquillement la garde.

Puis Carson sentit deux bras l'enlacer par la taille. Au même instant, le lasso qui maintenait ses bras en l'air fut tranché. Il faillit s'écrouler, mais les deux bras le retinrent. Il vit briller la lame d'un couteau et ses pieds furent détachés. Il était incapable de marcher et quand les deux hommes mirent ses bras sur leurs épaules, il faillit hurler de douleur.

— Ce salaud peut pas marcher, grommela l'un de ses sauveteurs.

— Je le sais bien, crétin, chuchota l'autre. Ce qui me turlupine, c'est de savoir s'il sera foutu de tenir des rênes. Parce qu'il va falloir filer vite fait. Quand ces sacrés Mexicains vont voir ça, ils seront fous de rage et si ça se trouve, même une rivière les arrêtera pas.

Ils se turent, et traînèrent silencieusement Carson vers leurs chevaux. Il y en avait trois, dont une jument grise portant sur son flanc la marque K. F.

— Archie, murmura Carson, d'un ton incrédule.

— Ta gueule, souffla Archie.

Il hissa Carson en selle et lui demanda rageusement :

— Vous pouvez vous tenir ?

— Je ne crois pas. Je ne peux pas plier les doigts.

Archie jura posément.

— T'es pas un peu dingue ? gronda tout bas Bearclaw. Tu vas nous

ramener ces bandidos sur le poil, en râlant comme ça.

— Enfin quoi, bon Dieu, ce salaud va dégringoler et ils vont nous cueillir comme des mûres. Merde, on a fait de notre mieux. On a encore une chance de s'en tirer. Filons ! Il aurait pu pourrir sur sa branche comme un champignon pour ce que j'en ai à foutre. Mais faut le ramener. Aide-moi au lieu de chialer comme un môme !

Bearclaw saisit Carson et le jeta à plat ventre en travers de la selle, puis le retourna sans ménagement, en jetant une de ses jambes de l'autre côté du pommeau. Carson ne put retenir un cri de douleur.

— Gueule pas comme ça, grogna Archie. Je savais bien que t'étais un froussard.

Carson posa sa joue sur l'encolure du cheval. C'était le seul moyen, pour lui, de ne pas perdre connaissance. Malgré son épuisement et ses souffrances, il regrettait de n'avoir pas pu emmener la fille qui l'avait tiré de la boue.

Il mordit son pouce pour ne pas crier quand Bearclaw lui tira les jambes et les attacha sous le ventre du cheval.

Une bouffée de vent soudaine leur apporta l'odeur de la remuda du général. Le cheval de Carson leva la tête, renifla et sentit les juments. Il poussa un hennissement. Deux des juments lui répondirent.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Archie en frappant le cheval sur le museau.

— Laisse mon cheval tranquille ! protesta Bearclaw.

— Il va nous faire tuer ! grinça Archie. Grouille-toi d'attacher le gars et foutons le camp !

— Donne-moi un coup de main, morveux !

Des cris montaient du camp des bandits.

Archie et Bearclaw poussèrent Carson pour le coucher sur l'encolure du cheval. Puis ils l'attachèrent au pommeau. Le lasso cingla ses reins, là où les clous s'étaient enfoncés, et il se mordit les lèvres pour ne pas crier de douleur.

Ils sortirent au trot des broussailles et rejoignirent la piste. Le jour se levait et Carson put les voir tous les deux avec netteté. Ils étaient sales, pas rasés, et leur attitude laissait entendre qu'ils auraient préféré se trouver ailleurs. Ils regardèrent Carson avec irritation.

Le soleil monta rapidement de l'horizon comme un énorme ballon rouge.

— Bon Dieu, jura Archie, filons !

Il passa le premier, en tenant les rênes du cheval de Carson, et s'élança au galop sur la piste. Bearclaw suivit, sa carabine à la main. Derrière eux, les Mexicains s'étaient mis à hurler. Les trois chevaux foncèrent à toute allure sur le Rio Grande qui se trouvait à une huitaine de kilomètres de là. Le bruit se précisait ; un martèlement de sabots se mêlait aux cris.

Carson savait que son poids mort sur l'encolure ralentissait son cheval.

Archie ne cessait de jurer et de tirer sur les rênes, tandis que Bearclaw fouettait la croupe de la monture avec son lasso. Le bruit de sabots se rapprochait. Au bout d'un quart d'heure, les chevaux étaient couverts d'écume, mais ils n'étaient plus qu'à trois cents mètres du fleuve. Les Mexicains, qui gagnaient du terrain, se trouvaient à peu près à la même distance d'eux.

Soudain, le cheval de Bearclaw fit un écart. Il avait reçu une balle dans la croupe. Dans un effort désespéré, Bearclaw réussit à le maîtriser, et le força à avancer, tout en se retournant pour tirer. Les poursuivants se dispersèrent, mais le cheval, fou de douleur, se cabra et Bearclaw fut désarçonné. Il tomba les quatre fers en l'air.

Ils entendaient maintenant les cris de triomphe des Mexicains.

Mais le fleuve était là, à cent pas. Bearclaw s'accrocha à l'étrier d'Archie et se laissa traîner à grands bonds jusqu'au fleuve. Les chevaux plongèrent et se mirent à nager. Le courant les entraînait vers l'aval mais ils réussirent à gagner l'autre rive. Ils étaient presque arrivés quand le premier des Mexicains apparut.

Carson vit qu'ils n'avaient pas l'idée de sauter à terre et de se coucher pour viser ; ils tiraient au hasard, du haut de leurs montures énervées. D'autres arrivèrent.

Une minute plus tard, les chevaux des Texans escaladaient l'autre berge. La fusillade cessa.

Carson entendit la voix familière crier :

— Oye, Tejano !

Archie le détacha. Il se redressa sur sa selle. De l'autre côté du fleuve, le général le regardait, un poing sur la hanche, sa carabine dans l'autre main. Carson avait le vertige et la nausée ; il se cramponna des deux mains au pommeau et se retourna face au Mexique.

— Que quieres ? demanda-t-il. Le général lui fit signe de venir.

— Al frente, amigo ! Vamos hablar un poquito. Estamos amigos, Tejano !

Carson secoua la tête, trop faible pour répondre.

— No ? insista le général. Que làstima !

Il se tourna vers ses hommes et leur dit que le Texan repoussait son hospitalité. Ils éclatèrent de rire.

— Adios ! cria-t-il à Carson.

— Dis-lui que c'est pas adios mais hasta la vista, chuchota Carson.

— Dis-lui toi-même, répliqua Archie.

Carson se redressa péniblement. Il était sûr que sa voix ne porterait pas au-delà du fleuve. Tout le paysage se fondait dans une brume rouge. Il se demandait quelle était parmi les silhouettes confuses celle du général.

Il leva le majeur de sa main droite en un geste d'ironie obscène.

Le général éclata de rire, ôta son sombrero, salua avec une politesse exagérée, puis il agita le bras et toute la troupe s'éloigna au grand galop.

Carson rouvrit les yeux. Il avait perdu et repris connaissance plusieurs fois. Il s'aperçut qu'il n'était plus attaché sur un cheval, et aussi qu'il n'avait plus soif ; puis il sombra de nouveau dans l'inconscience sans savoir qu'une vieille Mexicaine avait placé dans un coin de sa bouche un chiffon imprégné d'eau.

Il se réveilla encore une fois. Il était couché à plat ventre sur un matelas de jute bourré de barbe de maïs. C'était le soir. Il était nu. La vieille femme étalait un liquide frais et calmant sur ses épaules et ses reins meurtris. Son œil gauche était toujours douloureux mais la brume rouge semblait s'être dissipée.

— Ça va mieux ? demanda une voix.

Carson se tourna vers la gauche et aperçut une masse sombre.

— Oui, souffla-t-il.

— Ça en a l'air, dit Bearclaw. Jusqu'ici, chaque fois que j'ai voulu vous parler, vous tourniez de l'œil. Si vous devez recommencer, prévenez-moi tout de suite, que je cause pas pour rien.

— Je me sens très bien.

— Bon. Alors voilà. On est venu vous chercher pour une seule raison... King Fisher aurait eu notre peau si on l'avait pas fait. Moi, je me fous pas mal de ce qu'ils vous ont fait. Probable que vous le méritiez. Et Archie, c'est pareil. Pas vrai, Archie ?

Archie acquiesça d'un grognement. Carson ne broncha pas.

— On s'est dit comme ça, reprit Bearclaw, que si Bond avait possédé un vieux renard comme vous, il pourrait nous déroutiller sans se fatiguer. Et on aurait même pas le temps de savoir ce qui nous tombe dessus que ce vieux King Fisher se retrouverait le cul sur un tonneau de crotales avec nous dedans.

— Où sommes-nous ?

— Sais pas. On vous a regardé quand on vous a détaché et on s'est arrêté dans le premier bled venu. On leur a dit comme ça que vous aviez été désarçonné dans le noir par une branche basse et que le cheval vous avait traîné. Et qu'on vous avait trouvé comme ça.

— Et ça, comment vous l'avez expliqué ? demanda Carson en levant ses poignets enflés.

— Elle a rien demandé, on n'a rien dit, sauf qu'on la paierait bien. Tiens, voilà son vieux qui rapplique.

Un vieux Mexicain attachait son burro à une branche d'arbre, devant la hutte de pisé. Il leur adressa un regard pénétrant.

— On TI'a envoyé chercher des remèdes au village, dit Bearclaw.

— Comment savez-vous qu'il ne parlera pas ?

— On sait pas, dit Archie, mais on a de la chance. Ce général est passé par ici l'année dernière ; il lui a tué toutes ses chèvres et il les a fait rôtir, puis il a tué son neveu qui voulait le faire payer. Alors, j'y ai dit qu'on était là pour combattre le général et on est copains. Et puis, on est au sommet d'une petite colline ici, et les moutons du vieux ont brouté toute l'herbe à ras, que c'est comme un billard, alors personne peut venir nous surprendre.

Carson approuva d'un hochement de tête et regarda la vieille préparer les onguents que son mari venait d'apporter.

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? demanda Archie.

— Rester ici un jour ou deux, pour me donner le temps de récupérer. En attendant, on va essayer de savoir ce que ces gens ont dans la tête.

Il se tourna vers le vieillard et demanda poliment :

— Comment vous appelez-vous, señor ?

— Sebastiano Valdez, a sus ordenes.

— Tomàs Carson, dit Carson en baissant la tête comme pour s'incliner. Le vieux sourit, flatté.

— Archie, va chercher mes fontes.

Archie obéit sans protester. Carson fouilla dans un des sacs et en tira une pièce d'or de vingt dollars. Il la donna au vieux, qui la tint dans sa main brune et calleuse en la contemplant avec respect. Sans doute n'en avait-il jamais vu, pensa Carson. Il en prit deux autres, les lui montra, et les remit dans le sac.

— Une pour aujourd'hui. Une autre pour chaque jour qu'on restera ici.

— Soixante dollars ! s'exclama Bearclaw. C'est ce que je gagne en un mois !

— Lui, il va vraiment les gagner, répliqua Carson.

Archie pouffa de rire.

Carson expliqua qu'il paierait généreusement des renseignements précis. Si les renseignements donnés étaient faux, il n'aurait pas besoin de franchir le fleuve, comme le général, pour manifester son mécontentement. Le vieux Valdez était assis, ses mains noueuses sur les genoux. Il hocha tranquillement la tête.

— Premièrement, reprit Carson, où est Bond ? Deuxièmement, quand j'étais l'invité du général, j'ai entendu parler d'une armée fédérale qui montait de Chihuahua pour traiter avec lui. Où est-elle ? Troisièmement, vous remettrez cette lettre au général...

Valdez haussa les épaules en souriant.

— Qu'est-ce qui cloche ?

— Il ne sait pas lire. Il devra la donner à quelqu'un pour se la faire lire.

Ce sera peut-être un curé, mais il ne croira pas le curé, alors...

Valdez haussa encore les épaules. Carson déchira lentement la lettre.

— Mais il me connaît, reprit Valdez. Je lui dirai.

Carson lui expliqua ce qu'il voulait faire savoir au général. Le vieux se leva, dit Bueno et sortit.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Bearclaw avec inquiétude.

— Vous allez tous les deux apporter à la vieille toute l'eau qu'elle a besoin et du bois pour le feu. Et puis vous allez vous poster sur cette colline et si quelqu'un s'approche un peu trop, vous tirez deux ou trois coups de semonce.

— D'accord pour nous, mais vous ?

— Je vais dormir, répliqua Carson.

Ce soir-là, vers neuf heures, Valdez se glissa derrière Archie et toussota poliment. Archie roula sur lui-même et arma fébrilement sa carabine, en s'écorchant la joue sur les cailloux.

— Estoy yo ! cria le vieux. Amigo ! Amigo !

— Nom de Dieu ! T'as failli te faire tuer, en te fauflant comme ça !

Archie se releva, en frottant sa joue en sang. Le vieux ne jugea pas nécessaire de lui expliquer qu'il lui arrivait souvent de monter chez lui sans emprunter le sentier. Les embuscades étaient fréquentes le long de la frontière, il y avait trop d'ennemis. Il était donc passé par la hauteur, il avait aperçu Archie et toussé courtoisement pour attirer son attention.

La femme de Valdez réveilla Carson en le secouant par l'épaule. Il se sentait beaucoup mieux et pouvait se tenir assis sans trop souffrir. Il s'installa sur son matelas, s'adossa au mur de pisé agréablement frais, et alluma une cigarette. Valdez s'accroupit devant lui. Bearclaw, le dos au mur, les observait.

— Vous avez été suivi ?

— Non.

— Parfait. Et Bond ?

— Le senor Bond a cherché votre chariot du côté du ranch de King Fisher. Il est revenu à Isleta, et il a envoyé un télégramme à King Fisher. Il lui a dit que vous étiez mort, que vos deux hommes avaient refusé son aide, et que s'il ne renvoyait pas le chariot avec quelqu'un de plus intelligent, l'affaire était dans le lac.

— Mais comment...

— Le fils du mari de ma nièce balaye le bureau du télégraphe. Il a appris le morse. Le Texan qui est là n'en sait rien.

— Parfait. Ensuite ?

— Je suis allé à Saragoza vendre des piments, et rendre visite à mon cousin Hilario qui travaille à l'unique hôtel de la ville. C'est un bon garçon, il écoute tout ce qu'on raconte. L'armée est partie de Chihuahua, avec de l'artillerie. Il y a beaucoup de bons officiers, entraînés en France, et près de cinq mille hommes. Une autre armée arrive de Monterey.

Ils vont prendre le général entre deux feux. Paraît qu'ils ont ordre de ne pas faire de prisonniers. Carson sourit.

— Et troisièmement ?

— Le général accepte le rendez-vous que vous avez fixé.

— Muchas gracias.

— Por nada.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Bearclaw.

— Demain midi, j'ai rendez-vous avec le général dans l'île de San Vicente.

— Où ça se trouve ?

— C'est une île située au milieu du Rio Grande. C'est pas mexicain et c'est pas texan. Un terrain neutre, quoi.

— Vous avez pas l'air neutre.

— Non, pas du tout. Mais on a un problème. Le général va vouloir ces carabines pour rien. Il en a salement besoin, et il est prêt à se les procurer par tous les moyens. Faudra qu'on soit très neutres, et très malins, demain.

— Combien d'hommes il a ? Carson se tourna vers Valdez.

— Mille, douze cents, peut-être bien, répondit le vieux.

— Il va les amener tous dans l'île ? demanda Bearclaw.

— Elle est trop petite. Il va laisser ses hommes et le bétail sur la rive mexicaine et venir seul. Je laisserai mon armée au Texas et j'irai seul au rendez-vous.

Il fait amener trente têtes de bétail, je lui donne une carabine et cent cartouches. Il fait venir encore trente têtes. Je lui donne encore une carabine et cent cartouches. Comme ça je ne risque rien. Et lui non plus.

— Ça me dit rien, tout ça. Carson haussa un sourcil :

— Tu as une meilleure idée ?

Bearclaw ne répondit pas tout de suite. Il mâchonna un instant sa tortilla, puis il finit par marmonner :

— Ce que je comprends pas, c'est comment vous allez le persuader que nous sommes une armée. Quand il verra qu'on n'est que trois, avec toutes ces belles Winchester couchées dans leurs caisses, qu'est-ce qui va le retenir de nous sauter dessus ? La ligne pointillée au milieu de la rivière ? Moi, ça me

plaît pas. Je vois pas pourquoi j'irais me fourrer tout droit dans la gueule du loup, très peu pour moi.

— D'accord, dit Carson. Aucune raison qu'il ne s'empare pas du chargement sans payer. Il en a tellement besoin qu'il se fout pas mal de mettre King Fisher en rogne. Mais quelque chose l'arrêtera.

— Sans blague ? Et quoi donc ?

— Notre armée.

— Vous êtes malade ?

— Le vieux, ses deux neveux et ses deux petits-fils vont s'occuper des bestiaux une fois qu'ils seront au Texas. Archie et toi, vous aurez l'air d'une armée.

— Ecoutez voir, Carson, je suis pas payé pour...

— On partira au lever du soleil. On aura des tas de trucs à faire avant que le général rapplique.

— Oui, mais...

— Hasta mañana. J'ai besoin de dormir. Carson se retourna et tira sa couverture jusqu'au menton.

Bearclaw regarda le vieux, se tapota la tempe de l'index et désigna Carson. Le Mexicain sourit et secoua lentement la main de droite à gauche.

— Oh non, señor. Oh non ! assura-t-il.

San Vicente était un banc de sable de soixante-quinze mètres de long et quinze mètres de large au plus. En amont, la pointe n'était qu'un amas d'épaves et de branches enchevêtrées blanchies par le soleil. Toute l'île était couverte de broussailles. Sur la rive mexicaine du fleuve, s'étendait une large plage de boue séchée et au-delà, les ocotillos, les saules et les chênes verts formaient d'épais fourrés où une centaine d'hommes pouvaient se cacher sans être vus de la berge texane dont le terrain était tout aussi impénétrable.

Au petit jour, le chariot, alourdi par son chargement de carabines et de munitions, s'arrêta en grinçant. Valdez, ses neveux et ses petits-fils à cheval l'entourèrent. Carson ordonna à Bearclaw et Archie d'ouvrir trois caisses. Ils obéirent, sans comprendre. Carson ne leur avait pas encore révélé son plan. Tandis qu'ils ouvraient les caisses, il descendit péniblement du chariot. Valdez traîna la selle posée sur les caisses et sella un cheval. Carson monta, en grimaçant de douleur.

Les caisses étaient ouvertes.

— Bien, dit Carson. Vous en avez trente. Chargez-les.

Toujours aussi perplexes, Archie et Bearclaw chargèrent les carabines. Carson se tourna vers Valdez et lui demanda d'aller faire une reconnaissance sur l'autre rive voir si quelqu'un ne les observait pas, et de revenir dès qu'il s'en serait assuré. De toute façon, il devrait laisser ses hommes patrouiller le secteur.

Le vieux acquiesça et entra dans l'eau, suivi de ses vaqueros.

— Vous deux, reprit Carson, éloignez-vous et allez disséminer les carabines derrière des buissons et dans les fourches des arbres, n'importe quel coin qui vous paraîtra bon comme poste d'observation naturel pour me couvrir quand je serai sur l'île. Braquez-les toutes sur moi. Je serai au centre du banc de sable. Si je me déplace un peu, arrangez-vous pour que les canons d'une ou deux carabines me suivent. Après ça, Archie, monte sur la petite colline avec ta Springfield, emporte de l'eau et de quoi manger. Trouve-toi un coin à l'ombre, bien abrité. Tu ne devras pas quitter ce poste, ni bouger avant la fin de l'après-midi. Je veux que tu me couvres continuellement. A chaque seconde.

Il s'interrompit et dévisagea Archie :

— Ça te plaira de m'avoir au bout de ton canon ?

Archie ne répondit pas, mais il était évident que l'idée lui plaisait énormément.

— D'après ton oncle, tu es bon tireur. Fais-moi voir un peu.

— Je vous fais voir quoi ?

Carson tira un dollar d'argent de sa poche.

— Je vais lancer cette pièce en l'air et je veux que tu la touches avant qu'elle retombe.

— Vous voulez que je la touche sur la tranche ou juste au centre ?

— Juste au centre, de préférence.

Archie prit sa Springfield sous le siège du chariot.

— On parle pas ?

— Si tu veux. Cinq dollars que tu la frapperas pas plein centre ?

— Pari tenu, Carson.

— Tout le temps que je discuterai dans l'île, il faudra me surveiller de près. Ne pas me quitter des yeux une seconde.

— Je vous couvrirai des yeux comme si vous étiez un lapin et moi un serpent à sonnette affamé.

— M'étonne pas, grogna Carson. Mais d'abord, Bearclaw, Valdez et toi, vous installerez les carabines de façon qu'elles fassent bonne impression de là-bas.

— Au général, hein ?

— A lui surtout.

Carson poussa son cheval dans l'eau et quand il aborda l'île, Valdez arriva de l'autre rive et annonça qu'il n'y avait personne. Carson le renvoya guetter, en lui recommandant de l'avertir dès qu'un inconnu arriverait dans le secteur.

Une heure plus tard, les carabines étaient installées. Carson fit rectifier quelques positions, puis il appela Bearclaw dans l'île.

— Comme ça, c'est pas mal. Dès qu'ils arriveront, Valdez et toi vous irez de l'une à l'autre. Vous ferez un peu bouger les canons, comme si quelqu'un me couvrirait chaque fois que je fais un pas. Faites-les bouger quand le général ou un de ses hommes se déplacera. De temps en temps, faites-leur voir un bout de chemise ou un chapeau. Couvrez beaucoup de terrain. Déplacez une carabine tout au bout à droite, et puis courez au milieu, puis à gauche.

Pigé ?

— Ma foi, faut que je vous tire mon chapeau, grommela Bearclaw à contrecœur.

Il regagna la rive texane ; Carson s'assit à l'ombre de son cheval et s'amusa à dessiner sur le sable des marques d'élévages avec une brindille.

Le soleil touchait presque au zénith quand Valdez plongea dans le fleuve et arriva au trot, suivi des siens. Les jeunes regardaient derrière eux, l'air très excité.

— Ils arrivent ! cria Valdez. Ils sont nombreux. Carson lui expliqua ce

qu'il devait faire avec les carabines. Le vieil homme approuva d'un sourire épanoui. Carson leur dit également de ne pas avoir l'air surpris si une détonation claquait sur la colline ; ils devaient se comporter comme si c'était tout naturel, avoir l'air calme et assuré, comme s'ils avaient des centaines d'hommes derrière eux pour les soutenir.

— Vous croyez pouvoir faire ça ?

— C'est sûr, promit Valdez. Je les ai amenés pour leur apprendre à respecter un homme qui le mérite... Vous avez compris ce que le patron a dit?

Les jeunes gens acquiescèrent.

— C'est bon. Personne n'a peur ? Aucun d'eux ne répondit.

— C'est bon, répéta-t-il. Nous sommes tous prêts.

Presque au même instant, le général apparut sur la berge, suivi de plusieurs hommes qui s'égaillèrent à droite et à gauche. Ils regardaient l'autre rive, mais ce fut le général qui aperçut le premier les canons des carabines. Il se retourna et donna un ordre bref. Deux de ses hommes tournèrent bride et disparurent dans les fourrés.

Carson se leva péniblement. Le général ôta son sombrero et s'inclina d'un air moqueur. Carson répondit d'un signe de tête. Le général se recoiffa, sourit, et murmura quelques mots à Pablo qui éclata de rire en portant une main devant sa bouche. Ils poussèrent tous deux leur cheval dans le fleuve.

Arrivés dans l'île, ils regardèrent Carson qui détachait un sac de couchage de son troussequin.

— Pas gentil, amigo, dit le général en désignant de la tête les canons des carabines qu'on voyait luire entre des buissons ou des arbres fourchus.

— Chat échaudé craint l'eau chaude, répliqua Carson en s'asseyant sur la couverture.

— Non, non, je n'aime pas ça.

Le général restait en selle, et fronçait les sourcils.

— Vous me faites tenir en joue, vous aussi. Je me plains pas. Venez vous asseoir.

— D'accord, Tejano, dit le général en souriant brusquement. Je descends et on cause affaires.

Il mit pied à terre et confia les rênes à Pablo. Carson n'avait pas encore pu voir l'homme, dont la figure était dans l'ombre. Maintenant il s'aperçut que Pablo avait un pansement sur un œil et que plusieurs de ses dents de devant n'étaient plus que des chicots ; le nez était enflé et une joue toute bleue et violette. Pablo foudroya Carson du regard et s'éloigna avec le cheval.

Le général s'accroupit sur les talons.

— Vous avez bonne mine, observa-t-il. Enfin, peut-être pas tant que ça. Mais meilleure mine que la dernière fois qu'on s'est vus, non ?...

Carson ne répondit pas ; il dessinait toujours sur le sable. Le général ramassa un petit bout de bois et en fit autant, tout en parlant.

— Vous m'étonnez. J'aurais jamais cru que vous arriveriez au Texas. J'aurais pas cru que vous passeriez la nuit. C'est drôle. Là c'est le Texas, là-bas le Mexique. D'un côté vous me tuez, de l'autre c'est moi qui vous tue. Et ici on est comme des amis. Drôle, non ?

— Drôle, dit Carson.

— Vous vous fichez de moi ?

— J'ai mal dans le dos, général. Je n'y vois pas encore tellement bien. Je ne vous aime pas. Vous me prenez à rebrousse-poil et si vous exagérez, je suis bien capable de vous entraîner avec moi dans la merde. Alors si on parlait affaires ? Il fait chaud et je commence à avoir soif.

Pendant une minute, le général ne dit rien. La figure dissimulée par le large sombrero, il regardait le sable et les dessins qu'il faisait avec son bâton.

— Vous avez de la chance, dit-il enfin. La chance d'avoir tous ces hommes là-bas, Carson. D'accord, on parle affaires. Une seule question avant.

— Allez-y.

— Comment vous vous sentiez en arrivant au Texas, hein ?

— Des vêtements trempés au Texas sont vachement plus confortables que des vêtements secs au Mexique, rétorqua Carson.

— Hé ! Elle est pas mauvaise, celle-là ! s'exclama le général. Oye, Pablito ! Ven aqui !

Pablo s'approcha lentement, jeta un regard lourd de haine à Carson et quand le général traduisit la réflexion du Texan, Pablo ne broncha pas.

— L'ennui avec Pablo, grommela le général, c'est que depuis qu'il a perdu un œil, il trouve plus rien de drôle. Il...

Pablo tira le général par la manche, se pencha et chuchota à son oreille. L'air irrité du général fit place à une expression pensive. Il se tourna vers Carson.

— Pablo est drôle quand même. Il pense que peut-être vous n'avez pas tellement d'hommes là-bas.

Carson leva les yeux vers Pablo et se força à sourire.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Où vous auriez trouvé tant d'hommes si vite ? répliqua Pablo en espagnol.

— Vous croyez que je blaffe ?

Pablo haussa les épaules en faisant la moue. Carson tira un dollar d'argent de sa poche et le lui tendit.

— C'est à vous. Il vous suffit de le tenir en l'air, à bout de bras, pendant

cinq secondes.

Pablo le regarda avec méfiance.

— Vous avez peur ?

Pablo arracha la pièce des mains de Carson et leva le bras. Carson sourit, mais en son for intérieur il récitait une prière.

Deux secondes plus tard, la pièce sauta des doigts de Pablo comme une créature vivante et s'envola en tournoyant. Elle était encore en l'air quand ils entendirent le bruit sec de la détonation. Le général sursauta et regarda la colline. Une petite bouffée de fumée s'élevait lentement. Il alla ramasser la pièce. Plein centre. Le général se tourna de nouveau vers la rive texane. Deux des carabines oscillèrent. Un bout de chemise passa entre deux buissons.

— Eh, Tejano, vous voulez travailler pour moi ? dit-il, en regardant la pièce d'un air songeur. Et amenez-le, lui aussi, ajouta-t-il en désignant la colline du doigt.

Carson secoua la tête.

— On rigole bien, on voyage, insista le général. On boit du pulque à gogo, pour vous peut-être on trouvera du whisky, on prend le bétail de Nanita...

— De qui ?

— Nanita, Nanita ! Grand-mère ! C'est comme ça que nous appelons tout le bétail du Texas. Vous savez pas ? Non ? Vous nous avez volé le Texas, non ? Tout le bétail de là-bas, c'est celui de Nanita. On vient le récupérer, c'est tout. Et on le vend aux riches hacenderos de Sonora, de Nuevo León, là-bas ils sont pas très pointilleux sur les marques américaines. Ou peut-être on va le vendre en Arizona, au Nouveau-Mexique. Tout le monde s'en fout sauf peut-être les inspecteurs de l'Association des éleveurs, mais combien d'hommes ils ont ? On prend l'argent, on le place dans une banque en Europe. Dans trois, quatre ans, on va à Paris, peut-être. On sera très riches, Tejano ! Vous êtes malin, vous avez des cojones. Pablo est pas tellement futé et il est plus bon à rien ; faut que je me débarrasse de lui.

— Non.

— Je vous nommerai général aussi.

— Non.

— Elle vous plaît, cette Luisa de Parral ? Carson s'appliqua à rester impassible.

— Vous venez avec moi, vous êtes général, et je vous la donne.

Carson sentit son cœur bondir comme une truite ferrée. C'était sans doute une ruse bien camouflée ; il lui fallait agir avec beaucoup de prudence, il le savait Il secoua légèrement la tête.

— Non ? Je croyais qu'elle vous plaisait bien. Personne l'a encore

touchée. Peut-être moi, un petit peu. Elle se défend, une vraie tigresse !

— Non, dit Carson.

Il tenait un atout, mais il avait le temps de le jouer.

— Vous voulez parler affaires ? Vous autres nord americanos, vous pensez qu'à ça, les affaires ! Bon. On y va. Première chose. Je donne du bon bétail, pas de bêtes malades. Vous envoyez une carabine, cent cartouches au Mexique, je fais passer vingt bêtes. Vous...

— Vingt-cinq.

— Carson, je me suis arrangé avec King Fisher avant même de connaître votre existence. Vingt...

— Vingt-cinq.

Le général traça un cercle dans le sable et planta son petit bâton au milieu. Sans lever la tête, il gronda :

— Je n'aime pas beaucoup ça.

— Moi non plus. Vingt-cinq.

— Pas la peine de se mettre en colère. Ni vous ni moi. Il fait trop chaud. Trop de gens autour de nous avec des fusils, non ? Vingt.

— Vingt-cinq.

Le général se leva, s'approcha de son cheval et mit un pied à l'étrier.

— Vous rigolez, amigo. La chaleur vous rend dingue. Si je ne prends pas vos fusils, tout ce que vous avez c'est que de la ferraille.

— Vous avez besoin de moi, et vous le savez très bien.

— Pourquoi, Tejano !

Le général lança une grosse jambe par-dessus la selle et rassembla ses rênes.

— Je parie que vous jouez bien au poker.

— Pas mal. Peut-être on fait une partie plus tard.

— Nous jouons, en ce moment. Vous bluffez et j'ai toutes les cartes. Revenez vous asseoir.

— J'aime pas cette façon de parler. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Dans trois jours, quatre au plus, vous aurez à combattre l'armée mexicaine. Vous aurez du mal à vous défendre. Ceux de vos hommes qui possèdent une carabine — pas plus d'un sur dix — n'ont plus que trois ou quatre cartouches.

— Vous ouvrez les oreilles, on dirait.

— Oui.

— Bon. Vous savez tout. D'accord, j'ai besoin de ces armes. Vingt-cinq bêtes.

— Plus maintenant.

— Quoi ? Je ne comprends peut-être pas bien votre anglais. Qu'est-ce...

— Vous comprenez très bien. La discussion m'a donné soif. Quand j'ai soif, les prix montent. C'est trente bêtes, maintenant.

Le général considéra Carson. Ses mains se crispaient si fortement sur les rênes que les phalanges pâlissaient. Finalement, il répondit :

— Un jour, on se retrouvera. Peut-être en enfer, ça n'a pas d'importance. Je vous attendrai, Tejano.

— J'ai passé toute une journée et toute une nuit à penser à vous, général. Vous vous en tirez à bon compte. Si j'étais vraiment furieux, je casserais toutes ces carabines devant vous, et je vous regarderais devenir dingue. Mais je ne suis pas méchant. Parce que je vais vous permettre de combattre cette armée mexicaine avec des armes et des munitions.

— Bon, plus de discussion. Trente bêtes, une carabine.

— Je veux aussi autre chose.

— Quoi ?

— Qu'on me rende mon cheval.

— D'accord.

— Avec une bonne selle pour remplacer celle que vous avez esquinée.

— D'accord. Comment vont vos fesses ? Carson éluda la question.

— Et Luisa de Parral.

Le général sourit. Puis il se retourna vers Pablo et lui murmura quelques mots. Pablo resta bouche bée. Le général répéta son ordre. Pablo sourit, regarda Carson, et poussa son cheval dans le fleuve.

— Amigo, dit le général, si je n'avais pas d'armée sur le dos, vous savez ce que je ferais ?

— Bien sûr. Vous achèveriez votre petit travail au fer rouge.

— Tout juste.

— Si vous n'étiez pas dans la ligne de mire de mon tireur d'élite. Vous avez oublié ça.

— Ecoutez, Tejano, sans blague, venez avec moi. Je vous ferai général, comme moi, hein ? Vous amenez votre homme, celui qui tire si bien.

Carson se leva en riant. Il se tourna vers la rive texane et hurla :

— Une caisse de carabines, une caisse de munitions !

Valdez et un de ses neveux les apportèrent dans l'île. Le vieux prit un levier et souleva le couvercle d'une des caisses. Le général sourit en prenant une des carabines luisantes de graisse. Il manœuvra la culasse, caressa la crosse et reposa l'arme ; puis il s'essuya les mains sur son pantalon chamarré et leva les deux poings, en se tournant vers le Mexique. Il les ouvrit, les

referma, les rouvrit trois fois. Plusieurs cavaliers disparurent dans les fourrés. Cinq minutes plus tard ils reparurent en poussant devant eux trente bêtes. Pendant qu'elles traversaient le fleuve, Carson les examina. Il en refusa deux. Le général siffla et leva deux doigts. Deux autres bœufs furent conduits dans l'eau. Les neveux et les petits-fils de Valdez allèrent à leur rencontre et les ramenèrent à la nage vers le Texas.

— Je crois deviner qui vous a renseigné, amigo, observa le général en regardant les hommes de Valdez.

Carson ne répondit pas. Il alla s'asseoir sur sa couverture et contempla le petit troupeau au pied de la colline. King Fisher lui avait dit de demander vingt bêtes pour chaque carabine. Il en avait obtenu trente. Donc les dix de plus étaient à lui, et si tout allait bien, s'il pouvait s'éloigner avec le bétail, et puis trouver un acheteur, il serait bientôt riche. Il savait qu'il aurait des ennuis avec King Fisher au sujet du bétail supplémentaire et de son propriétaire légitime. C'était un risque à courir. Il aurait aussi des ennuis avec un tas de gens, les inspecteurs de l'Association des éleveurs qui voudraient savoir comment il s'était procuré tant de bêtes volées, M. Bond, les Comanches ou les Apaches qui considéraient que le bétail en transit leur appartenait depuis que les bisons avaient disparu, les ranchers qui ne voudraient pas laisser son bétail boire leur eau, ou qui craindraient la fièvre aphteuse. Il courait le risque de mouvements de panique qui pouvaient faire perdre à chaque bête dix livres de bonne viande en une heure, les sables mouvants, l'herbe loco qui rendait le bétail fou.

L'après-midi s'éternisait. Quand il fit trop sombre pour examiner le bétail, les Mexicains se retirèrent et Carson regagna la rive texane. Après une nuit agitée et inquiète, il retourna dans l'île et reprit le travail de vérification harassant. Quand Luisa apparut sur son cheval, sur la rive mexicaine, la majorité du bétail avait traversé le fleuve. Ses deux mains étaient croisées sur le pommeau de la selle que le général donnait à Carson en échange de la sienne. Pablo guidait le cheval par les rênes. Luisa montait à califourchon ; quand le cheval escalada la berge de l'île, l'eau ruissela le long de ses jambes nues.

Carson vit qu'elle avait la joue meurtrie et que le visage de Pablo portait plusieurs égratignures qui saignaient encore. Celui-ci remarqua le regard inquisiteur de Carson et s'essuya sur sa manche, en riant. Luisa était maintenant assez près pour permettre à Carson de voir que ses mains étaient attachées au pommeau.

— Elle ne voulait pas venir, Tejano, dit le général. Elle vous aime peut-être pas. Eh, Pablo ? La señorita prefiría permanecer con nosotros ? La señorita aime mieux rester avec nous, pas vrai ?

— Si, si, no quiero venir aquí!

Carson tendit la main et trancha les Liens de Luisa. Elle se massa les

poignets, en regardant fixement Pablo et le général. Puis elle baissa les yeux sur les caisses d'armes et de munitions.

— Suis-je échangée contre des fusils ? demandât-elle.

— Pas précisément, répondit Carson. Vous représentez plutôt une condition.

— Est-ce que vous aidez ce... cet animal à lutter contre le Mexique?

Au mot « animal », le général avait rougi. Sa main saisit sa cravache, mais Pablo lui retint le bras.

Le général suivit son regard. La main de Carson était posée sur la crosse de son colt.

— Vous avez tout le bétail, à présent, dit-il en tournant le dos à la fille.

— J'ai ce que je voulais. Vous n'avez aucune raison de traîner ici plus longtemps.

Le général secoua la tête.

— Momentito, général, lança ironiquement Luisa. Il ne se détourna pas mais fit signe à Pablo.

— Vamos...

— Si les gens de votre espèce, déclara-t-elle dans son espagnol parfait, ont toujours été battus par les Parral, et vos femmes prises par les hommes de ma famille, c'est que vous n'êtes que de la vermine.

Elle n'avait pas élevé la voix, mais le général tira brusquement sur ses rênes et s'immobilisa. Elle reprit :

— Puisque vous êtes des animaux, il faut vous traiter comme des porcs ou des serpents. Un jour, je vous écraserai la gorge sous mon talon et je vous tuerai.

Le général la regarda fixement.

— Adios, putal fit-il enfin, et il cracha dans l'eau.

Il tourna son cheval vers le Mexique. Elle se pencha vivement et tira le colt de Carson de l'étui ; avant qu'il ait le temps de réagir, elle avait rabattu le chien. Il lui souleva brutalement le bras. Le coup de feu lui brûla la joue mais la balle alla se perdre au loin. Avant qu'elle tire une deuxième fois, il lui avait arraché le colt de la main, mais entre-temps le général avait fait pivoter son cheval et revenait. Il cravacha violemment la joue de Luisa. D'un geste vif et précis, Carson abattit le canon de son colt sur celle du général. Le coup déchira les chairs jusqu'à l'os, puis Carson enfonça rageusement l'arme dans le ventre du bandit qui se plia en deux, son visage ensanglanté touchant le pommeau. Carson se redressa et menaça Pablo de son colt, mais Pablo avait tiré sa machette et s'apprêtait à la lui abattre sur le crâne. La balle de la Springfield d'Archie lui trancha le poignet. Pablo hurla, lâcha le long couteau et serra de la main gauche ses os brisés.

— Muy buenas tardes, lança sèchement Carson, en agitant son colt pour leur indiquer le fleuve.

Le général se redressa et, cramponné au pommeau gluant de sang, il haleta :

— On se reverra, Tejano ! Attends un peu ! Et elle aussi !

Carson les suivit des yeux, le colt posé sur sa cuisse. Ce fumier d'Archie, pensait-il, maintenant je lui dois de la reconnaissance.

— Qu'est-ce qu'il va foutre de ces trente carabines qui nous restent ? demanda Archie.

Il était assis avec Bearclaw près du petit feu de camp ; derrière eux se dressait la masse sombre du ranchito des Valdez. La lune s'était levée, avec une brise légère. Archie nettoyait sa Springfield.

— Qu'est-ce qu'il va foutre...

— Ah, ta gueule, on n'entend que toi. Et parle pas si fort, il a des oreilles.

Archie se retourna vers le ranchito.

— Bla bla bla, comme une vieille squaw, ricana-t-il, mais il baissa tout de même la voix. Comment on va faire pour ramener cinq mille têtes ? On aurait besoin de quinze hommes ! Où on va les trouver ? Faudra trois semaines pour arriver au ranch. J'ai pas envie d'avalier toute cette poussière.

— Si ça prend trois semaines, ça prend trois semaines, foutu morveux. Et tu avaleras la poussière comme nous autres. On devrait te mettre un mors à la bouche, Archie.

— Et la fille, poursuivit Archie comme s'il n'avait pas entendu. Une bonne femme dans un convoi de bétail, j'ai jamais vu ça ! Et toi ?

Bearclaw racla le fond de son écuelle, mangea les derniers haricots, s'essuya la bouche et but une gorgée de café.

— T'as jamais conduit un troupeau nulle part, dit-il enfin. Tout ce que t'as fait dans ta vie, c'est de traîner dans les salles de billard et emmerder les filles, mais elles voulaient pas de toi, espèce de boutonneux. Alors boucle-la. Moi je vais dormir. Tu prends le premier tour de veille. Et fous la paix à la fille, elle te mettra la figure en lambeaux avec ses ongles si t'essayes de te placer.

Il étala sa toile par terre, s'enroula dans sa couverture, la tête appuyée presque verticalement contre la selle, puis il tira son sombrero sur son front et ferma les yeux.

— Il selle son cheval, dit Archie. Où est-ce qu'il va comme ça ?

— Demande-lui. Archie ne répondit pas.

Carson rentra dans le ranchito. Quand il passa près du lit de Luisa, elle murmura :

— Señor Carson ?

— Oui ?

— Vous me laissez toute seule ?

— Je vais revenir.

Elle se redressa. Une de ses longues nattes se mit à se balancer. Elle la

saisit et l'immobilisa. Carson réprima l'envie de toucher ses cheveux.

— Pablo m'a violée cet après-midi, dit-elle. Quand il est venu me chercher pour me conduire dans l'île.

Carson sentit son cœur battre si fort que Luisa devait l'entendre, il en était sûr ; et la señora Valdez, de son petit lit au fond de la salle, devait l'entendre aussi. Il se dit que s'il n'avait pas insisté pour remmener, elle n'aurait pas été violente, que dans la fuite devant l'armée fédérale, les bandits l'auraient oubliée.

— Je m'arrangerai pour vous faire conduire à La Nouvelle-Orléans, dit-il en regardant le feu.

Ses joues brûlaient, et ses mains lui paraissaient soudain énormes. Il ne savait pas où les mettre.

— Là-bas, vous pourrez prendre un bateau pour Veracruz. Et vous...

— Mon fiancé est à Mexico. Il ne voudra plus de moi, maintenant.

— Mais votre hacienda ? Elle haussa les épaules.

— Où voulez-vous aller, alors ?

Elle se laissa retomber sur ses oreillers, sans le quitter des yeux.

— Vous m'emmenez avec vous, maintenant ?

— Demain.

— Mais pas ce soir ?

Carson dégaina son colt, s'assura qu'il était chargé et le lui tendit. Elle parut soulagée.

— Vous reviendrez ?

— Plus tard, oui.

— Et vous ne me laisserez plus toute seule ?

— Non.

Elle sourit et ferma les yeux.

Carson arriva à Isleta deux heures plus tard. Le saloon était à moitié vide. Bond n'y était pas. La jument de Carson repartit ; la poussière étouffait le martèlement de ses sabots. Bond habitait une maison de bois à proximité de son bureau. Carson mit pied à terre, tira sa Winchester du fourreau de selle, et descendit lentement la rue, un sac de toile au bras. Entre les rideaux mal tirés, il vit Bond assis à une table sous une lampe à pétrole. Il mangeait un épais sandwich, tout en alignant des chiffres dans un registre. Derrière lui, Carson distinguait la masse noire d'un grand coffre-fort. Il y avait un colt sur la table.

Carson frappa discrètement au carreau. Bond posa son sandwich et saisit son colt, puis il tira les verrous et jeta un coup d'œil dans la nuit.

— Qui est là ?

— Un message du général, répondit Carson en espagnol, d'une voix

bourrue, en brandissant une feuille de papier pliée.

— Pas si fort, dit Bond d'un ton inquiet. Entrez.

Il abaissa son colt et recula. Carson entra. Bond repoussa les verrous et se retourna en tendant la main pour prendre le message. Il se trouva nez à nez avec le canon de la carabine.

— Tout doucement, dit Carson. Bien lentement. Donnez-moi ce colt.

Bond blêmit. Il obéit. Carson recula dans un coin de la pièce, de façon à ne pas être vu de la rue.

— Maintenant, fermez les rideaux. Bond les ferma.

— Asseyez-vous, monsieur Bond.

Bond retourna à sa place ; ses doigts se crispèrent sur le rebord de la table.

— Finissez votre sandwich pendant que je parle. Bond prit le sandwich, en mordit une petite bouchée, mais ne put l'avalier.

— La gorge sèche, peut-être ? Buvez donc votre bière.

Carson s'assit en face de Bond, sa carabine sur les genoux. Bond tendit la main vers sa chope, et Carson ajouta aimablement :

— Ce truc est braqué sur votre ventre. N'essayez pas de me jeter la bière à la figure, ni de me renverser la table dessus. La carabine est armée et la détente est très douce.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Bond avait une barbe de deux jours dont les nombreux poils gris lui donnaient l'air vieux et malade. Carson eut presque pitié de lui.

— Vous n'allez pas me souhaiter la bienvenue au Texas ? demanda-t-il.

Bond ne répondit pas. Carson se pencha en avant et lui enfonça le canon de la carabine dans le ventre.

— Soyez le bienvenu, marmonna Bond.

— Comme ça, c'est mieux. Après mon séjour au Mexique, que vous avez fait de votre mieux pour me rendre agréable, je me suis habitué à la coutume mexicaine qui veut qu'on parle du temps qu'il fait et de sa famille avant d'aborder les sujets sérieux. Comment va votre femme ?

Pas de réponse. Carson poussa de nouveau le canon de la carabine. Bond grogna et rentra le ventre.

— Très bien, gémit-il.

— Votre père ?

— Il est mort.

— Sincères condoléances. Et votre sœur ?

— J'en ai pas.

— Un peu de pluie ne ferait pas de mal aux récoltes. Pas vrai ?

— Si.

— Bien. On ne peut pas dire que vous êtes un grand bavard, mais enfin ça peut aller. Maintenant parlons affaires. Je pourrais vous tuer tout de suite et me tailler. Personne ne pourrait m'agrafer ni même savoir que j'ai fait le coup. Et vous ne pourriez pas m'en vouloir. N'est-ce pas ?

Bond regarda fixement Carson. Il avait les lèvres aussi grises que sa barbe et Carson faillit encore le prendre en pitié ; mais au souvenir de la nuit passée les bras tordus et levés en l'air derrière lui, tout sentiment de compassion disparut.

— Regardez mes yeux, monsieur Bond, et dites-moi ce que vous y voyez.

Bond s'humecta les lèvres.

— Ils sont un peu rouges.

— Vous savez pourquoi ?

— Non...

— Votre ami le général possède le sens de l'humour au plus haut degré. Je ne suis pas de très bonne humeur mais on peut quand même conclure un marché. J'ai deux mille sept cents têtes de bétail, des bêtes de deux ans en pleine forme. Elles sont à vous à vingt dollars pièce. Vous voulez les acheter, pas vrai ?... Pas vrai, monsieur Bond ? insista Carson en poussant la carabine.

Bond laissa échapper un petit bêlement de douleur et hocha vigoureusement la tête.

— Bon. Alors ça fait cinquante-quatre mille dollars. Et avec les bêtes, je vous propose trente carabines. A l'état de neuf ; on a juste essuyé la graisse, et après une journée d'exercice on les a remises dans les caisses, comme neuves. Je vous les fais cent dollars pièce. Une affaire en or.

— Cent dollars ! Mais je peux trouver toutes celles que je veux à quarante !

— Ouais, je sais. Mais il s'agit d'une offre spéciale.

— Qu'est-ce qu'elle a de spécial ? Le bétail, je peux peut-être en tirer parti si les bêtes sont en aussi bonne condition que vous le dites, mais qu'est-ce qu'une carabine à cent dollars a de spécial ?

Carson le considéra, et se carra sur son siège. Il avait encore atrocement mal au dos et il chercha la position la moins douloureuse. Quand il l'eut trouvée, il répondit :

— Ce qu'elles ont de spécial, c'est que c'est moi qui les offre. Appelez ça une prime, en remerciement de l'accueil que m'a réservé votre pote le général. J'ai l'impression que je vous ai fait perdre assez de temps, il est tard, vous devez avoir envie de vous coucher. Bon, ça fera donc au total cinquante-sept mille tout rond. Comme nous savons tous les deux que vous les avez dans ce

beau coffre qui est derrière vous, vous n'avez qu'à les sortir. Merci d'avance.

Bond s'accroupit et tripota la combinaison. Pendant trente secondes, il fit pivoter le cadran, à droite, à gauche ; les légers déclics du mécanisme étaient le seul bruit que l'on entendait dans la pièce. Enfin, il abaissa l'énorme poignée et tira la lourde porte. Puis il plongeait la main à l'intérieur et saisit le colt qui se trouvait là, précisément pour faire face à ce genre de situation. Il s'abrita derrière la porte ouverte, pivota sur lui-même et leva le colt.

Carson n'était plus là. Bond ne l'avait pas entendu se déplacer et passer de l'autre côté du coffre ; de sa nouvelle position, il braquait Bond par-derrière.

— Et un, ça fait deux, s'écria-t-il joyeusement en tendant la main pour cueillir le colt et le glisser dans sa ceinture. Butin de guerre. Et n'allez pas raconter partout que je les ai volés. Quand un type vous braque une arme dessus, on a le droit de le désarmer. Et vous pouvez revendre ce bétail dans le Nord avec un joli bénéfice. Je ne vois pas pourquoi vous faites tant de ramdam. Bond se mit à compter des billets.

— Les vendre, mon cul, oui ! gronda-t-il. C'est le bétail de King Fisher et il va me le reprendre aussi sec !

— Non, ce n'est pas le bétail de King Fisher, c'est le mien. Les clauses du marché, c'était vingt têtes de bétail pour une carabine. J'en ai obtenu trente. Naturellement, sans votre aide précieuse, on aurait conclu le marché à vingt bœufs, mais Dieu dispose. Vous êtes responsable de cet arrangement, si l'on peut dire. King Fisher obtient ce qu'il a demandé. Vous savez y faire pour compter des billets, monsieur Bond, poursuivit Carson avec admiration. J'espère que vous ne m'en voudrez pas de vérifier.

Bond avait repris des couleurs. Il regarda Carson compter l'argent et le fourrer dans le grand sac de toile qu'il avait apporté.

— Ça ne paie pas de me mettre en rogne, Carson. Vous seriez plus malin de me rendre cet argent et de foutre le camp. On a de la mémoire, par ici. Tôt ou tard...

— Bouclez-la. Et asseyez-vous à votre bureau. La voix glacée de Carson fit perdre à Bond son assurance à peine recouvrée.

— Prenez un de vos beaux petits reçus.

Bond obéit.

— Si par hasard vous aviez un colt ou un Deringer caché dans un de ces tiroirs, je vous laisserais tirer. C'est quand même pas juste de vous faire perdre toutes vos armes en une soirée. Bon, allez-y. Ecrivez. « M. Thomas Carson — je tiens au « monsieur » — m'a vendu ce jour deux mille sept cents têtes de bétail à vingt dollars, ainsi que trente Winchester neuves, modèle 73, à cent dollars pièce. » Pas la peine d'inscrire le total, je comprends que ça vous fasse mal au cœur. Maintenant écrivez la date en haut, et signez en bas. Et donnez-moi ça. Non, pas encore. Agitez un peu le papier pour faire sécher l'encre. Là,

comme ça c'est mieux, pas vrai ? Allez chercher votre troupeau demain matin chez Valdez. Vous y trouverez aussi les carabines. Comptez les bestiaux avec la señora. Elle s'y connaît. Si le compte n'y est pas, dites-le-lui, et j'arrangerai ça. Pas de questions ?

— La famille Valdez vous a été d'un grand secours, on dirait.

— C'est rare de trouver des gens aussi épatants. Bon. J'allais oublier...

Carson tira de sa poche un bout de papier froissé, sale, trempé de sueur et d'eau. Il le déplia avec soin et le montra à Bond.

— Vous le reconnaissez ?

— On dirait mon papier à lettres.

— Tout juste. C'est une commande que vous avez faite, de cinquante rouleaux de barbelés.

— J'ai pas besoin de barbelés !

— Ça se peut, mais vous avez écrit ça. Alors vous me devez quatre cents dollars de mieux. Un prix honnête.

Bond refusa de bouger ; Carson agita sous son nez le canon de sa carabine et désigna le coffre. Bond soupira et alla le rouvrir. Carson compta l'agent.

— Si jamais je reviens par ici, dit-il, ne me cherchez pas des crosses, Bond. Pour l'instant, je suis reconnaissant et je vous aime bien parce que vous m'avez refilé cinquante-sept mille dollars. Alors on laisse tomber l'histoire du général et de ce qu'il m'a fait subir. Mais je l'oublie pas, Bond. Et je compte rester pas mal de temps au Texas. Je vous conseille donc de bien fermer votre coffre. L'argent qu'il renferme est bougrement tentant.

— Encore une chance que vous soyez honnête, bougonna Bond.

— Vaya con Dios.

Carson souffla la lampe et sortit en refermant la porte. Il songea à Bond, assis dans l'obscurité, et sourit. La lune s'était couchée. Un chien aboyait dans un quartier de la ville sombre. Il songea à Luisa endormie, la main sur la crosse du colt. Il sourit encore. Elle pouvait le garder, il en avait deux autres.

— Par où on va passer ? demanda Bearclaw.

— Par le Blanco.

— Pourquoi ? Pourquoi pas par...

— Là-haut, il y a de l'eau, déclara Carson. Alors on va monter par le Blanco.

— Ouais, grogna Archie, y a de l'eau et aussi des Comanches.

— Et alors ?

— Merde, y a peut-être aussi des Apaches. Paraît que les Comanches et eux descendent par ici à chaque pleine lune pour voler des chevaux.

— Tu veux laisser tomber ? fit Carson. Alors prends ton cheval et file.

— Plus de cent lieues tout seul en pays indien ? Ça tient pas debout !

— Alors ferme ta gueule et fais ce que je dis ! Bearclaw, Sebastiano et vous, vous partirez d'abord en éclaireurs. Archie, toi et Ricardo vous formerez l'arrière-garde...

— Ben merde !

— Tous les matins, on permutera. Chacun son tour d'avaler la poussière. Ne les laissez pas se tasser les uns sur les autres, gardez-les en file, en rangs pas trop serrés, sur quinze à vingt mètres de large. Ça paraît difficile, mais au bout de deux jours les bestiaux auront compris. Ne les laissez pas trotter. C'est ce qu'ils vont essayer de faire pour combler les vides, mais le trot fait simplement perdre de la bonne viande. Eh bien, les gars, allez apprendre le métier de vacher.

Pour une fois, Archie ne trouva rien à dire. Il chevaucha pendant un bon moment à côté de Bearclaw.

— T'as entendu ce qu'il a dit de ces Comanches ? Ils vont nous bouffer tout crus, sans sel !

Ils entendirent derrière eux le galop d'un cheval et se retournèrent. C'était Carson.

— Je ne veux pas de feux après le coucher du soleil. Nous nous arrêterons pour manger en plein jour. Et utilisez de la bouse de bison pour les feux, ça fait pas de fumée. Vos carabines sont chargées ?

— A quoi elles serviraient si elles étaient pas chargées ? lança Archie avec mépris.

— Vérifiez, ordonna Carson.

— Moi, c'est pas la peine, grommela Archie. Carson se pencha et tira la carabine d'Archie du fourreau de selle. Il fit glisser la culasse. L'arme n'était

pas chargée. Il la rendit à Archie sans un mot. Bearclaw éclata de rire.

— Archie le Grand a oublié !

En silence et rageusement, Archie fourra des cartouches dans sa carabine, tout en suivant d'un regard haineux Carson qui s'éloignait.

— Je sais ce que t'aimerais faire, lui dit Bearclaw, mais ces Valdez aiment bien Carson et ils sont pas cons. Alors je te conseille de te tenir peinard jusqu'au retour et d'attendre qu'on les ait renvoyés chez eux. King Fisher aura son bétail et son argent, et ce qui arrivera après, il s'en foutra. Et tu peux compter sur moi, cousin. On est du même sang, toi et moi. Mais j'ai pas envie que mon scalp sèche au tipi d'un Comanche. Vaut donc mieux vérifier deux fois qu'une que ce truc est chargé...

— Oh, ta gueule, tas de lard !

Bearclaw éclata de rire et tira son foulard sur son nez pour se protéger du nuage de poussière.

Luisa aimait mieux voyager à cheval que sur le siège du chariot. Elle chevauchait en silence à côté du vieux Valdez, et puis elle se laissait distancer et rejoindre par Carson. Elle évitait de lui parler et le regardait en silence. Carson avait l'impression qu'elle guettait le moment propice pour lui dire quelque chose. Il attendait patiemment. Il lui demanda une fois si elle n'aimerait pas aller à Santa Fe, où habitaient beaucoup de vieilles familles espagnoles qui devaient connaître les Parral. Elle hocha la tête, mais déclina son offre de la mettre sur la diligence de Santa Fe.

Carson se demandait ce qu'elle voulait. Un soir, elle lui déclara, avec une telle passion qu'il faillit renverser son café, qu'elle souhaiterait faire tuer tous les péons de son hacienda, et en embaucher d'autres. Il s'adossa à une roue du chariot, et la considéra avec étonnement. Elle ajouta qu'alors elle retournerait au Mexique pour diriger l'hacienda. Elle se leva fébrilement, et s'approcha de Carson.

— Vous reviendrez avec moi, dit-elle en lui saisissant le bras avec tant de violence que ses ongles s'enfoncèrent dans la chair. Nous recruterons une armée. Nous tuerons le général et Pablo. Ce sera facile. Non, peut-être pas si facile. Mais nous le ferons !... Et puis vous m'épouserez ! Et l'hacienda sera à vous ! Oui ?

Carson réprima un fou rire. Elle parlait très sérieusement, et jamais elle ne lui pardonnerait d'avoir ri.

— Six cents péons ! reprit-elle. Et puis elle se ravisa. Non, elle ne les tuerait pas. Mais elle avait besoin d'un homme fort. Elle lui lâcha le bras et lui prit la main dans les deux siennes. Le geste était si enfantin que Carson en fut touché. Il ne voulait pas lui faire de peine, elle avait déjà assez souffert ; elle avait essayé de l'aider alors qu'il était sans défense, alors qu'elle n'avait rien à gagner qu'un coup de cravache en plein visage.

Elle le regardait fixement, cherchant à deviner sa décision. Son visage était dans l'ombre, alors elle lui ôta brusquement son sombrero et, cette fois, il ne put s'empêcher de rire. Elle le gifla. Furieux, il lui saisit le poignet.

— Vous ne me croyez pas, Tejano

Carson retrouva sa bonne humeur en s'entendant appeler ainsi. Il la lâcha. Elle se frotta le poignet et il chercha comment s'excuser.

— Mais si, bien sûr, je vous crois.

— Vous voulez réfléchir ? Je m'en vais. Je vous laisse. Demain vous me répondrez, oui ?

— D'accord.

Toute la journée du lendemain, Carson réfléchit à l'offre faite par Luisa. Il commença à y penser dès le petit déjeuner, et tout d'abord parce qu'il l'avait promis. Mais plus il y réfléchissait et moins elle lui paraissait insensée. En résumé, s'il tuait le général et Pablo, elle l'épouserait. Il n'avait pas besoin d'une armée pour ça. Il était fort capable de les tuer tout seul. Il devrait se montrer extrêmement prudent, mais c'était possible. Pour s'échapper une fois le coup fait, il lui faudrait tirer adroitement ses plans et se procurer d'excellents chevaux. Cela exigerait du temps et de l'argent. Il avait l'argent, cinquante-sept mille dollars. Et c'était grâce au général qu'il possédait cette fortune.

— De quoi riez-vous ? demanda Archie. Carson ne s'était pas aperçu qu'il riait tout haut

— Vous devenez dingue, ou quoi ? grogna Archie. Il fit brusquement pivoter son cheval et dévala une pente pour secourir une vache qui s'était embourbée dans une fondrière. Carson le suivit. Ils la prirent au lasso par les cornes et la tirèrent de là. En se retrouvant sur la terre ferme, la vache tenta d'encorner le cheval de Carson. Quand ils l'eurent ramenée dans le troupeau, Archie observa :

— Vous voyez, vous vous cassez le cul à sauver cette pauvre vache et pour vous remercier elle essaye de vous tuer. C'est toute la reconnaissance qu'on peut espérer d'une femelle.

Il s'éloigna en riant. « Le petit fumier, songea Carson, il a dû nous écouter hier soir. » Mais il avait peut-être raison, après tout...

Si l'hacienda avait de l'herbe grasse et de l'eau... s'il devenait le propriétaire légal... si la famille n'essayait pas de le chasser... il pourrait acheter de bons taureaux avec ses cinquante-sept mille dollars et créer une nouvelle race résistante à la chaleur... Il faillit crier de joie. Il deviendrait l'éleveur le plus riche de Sonora ! Il monterait à San Antonio une fois par an, pour acheter des selles incrustées d'argent et des chevaux arabes.

Il aperçut deux petites branches cassées. Il baissa les yeux sur le sol. Juste au-dessous, il y avait deux petits bâtons croisés. L'un d'eux suivait la piste,

l'autre était pointé vers un canyon. Son visage se durcit. Il tira sa Winchester du fourreau et remonta le canyon avec prudence. Il se terminait en impasse. Il n'y avait personne, pas la moindre trace de passage.

Tous les soirs, dès qu'apparaissait l'étoile polaire, Carson pointait vers elle le timon du chariot. Si le lendemain matin le ciel était couvert, ou s'il pleuvait, le timon servirait de compas. Ainsi il pourrait faire démarrer le troupeau dans la bonne direction.

La soirée était fraîche. Carson avait pris le premier quart. Il attendait la relève quand il aperçut les flammes claires d'un feu dans le creux où ils avaient installé le campement pour la nuit. Il sauta sur son cheval, fonça vers le camp et sans un mot, il éteignit le feu à coups de botte.

— Qui l'a allumé ? demanda-t-il.

— N'engueulez pas les Valdez, dit Archie. C'est moi. Ils voulaient m'en empêcher mais j'ai commencé à faire tourner le barillet de mon colt, alors ils l'ont bouclée. J'avais froid, c'est pour ça que j'ai fait du feu.

— Oui ? Je m'en vais te dire ce que t'as fait ! T'as publié une édition spéciale pour que tous les foutus Comanches du coin puissent la lire. Personnellement, je me fous éperdument qu'ils t'écartèlent sur une fourmilière et s'amusent à prendre ton ventre pour une pelote à épingles. Mais j'ai besoin de tous les hommes valides pour ramener ce troupeau à ton oncle. Alors si tu recommences ces conneries, je te ligoterais et je te traînerai jusqu'au ranch comme un sac de patates. Les Valdez sont avec moi, alors ça fait quatre contre deux. Je commence à en avoir marre de te donner la fessée. La prochaine fois, tu la sentiras passer.

Carson tourna les talons et s'éloigna.

Peu après le lever du soleil, un groupe de guerriers passa vers le sud, à une centaine de mètres. Ils avaient une dizaine de chevaux en liberté avec eux. Ils s'arrêtèrent, entonnèrent un chant de guerre et agitèrent quelque chose au bout d'une perche.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Bearclaw.

— Ils veulent nous faire croire que c'est un scalp.

Bearclaw se tourna vers Archie.

— Bougre de morveux ! J'ai froid, j'ai froid, gna gna gna !

— Je vais le considérer comme un scalp, déclara sèchement Carson.

Archie ne manifestait pas la moindre trace de crainte. Il s'était précipité vers le chariot, avait tiré sa Springfield et l'épaulait. Carson le rejoignit juste à temps et souleva le canon. La balle fusa vers le ciel.

Carson empoigna le canon de la main droite et de la gauche il gifla Archie. Sebastiano arriva à la rescousse et saisit le bras d'Archie au moment où il allait dégainer son colt. Le chant de guerre s'était tu. La lance au scalp s'abaissa. Pendant une seconde ou deux les chevaux restèrent silhouettés sur le

sommet de la colline, puis ils disparurent brusquement. La pointe de la lance scintilla un instant au soleil et disparut à son tour.

— Si nous avons beaucoup de chance, dit Carson, Ils nous oublieront. Ils venaient de réussir un raid, ils avaient envie de se vanter un peu et de s'en retourner chez eux. Maintenant, ils risquent de changer d'idée.

Il se tourna vers Sebastiano et lui ordonna, en espagnol, de ligoter Archie.

— Con mucho gusto ! répliqua Sebastiano en tirant de ses fontes une longue courroie.

Au bout d'une heure, Carson fit détacher Archie.

Archie prit son petit déjeuner en silence et monta à cheval. Quand vint midi, sa colère s'était transformée en un sourd ressentiment, un feu couvant qu'il entendait maîtriser jusqu'à ce que la situation lui permette de le raviver en soufflant dessus de toute la violence de sa haine. Jusqu'alors, se promit-il, il se tiendrait tranquille, surtout quand la chance serait si manifestement contre lui.

Il poussa son cheval sur une pente abrupte couverte de gravier. Arrivé au fond, le cheval prit son élan pour escalader la côte opposée. Au sommet, cinq guerriers comanches attendaient, immobiles sur leurs poneys.

Pas un ne bougea. Archie resta pétrifié.

— Bon cheval, dit enfin un des Indiens en regardant la monture d'Archie. Très bon cheval. Tu prends le mien, je prends le tien.

Archie resta sans voix.

— Pas vouloir faire l'échange des chevaux ? Archie secoua la tête.

— Donne-moi cartouches.

Archie ne répondit pas. Le Comanche le regardait fixement.

— Tu donnes bœuf ?

Un des Indiens poussa son cheval et contourna Archie. Le vent se leva, faisant danser les plumes ornant leurs boucliers. Archie sentit la sueur perler sur son front, malgré le vent froid. Elle coulait le long de son dos.

Il entendit soudain le cliquetis sec d'une culasse, derrière un rocher. Les Comanches se retournèrent. Le canon d'une carabine était braqué sur eux.

— Anda ! Anda ! cria Sebastiano.

Lentement, les Comanches tournèrent bride et s'éloignèrent.

Carson s'engagea dans un canyon, à la recherche de trois bœufs. Il les retrouva et les poussa vers la piste. La gorge débouchait sur une plaine boisée. Il aperçut au loin les cinq guerriers que Sebastiano avait fait fuir. Ils étaient encore irrités. Ils étaient revenus de leur raid avec beaucoup de chevaux et quelques scalps et n'étaient pas d'humeur à risquer de se faire tuer en attaquant des hommes résolus et bien armés, mais ça, c'était le matin. A présent, ils étaient un tantinet énervés.

Carson fit halte et plaqua une main sur les naseaux de sa jument pour l'empêcher de hennir en sentant les poneys des Indiens. Mais l'un des guerriers se retourna et l'aperçut. Les cinq cavaliers s'arrêtèrent, puis ils tournèrent bride et s'avancèrent au trot à sa rencontre. Il leur fit signe de s'éloigner. Ils n'en tinrent pas compte.

La jument de Carson était épuisée ; les Indiens avaient des chevaux frais. Il préféra trouver une position sur la hauteur plutôt que de se laisser encercler dans la vallée ; la jument escalada une côte et dès que Carson fut au sommet, il pivota et tira. Les Indiens ne ralentirent même pas l'allure.

Carson tira un dernier coup de semonce et la balle souleva la poussière sous le nez du cheval de tête ; puis il recharga son arme, et remplit son sombrero de cartouches.

Un des Comanches tira. La balle déchira l'air et vint s'aplatir sur la paroi rocheuse en frôlant la tête de Carson. Les Indiens se dispersèrent alors et s'abritèrent derrière des buissons. L'un d'eux saisit les rênes de tous les chevaux et les tira vers un ravin.

— Aaaaarh ! hurla l'un des guerriers. Perro Tejano ! Lâche ! Tire ! Tire !

Carson sourit et but une gorgée d'eau de son bidon. Tôt ou tard, les Indiens se lasseraient ; ou ils monteraient à l'assaut ou ils rentreraient chez eux. Il s'installa en vue d'une longue attente.

Luisa chevauchait à côté de Ricardo, qui conduisait le chariot. Elle était couverte de sueur et de poussière. Elle aperçut sur la droite une petite vallée et tout au fond, des arbres et une source cascadant dans un bassin. Elle poussa son cheval dans cette direction.

— Adonde vaya usted, señorita?

Elle répondit à Ricardo qu'elle allait prendre un bain.

— Le señor Carson n'aimerait pas ça. Estimant que ce propos ne méritait même pas une réponse, elle s'éloigna au trot. Arrivée près du bassin, elle mit pied à terre, se déshabilla, entra dans l'eau fraîche et se mit à nager pendant que son cheval broutait l'herbe grasse. Puis elle se rhabilla et natta ses longs cheveux, tout en cherchant son collier de corail. Elle était persuadée qu'il avait dû tomber entre deux rochers et elle avançait, tête baissée, en tordant ses cheveux mouillés.

Une vieille squaw surgit soudain des buissons, en compagnie d'une petite fille. Elles portaient de hauts mocassins et des jupes de peau et la petite, qui devait avoir douze ans, arborait un collier et un bracelet d'argent et de turquoises.

La vieille squaw s'approcha de Luisa et se mit à lui faire des reproches. Elle se baissa, passant une main à ras du sol, en regardant le cheval avec colère. Luisa devina qu'elle se plaignait parce que le cheval mangeait l'herbe. Pendant ce temps, la petite tournait autour d'elle, regardant ses vêtements avec

surprise. Elle trouva le collier de corail et se le mit au cou avec un sourire de satisfaction. Puis elle se pencha sur l'eau limpide et s'admira. La vieille continuait de gémir d'une voix monotone qui irrita bientôt Luisa.

La vieille et la petite n'avaient pas dû se laver depuis longtemps et sentaient fort. Luisa leur fit signe de s'en aller, en indiquant que la petite pouvait garder le collier, mais cela ne calma pas la squaw.

Luisa sentit sa ceinture s'alléger. Elle se retourna. La petite s'était glissée derrière elle et cherchait à voler son colt. Elle le laissa aussitôt retomber dans l'étui et recula en riant

Le manège se répéta plusieurs fois, et finalement Luisa, excédée, fit une horrible grimace. La petite battit en retraite, effrayée, puis elle se mit à rire. Quand Luisa se retourna vers la vieille qui maugréait toujours, la petite fit une tentative plus hardie pour s'emparer du revolver. Luisa en avait assez. Sans se retourner, elle saisit le poignet de la jeune squaw, qui se débattit si bien que son bracelet se cassa et resta dans la main de Luisa. Quelques turquoises roulèrent entre les pierres et tombèrent dans l'eau. La petite, furieuse, voulut gifler Luisa mais ne heurta que son épaule.

Luisa recula vivement, dégaina son colt et fit mine de tirer.

Aussitôt, la vieille plongea dans les buissons, entraînant avec elle la petite en larmes. Luisa l'appela, lui cria de revenir chercher ses perles mais personne ne lui répondit. Les branches ne bougeaient plus. On n'entendait que la brise dans les arbres. Luisa s'avança, en appelant la petite. Elle écarta les buissons, et se trouva nez à nez avec deux guerriers. En riant, ils marchèrent à sa rencontre. Elle fit demi-tour et partit en courant rejoindre son cheval.

— Viens, viens, nous pas mal ! cria l'un d'eux.

Le cheval avait disparu. Des empreintes de mocassins recouvraient en partie celles des sabots. Luisa se mit à courir aussi vite qu'elle le put dans la vallée, suivie sans effort par les deux guerriers.

Puis l'idée lui vint que ces Indiens s'imaginaient que son colt n'était pas chargé. Elle s'arrêta, dégaina et tira en l'air. Elle ne s'était pas trompée. Surpris, ils s'immobilisèrent. Ni l'un ni l'autre n'était armé ; seul le premier portait un couteau passé dans sa ceinture. Il posa la main sur le manche, mais quand elle le visa il se figea. Elle se remit à marcher, le colt à la main, en se retournant de temps en temps pour les menacer. Ils ne bougèrent pas. L'un d'eux se croisa les bras. Derrière lui, la petite fille apparut, le visage barbouillé de larmes, et brandit le poing.

Le coup de feu de Luisa se répercuta contre la colline où Carson était assis. Les Comanches se rassemblèrent aussitôt. Leurs femmes étaient là-bas dans la vallée. Deux d'entre eux tirèrent sur lui, précipitamment, et s'éloignèrent au galop. Un troisième se souleva sur ses étriers, pivota sur lui-même et montra ses fesses à Carson, en les frappant d'un geste moqueur. Carson eut toutes les peines du monde à s'empêcher de faire un carton.

— En somme, nous n'avons perdu qu'un cheval et un collier, dit Carson. Pas d'autres dégâts ?... Bon. Il est évident qu'ils ne tiennent pas à se battre. C'est heureux que vous ayez tiré en l'air, Luisa, sinon ils chercheraient à se procurer au moins un scalp pour se venger.

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent là ? demanda Bearclaw.

— Je n'en sais rien, mais on ne va pas tarder à l'apprendre.

Il désigna le sommet d'une colline, au loin. Un guerrier faisait décrire de petits cercles à son cheval.

— Il demande à entamer des négociations de paix, expliqua Carson. Archie, prends ta Springfield. Va peut-être falloir jouer encore une fois à notre petit jeu.

Il quitta le groupe.

Le Comanche l'attendait, immobile sur son cheval. Il portait sa coiffure de chef, mais Carson fut heureux de voir qu'il n'avait pas de peinture de guerre sur la figure. Il tenait une lance à laquelle étaient accrochés neuf scalps. Quand Carson s'arrêta près de l'Indien, il constata que trois des scalps étaient frais. Le Comanche portait une cartouchière en bandoulière, et Carson remarqua qu'elle ne contenait que six cartouches. C'était donc pour cela que les Indiens n'avaient pas attaqué.

Le guerrier se mit à parler par signes. Il n'y avait plus de bisons. Ils avaient faim. Ils aimeraient acheter des munitions. Alors ils pourraient aller dans les montagnes chasser le cerf. L'hiver arrivait, ils n'auraient bientôt plus le temps de fumer la viande de cerf pour faire du pemmican. Il était prêt à payer un dollar chaque cartouche. Deux autres Indiens apparurent, puis les deux femmes. Carson vit que la petite montait le cheval de Luisa. Il remarqua qu'ils étaient tous maigres. Il secoua la tête. — Moi avoir l'argent, déclara le chef. Il fit signe à la vieille squaw, et désigna du doigt le sac de peau qu'elle portait en bandoulière. Elle l'ouvrit, et le chef y plongea une main pour en retirer une poignée de billets froissés. Carson vit que les dollars étaient bons, qu'il ne s'agissait pas des images souvenirs si souvent distribuées aux Indiens.

Plusieurs billets étaient ensanglantés et quelques-uns roussis sur les bords. Carson secoua la tête. Il n'avait pas la moindre envie de vendre des munitions à des gens qui risquaient de revenir pour s'en servir contre lui.

Il leur offrit en cadeau deux bœufs. Pas de cartouches. Ça les amuserait peut-être d'apprendre que tous ses hommes étaient des tireurs d'élite. A cette distance, par exemple, n'importe lequel d'entre eux pouvait transpercer d'une balle un dollar d'argent.

Le chef sourit ironiquement, en faisant un signe négatif. Il calcula la distance entre la colline et le chariot entouré d'hommes, puis il fit tourner son index autour de son oreille droite. — Nous y revoilà, marmonna Carson. Il leva la pièce d'argent. Il la tint fermement, et ne relâcha pas sa prise quand la balle la frappa.

L'expression amusée du chef se dissipa. Il contempla d'un air respectueux la petite bouffée de fumée. Carson lança la pièce trouée à la petite fille, qui l'attrapa au vol et l'enfila aussitôt au collier de corail. Carson revint au langage par signes. Il voulait le collier et le cheval. Sinon, pas de bœufs. Le chef resta impassible. Il comptait les hommes entourant le chariot et Carson savait ce qu'il pensait. Il pourrait peut-être les abattre un par un mais ses guerriers n'avaient pas de munitions et les Blancs étaient d'excellents tireurs. Les risques étaient trop grands.

Le chef se retourna et se mit à parler dans le rude dialecte des Comanches. La petite refusa de rendre le cheval et le collier. Le chef n'entendait pas qu'on lui tienne tête. Il lui arracha le collier et la poussa brutalement. Elle tomba de cheval.

Pleurant de rage, la petite injuria le chef, tandis que tous les guerriers riaient. Le chef remit le collier et les rênes du cheval à Carson. Il détacha le dollar d'argent et le lança à la petite. Elle s'arrêta de sangloter, juste le temps de le lui renvoyer, puis elle se jeta sur lui et lui bourra la jambe de coups de poing. Il la repoussa ; elle revint à la charge et quand il la saisit pour la tenir à bout de bras, elle lui mordit la main. Il éperonna son cheval et, conduisant l'autre par la bride, il s'éloigna en suçant sa main. Les Indiens riaient.

En arrivant au chariot, Carson ordonna à Sebastiano de détacher deux bons bœufs et de les donner aux Comanches. Les hommes partirent au trot et Carson rendit le collier de corail à Luisa. Elle tourna les perles entre ses doigts, sans regarder Carson.

— Carson... fit-elle enfin.

— Oui ?

— Votre conduite me plaît. Vous seriez un très bon hacendero. Si vous revenez à Isleta, nous...

— Non.

— Il y a trois cent cinquante ans, Carson, vous auriez fait un excellent conquistador.

Elle lui tendit le collier, lui tourna le dos et demanda :

— Vous me le mettez ?

Il le lui agrafa sur la nuque. Elle se renversa contre lui, en le regardant par-dessus son épaule. Il sentit son cœur battre follement. Elle le sentit aussi et, souriante, elle rejeta la tête en arrière, la posa sur l'épaule de Carson, et attendit, les lèvres entrouvertes.

Elle gémit sous la violence du baiser, arracha sa bouche à la sienne, secoua la tête et comme il se penchait de nouveau sur elle, elle chuchota :

— Isleta ?

— Non, murmura-t-il en la prenant aux épaules pour la retourner face à lui.

— Cobarde ! glapit-elle en le repoussant.

Surpris, il recula ; son éperon se prit dans l'étrier d'une selle posée par terre et il partit à la renverse. Une ombre se profila au-dessus de lui.

— Je vous l'avais bien dit que les vaches que vous tirez des fondrières vous étripent à la première occasion, fit Archie. Et vous me devez cinq dollars.

Furieux, Carson se releva et gronda :

— Moi ? Pourquoi donc ?

— Vous m'en aviez promis cinq si je touchais ce dollar d'argent plein centre, dans l'île.

Carson les lui donna.

XVIII

— Belles bêtes, approuva King Fisher.

Les deux hommes longèrent tout le troupeau, escaladèrent une petite colline et s'arrêtèrent sous un chêne vert. Il faisait chaud ; il n'y avait pas un souffle de vent. King Fisher mit pied à terre et s'assit à l'ombre. Carson l'imita ; il avait toujours très mal dans le dos ; la blessure de son nez n'était pas encore cicatrisée. King Fisher observa ses mouvements lents et malaisés, mais ne fit aucune réflexion.

— Regardez-les donc manger, ces sacrés bestiaux ! s'exclama-t-il. Ils ont tondu le pré comme une pelouse. Faudra les pousser vers le nord demain. Ils n'ont pas perdu trop de viande sur la piste. Vous êtes un bon vacher, Carson. — Merci. — On les engraisse de deux cents livres et on les emmène à Dodge... Paraît que vous en avez bavé au Mexique ?

Carson hocha la tête. King Fisher reprit, de la même voix paisible et vaguement compatissante :

— On dit aussi que vous êtes un voleur de bestiaux.

— On en dit autant de vous, monsieur Fisher. King Fisher rit tout bas.

— Vous n'avez pas du tout peur de moi.

— Non.

— Paraît que vous avez soldé votre hypothèque hier ?

— Oui.

— Il y en a qui disent que vous l'avez payée avec mon argent, Carson.

— Tout dépend à quel point de vue on se place.

— Mon point de vue, c'est qu'ils ont peut-être raison.

King Fisher se leva, sauta en selle et lorsque Carson l'eut rejoint, il demanda :

— Alors vous ne croyez pas que vous me devez un merci poli ?

Carson prit son temps pour répondre.

— Non.

— Comment ça ? fit King Fisher, amusé. Sans moi, vous seriez encore en train de tirer le diable par la queue avec un misérable troupeau de vaches malades, couvertes de tiques et pleines de vers, meuglant pour de l'eau, et qui vaudraient quatre dollars la tête. Alors comment vous pourriez aller faire les marchés de Dodge ou d'Abilene ? Comment vous les emmèneriez dans ce pays aride plein d'Apaches pour aller les vendre aux mineurs des Mogollones ? Vous n'auriez pas de quoi embaucher des gars pour les convoier dans l'Arizona ou dans le Nord. Vous auriez personne. Il alluma un cigare, tout en

observant Carson.

— J'ai travaillé deux jours pour vous, au Mexique. J'ai pensé que tout le surplus me revenait du moment que vous aviez les vingt têtes prévues.

— Vous vous croyez coriace. Mais ne l'oubliez jamais : je ne suis plus un poulain, et si vous pensez pouvoir me dresser, vous êtes cinglé. C'est moi qui vous aurai.

— Je ne l'oublierai pas, monsieur Fisher.

King Fisher examina le bout de son cigare. Il aspira profondément, ôta son sombrero et d'un grand geste il balaya l'horizon, embrassant les immenses corrals, les moulins à vent, le bétail dispersé comme des grains de poivre sur les collines et dans les vallées verdoyantes :

— C'est grand et beau ! Grand et beau ! Mais sacré bon Dieu, ça serait-y pas marrant de tout démolir pour recommencer ?

— Remettez votre chapeau, monsieur Fisher, vous allez attraper une insolation.

— Si j'en ai pas déjà une, hein ? Je parie que vous comprenez rien à ce que je raconte.

Il se recoiffa et eut un petit rire :

— Vous me causez bien du tintouin, mon gars. Cette petite de Parral qui s'est mis dans la tête de ranger ses souliers sous votre lit... (Carson se raidit.) Laissez-moi finir et ne faites pas cette tête. Ça me plaît pas qu'une femme traîne chez moi à moins qu'elle soit mariée. Elle a mis tous les hommes dans un tel état qu'ils sont comme des taureaux en rut J'ai vu Archie faire le poireau près de sa chambre et il était plus nerveux qu'un cancrelat sur une poêle à frire. Elle est pas mariée, vous avez pas revendiqué vos droits sur elle, alors tous les gars se figurent qu'ils ont leur chance. Et j'ai pas envie qu'ils commencent à se bagarrer pour elle.

— Je vais l'emmener chez moi demain. Je voulais arranger un peu la maison, avant.

— J'espère qu'elle est pas cinglée. Ne me regardez pas comme ça ! Elle reste assise toute la journée sans jamais dire un mot.

— Elle est pas cinglée.

— Elle se conduit comme une bonne femme que j'ai vue après que les Indiens en avaient fini avec elle.

— Je vous dis qu'elle est pas folle.

— Ce matin j'ai frappé à sa porte. Pas de réponse. Je voulais savoir si elle avait bien dormi, si elle voulait pas une autre couverture. Pas de réponse. J'ai refrappé. Poussé la porte. Elle était assise dans le rocking-chair avec ce colt que vous lui avez donné sur les genoux. Elle a braqué le canon sur moi, en montrant la porte. Je l'ai refermée bien tranquillement. Je discute jamais avec

des gens qui ont une de ces expressions-là. Je veux pas que cette bonne femme se balade par ici avec un 45. Un jour ou l'autre le cousin Archie va vouloir lui faire une mignardise et si elle aime pas ça, le cousin Archie va se retrouver tout à fait mort. Si elle était à moi, je lui arracherais ce pistolet et je lui flanquerais une bonne fessée. Mais je peux pas, j'aurais des ennuis avec vous. Je voulais vous prévenir, petit, pour que vous arrangiez ça en douceur.

— Demain, elle sera partie.

— Et faites gaffe quand vous irez en ville. Ma famille va être salement en rogne à l'idée que vous vous êtes fait un tas de fric avec ce marché. Ils s'imaginent que c'est de l'argent à Fisher.

— Et vous pensez aussi que c'est votre argent ?

— On a déjà discuté de ça, petit. Disons que vous l'avez bien gagné. Mais je regrette que vous ayez été si vache avec Bond. Avec le prix que vous lui avez fait payer pour les carabines, il va venir pleurer dans mon gilet. Si je veux encore faire des affaires avec lui, va falloir que je lui rembourse tout ça. Mais je m'en fous. Il était temps qu'on lui fourre le nez dans son caca. Cette petite de Parral, vous allez l'épouser ?

— Non.

— Elle vous plaît plus que vous voulez bien le dire. Peut-être plus que vous ne vous l'avouez à vous-même. Ça se voit rien qu'à votre façon de la regarder. Vous connaissez bien les femmes ?

Carson secoua la tête.

— Elle a l'air d'être faite pour ce pays. Ma femme ne l'était pas. Nous étions pas mariés depuis deux mois qu'on a surpris deux voleurs de chevaux, à Kenyon. Ma femme m'a dit : « Il paraît qu'on les a pendus à un poteau télégraphique. » Moi je savais pas quoi dire, j'étais dans le coup... et elle était si furieuse que j'ai préféré me taire. Tout ce que j'ai pu trouver à répondre c'est : « Ma foi, probable que ça a pas fait de mal au poteau télégraphique. » Là-dessus elle m'a répliqué : « Je croyais te connaître en Louisiane, mais tu fréquentes tellement de yankees et de bandits que je ne sais plus qui tu es. Je veux que tu me ramènes en Louisiane. Jamais je ne pourrai vivre dans un pays pareil. » J'ai eu du mal à la retenir, mais quand le bébé est né, ça s'est tassé.

Ils longeaient le vieux cimetière. Carson remarqua que King Fisher se détournait. Il était sûr que King Fisher ne voulait pas rouvrir une vieille blessure en regardant les tombes de sa femme et de son fils.

Un peu plus loin, Fisher reprit :

— Cette petite de Parral a l'air solide. Elle sait se servir d'un pistolet. Ma femme a jamais voulu en toucher un. Et elle doit être de bonne race. Peut-être du sang indien. J'ai vu des métis aux yeux bleus chez les Dakotas. Ça vous fera rien d'avoir une bande de petits quarterons ? Avec une pouliche comme elle, la race devrait s'améliorer.

King Fisher sourit en voyant l'expression fermée de Carson.

— Vous n'allez pas vous lancer aux troussees du général ? demanda-t-il.

— Non.

— Vous ne relevez pas le défi de la petite ?

— Je suis pas dingue.

— C'est peut-être pas si dingue que ça. Vous étalez le miel qu'il faut et il viendra bourdonner autour. Et dès qu'il se colle les pieds dedans... Vlan !

King Fisher abattit sa paume sur sa cuisse et le bruit effraya le cheval qui fit un écart, mais Fisher le calma aisément.

— Et ensuite ? s'enquit Carson.

— Pas si vite. D'abord, faut le faire sortir du Mexique. Vous allez pas sauter le Rio Grande trois fois de suite les doigts dans le nez, ce serait trop demander. Faut le faire venir seul. Ça sera difficile, probable qu'il se déplace jamais seul, il aura au moins deux gardes du corps. Et ce Pablito, c'est un dur de dur. Archie me dit qu'il a perdu un œil et quelques dents à cause de vous.

— Il a tiré avec ma carabine et le canon était plein de boue séchée. J'ai essayé de l'avertir.

— Peu importe. C'était bien votre carabine, hein ? Et comment il sait que vous vouliez l'avertir ? C'est votre parole contre la sienne. Alors il va vous chercher. Bon Dieu, Carson, tout le monde vous cherche, sauf moi, mais ça veut pas dire grand-chose vu que j'ai jamais aimé faire comme tout le monde. Enfin... Pour en revenir au général, faudra trouver un moyen de l'avoir tout seul.

Ils arrivèrent au ranch et mirent pied à terre. Sebastiano vint prendre les chevaux et les conduisit au corral. King Fisher le suivit des yeux.

— Un type bien, ce Valdez. Vous avez confiance en lui ?

— Bien sûr, pourquoi ? répliqua Carson, surpris.

— Parce qu'on sait jamais quand ces gens-là vont se retourner contre vous. Vous connaissez bien les Mexicains, pas vrai ?

Carson regarda fixement King Fisher, en cherchant à deviner ce que cachait cette façade souriante.

— Ce Valdez... C'est pas un ami du général ?

— Pas de danger.

— Il serait pas là pour lui servir d'espion, lui rapporter ce que vous faites ?

— Sûrement pas, ou alors, ça serait un fameux acteur.

— Je vous conseille quand même de rien lui dire quand vous tisserez votre toile d'araignée. Vous aurez besoin d'au moins deux hommes sûrs. Cent dollars, ça paraîtra bon à prendre, pour un pauvre Mexicain. Même s'ils

aiment le général, cent dollars en or c'est quelque chose. Et si tout marche bien, vous deviendrez le plus grand hacendero de Sonora. Avec votre connaissance du bétail, et de la langue du pays, vous deviendrez quelqu'un au Mexique. Tout ce qu'il vous faut, c'est une bonne idée et un peu de chance... Ça vous dit toujours rien?

— Non.

— Ça va, n'en parlons plus. Rassemblez les hommes et faites conduire les bestiaux du général au pâturage nord. Demain, on commencera la ferrade.

Carson s'éloigna. King Fisher jeta son mégot de cigare et en alluma un autre, posément, comme toujours quand il réfléchissait sérieusement. A son avis le plan qu'il avait conçu pour éliminer le général était excellent. Il n'y voyait aucune faille. En fait, ce plan lui plaisait tellement qu'il allait l'exécuter lui-même.

XIX

Valdez avait apporté sa guitare, et il en jouait tous les soirs. Un vieillard qui chante des chansons d'amour, pensait Carson en riant. Néanmoins, il l'écoutait avec plaisir, adossé au tronc d'un peuplier. La guitare, la voix mexicaine un peu rauque qui s'élevait dans la nuit fraîche, avaient quelque chose d'émouvant après une journée brûlante passée à avaler de la poussière. Valdez était un piètre guitariste, mais il chantait avec passion.

Ce soir-là, lorsque Valdez se tut, il y eut un moment de silence ; et puis de nouveaux accords de guitare se firent entendre, plaqués d'une main sûre, beaucoup plus experte. Et une voix de femme s'éleva, chaude et un peu rauque.

Que lejos de mi tiera
De mi aima el dueno
Que lejos los labios
Que beso en mi sueño !

Comme mon amour est loin... Comme les lèvres sont lointaines Que je baise dans mes songes !

L'allumette de Carson se brisa. Avant qu'il en craque une autre, une flamme jaillit devant lui.

— Elle chante pas mal, hein ?

Carson alluma sa cigarette et King Fisher un cigare. Carson hocha la tête. Il éprouvait une espèce de ressentiment, et comprit, mi-amusé, mi-furieux, qu'il ne voulait pas que d'autres écoutent chanter Luisa.

— L'homme qui prendra cette fille à son lasso, reprit King Fisher, va avoir du mal à la dresser, même s'il lui imprime sa marque. Celle-là, elle est muy mujer. Bonsoir.

— Bonsoir, répondit Carson.

Tout bien considéré, il aimerait beaucoup lui imprimer sa marque.

Archie et Bearclaw, accoudés à la barrière du corral, la regardaient également. Elle rejeta la tête en arrière, aspira profondément, et se remit à chanter. Ses seins tendaient l'étoffe légère de sa robe et Carson voyait palpiter sa gorge au clair de lune. Il se détourna et s'éloigna lentement. Il avait besoin de réfléchir. Bientôt, il aurait à prendre des décisions, à préparer des manœuvres délicates, et il miserait sa vie et celle de Luisa.

— Qu'est-ce qu'elle raconte, sa chanson ? demanda Archie, d'une voix un peu pâteuse.

— Un mec l'a quittée et elle veut mourir.

— Ça veut rien dire, ça. Ça n'a pas de sens. Tu veux que je te dise ce qui a du sens ?

Il fixait les seins de la fille d'un œil avide. Bearclaw suivit son regard.

— Ouais, moi aussi je peux le dire. Mais King Fisher l'a à l'œil. T'as envie de te bagarrer avec une scie mécanique qui serait apparentée à un serpent à sonnette ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Elle en a envie, seulement personne est assez malin pour le voir.

— Et toi, tu l'es ?

— Tiens, vise un peu !

Archie quitta brusquement Bearclaw puis revint au bout d'un instant avec deux vachers. Il avait bouclé son ceinturon et titubait légèrement.

— Bouge pas, dis rien, tu vas voir comment je sais y faire. Vous autres, pas un mot. Elle nous reconnaîtra pas si on la boucle.

Ils attendirent et la virent bientôt rendre la guitare à Valdez et se lever. Elle longeait la barrière du corral et atteignait l'extrémité quand Archie passa derrière elle. Elle entendit son pas et se retourna vivement. Bearclaw lui saisit les bras tandis qu'Archie lui fourrait son foulard dans la bouche et le maintenait en place avec un autre qu'un des vachers lui avait tendu. Pendant ce temps, Bearclaw lui liait les mains dans le dos avec un bout de corde. Étouffée par le foulard crasseux, elle se débattit furieusement en lançant des coups de pied à droite et à gauche. Elle atteignit par hasard Bearclaw au plexus solaire. Son cri étouffé fut entendu par Carson, qui tendit l'oreille, et pensa qu'un des chevaux avait henni dans son sommeil. Il reprit sa promenade.

Un des hommes qui portaient Luisa trébucha et lâcha sa jambe. Elle en profita pour lancer un coup de pied violent alors qu'il se relevait, et le toucha à la pointe du menton. Cette fois, Carson entendit nettement le cri de douleur et de surprise.

Il fit demi-tour et s'avança prudemment dans la direction du bruit.

— Emmenez-la, souffla Archie.

Les hommes continuèrent d'avancer péniblement, en traînant leur prisonnière.

Archie se glissa derrière un arbre. Lorsque Carson passa, Archie abattit le canon de son colt, mais Carson avait perçu un bruissement et il eut le temps de rejeter sa tête de côté. Le canon s'écrasa sur son épaule, lui paralysant le bras droit. Il expédia un crochet du gauche dans les côtes d'Archie et réussit à lui saisir la main droite. Il allait lui faire lâcher l'arme quand un poing s'abattit sur sa nuque. Carson tomba en avant, complètement paralysé. Il entendit des pas précipités. Des bottes s'écrasèrent sur son dos, le retournèrent, bourrèrent de coups son ventre, son visage. Il n'avait même plus la force de lever les bras pour se protéger. Un talon s'écrasa sur sa bouche. Ses assaillants étaient silencieux. Il sentit sa bouche se remplir de sang. Les hommes haletaient et grognaient, sans cesser de le bourrer de coups de pied. Il tenta de les identifier, mais il n'avait même plus la force d'ouvrir les yeux.

La torture cessa brusquement.

— Il bouge plus, fit une voix.

— Tu crois qu'il est mort, le fumier ? Une main lui souleva la tête.

— On le dirait bien, grogna une voix satisfaite. Sa tête retomba lourdement dans la poussière.

— Tirons-nous !

— Et la fille ?

— Après l'enterrement.

Carson les entendit rire, et les pas s'éloignèrent. Il tourna la tête pour voir les hommes mais il faisait trop sombre. La joue dans la poussière, il cracha du sang et attendit que ses muscles veuillent bien lui obéir. Il savait que cela prendrait plusieurs minutes. Il entendit de nouveau des pas s'approcher. Il ferma les yeux et attendit les coups.

— Quien esta ? murmura Luisa.

— Yo, souffla Carson.

— Ils vous ont fait mal ?

— Plutôt.

— Vous pouvez me détacher ?

— Je ne sais pas. Baissez-vous.

Elle s'assit devant lui, en lui tournant le dos. Il parvint à défaire les nœuds, en s'aidant de ses dents. Dès qu'elle fut libre, elle le traîna de l'ombre de l'arbre dans le clair de lune, et poussa un petit cri.

— J'ai pas trop bonne mine, hein ? marmonna-t-il.

Avec l'aide de Luisa, il parvint à se mettre debout et à gagner la chambre de la jeune femme. Elle alluma sa lampe et lava sa figure enflée et meurtrie. Les bottes pointues lui avaient entamé la peau. Il avait mal partout et il savait que la douleur ne ferait qu'empirer. Malgré tout, il s'endormit.

Quand il se réveilla, la lampe était éteinte et le soleil levant filtrait entre les épais volets de bois. Il tourna la tête.

Luisa dormait, un bras levé comme une danseuse, l'autre replié, la main posée sur la poitrine. Elle portait une chemise de nuit de coton bleu boutonnée au cou. L'étoffe légère laissait deviner les pointes de ses seins, le ventre plat, les rondeurs des cuisses. Il laissa son regard errer jusqu'aux pieds nus et quand ses yeux remontèrent lentement vers le petit col boutonné de la chemise, il s'aperçut qu'elle le regardait en souriant. Il rougit.

Conscient de sa figure enflée, de sa barbe de la veille et de ses blessures, il se détourna.

— Ah, que vous êtes bête ! Stupide !

Elle sourit de son air perplexe, souleva ses seins d'un air provocant et ajouta :

— Parce que pour moi vous êtes beau, maintenant.

Il se laissa tomber sur elle et sa bouche s'écrasa sur les lèvres de Luisa. Elle poussa un petit cri de douleur et il s'écarta mais elle le retint.

— No, no, querido...

Elle déboutonna sa chemise, dénuda ses seins et arqua son dos pour les offrir à sa bouche. Avec un gémissement d'extase, elle se pressa contre lui, puis elle tira fébrilement sa chemise par-dessus sa tête. Elle l'enlaça, laissa courir ses doigts le long de son dos, lui embrassa la gorge, et murmura en pleurant de bonheur :

— J'avais peur, mais c'est merveilleux, merveilleux.

Dans la pénombre, il goûta ses larmes ; il sentit monter en lui une bouffée d'amour, une sensation qu'il n'avait encore jamais éprouvée, et il glissa une main dans la longue chevelure sombre pour tirer sa tête en arrière et laisser ses lèvres courir sur son cou et ses seins. Elle gémissait de plaisir.

Dehors, contre les volets, Bearclaw tira Archie par la manche. Archie se dégagea rageusement et se colla au mur, l'oreille contre le bois. Il haletait. Bearclaw le secoua. Archie le repoussa avec colère. Bearclaw le considéra pendant un moment, puis il s'éloigna. Quand il rejoignit les autres vachers, qui terminaient une partie de poker, quelqu'un demanda où était passé Archie.

— Si je vous le disais, vous me croiriez pas, répliqua Bearclaw. J'avais entendu dire qu'il y avait des hommes qui allaient au bordel, à Austin, et qui faisaient que regarder. Ils payaient pour ça. Et j'avais pas voulu le croire. Jusqu'à ce soir. Bon Dieu, voilà qu'on a un Fisher qui est comme ça, et il devrait avoir honte !

XX

Carson ouvrit la lettre estampillée à Isleta, Texas. Le postier, un des innombrables parents éloignés de King Fisher, l'observait avec ce que Carson appelait maintenant l'expression Fisher, un mélange de colère, d'hostilité, de haine, de perplexité. Il sortit et il examina l'enveloppe au soleil. Elle n'avait pas l'air d'avoir été ouverte par des mains indiscretes.

La lettre commençait de façon abrupte : « Pas la peine de donner d'explications. Considérez que je vous ai mal jugé. Ce qui me fait penser que je peux avoir confiance en vous, c'est que le bétail que j'ai trouvé chez Valdez était bien comme vous avez dit, et peut-être même un peu mieux. Vous marchandez dur mais vous êtes honnête. Vous et moi, on pourrait gagner des tas d'argent en travaillant ensemble. Je connais bien la frontière. J'ai des contacts partout et je peux trouver des capitaux pour financer des opérations importantes. Mais j'ai besoin d'un homme de confiance pour s'occuper des affaires au Mexique. J'ai l'œil sur une opération minière qui devrait produire si vite, qu'à côté, l'élevage serait rien que des haricots.

Si on s'entend, je vous mettrai dans le coup. Si je vous écris, c'est que vous êtes en pleine ascension. Si on peut pas les battre, on s'allie avec eux, c'est ma devise. Dans deux ou trois ans, vous aurez un ranch énorme. King Fisher n'en a plus que pour quelques années et à ce que je vois, sa famille va le mettre en faillite pour peu qu'il y ait un mauvais hiver. J'ai aussi besoin d'un homme pour s'occuper de mon bétail. Vous avez les Valdez, qui sont très bien. Venez me voir et on causera. Pour vous prouver ma bonne foi, je vais vous apprendre une bonne nouvelle : le général est foutu. Il est au Texas, il campe à une dizaine de lieues d'ici au bord du Rio Grande. L'armée mexicaine lui a sauté dessus comme un chat sauvage sur un chiot malade. D'après mon contact dans l'armée, le général peut rester aux Etats-Unis mais il n'a pas le droit de faire des discours et s'il ne remet pas ses armes, ses chevaux et ses mulets à l'armée U. S., ils viendront les arrêter lui et sa troupe et refouleront tout le monde de l'autre côté du Rio où l'armée mexicaine attend. Il va donc être obligé de vendre son matériel, ce qu'il ne sait pas encore. Mais il vendra, vous pouvez compter dessus. Il a environ 900 chevaux, 500 carabines, pas tellement de munitions, 250 burros et dans les 3 500 têtes de bétail. On pourrait avoir des ennuis avec les inspecteurs de l'Association des éleveurs, question bestiaux, mais nous pourrions nous arranger avec l'armée mexicaine pour faire passer les troupeaux de l'autre côté du fleuve et les convoyer jusqu'en Arizona, où on franchirait l'eau vite fait pour s'en débarrasser. A mon avis, on peut avoir le tout pour cinquante mille dollars. Pas la peine de vous

dire ce que serait le bénéfice rien que sur le bétail. Il paraît que les Comanches payent jusqu'à cent dollars une carabine, et les Anglais proposent soixante-quinze dollars pour un burro, vu qu'ils en ont besoin pour la guerre contre les Zoulous. Je vous propose cette affaire à parts égales, et avec les bénéfices on pourra vraiment se lancer dans des gros coups. Amenez quelques gars en qui vous avez confiance. Les hommes du général rôdent dans le coin, attaquent des ranches et des diligences et si vous venez avec tout ce fric, faudra être prudent. Dans l'espoir d'avoir bientôt de vos nouvelles... l'armée marchera contre lui dans deux semaines à dater de ce jour. Ne parlez de cette lettre à personne. Sincèrement vôtre. D. Bond. »

Carson glissa l'enveloppe dans sa poche, traversa la rue et entra chez le coiffeur d'en face. Quand le barbier lui eut couvert la figure de serviettes chaudes, il se détendit et se mit à réfléchir sérieusement.

Si l'offre était sincère, il pourrait gagner un paquet. Et si c'était un piège ?

Ça n'en avait pas l'air, puisque Bond lui conseillait de venir avec une escorte sûre. S'il allait là-bas, il voyagerait avec les Valdez comme gardes du corps. Il expédierait les meilleures bêtes et les meilleurs chevaux. Il s'occuperait lui-même du marché des carabines, l'opération serait délicate et il préférerait la régler lui-même plutôt que de la confier à Bond.

C'était le genre d'affaire qui rapportait le plus, à court terme et en espèces.

Peut-être devrait-on faire partir les carabines immédiatement pour le Nord. Bond s'occuperait du bétail. Il dirait au revoir à Bond, lui serrerait la main, et partirait ouvertement, avec les armes et son escorte ; ensuite il serait facile de revenir seul, (ou avec les Valdez, s'il trouvait une cachette pour les armes) de trouver le général et de le tuer. Avec un peu de chance, il éliminerait aussi Pablo.

Puis il empocherait tout l'argent de cette opération et partirait pour Sonora avec Luisa. Il éviterait de s'approcher de la frontière, tant que tout le monde ne se serait pas calmé. Et jusque-là, il repousserait toutes les offres d'association de Bond.

La première chose à faire était de télégraphier à Bond pour lui annoncer son arrivée. Il lui faudrait le faire d'une autre ville. Puis il devrait trouver un acheteur pour son petit ranch. Mieux valait ne pas éveiller les soupçons de King Fisher. Il savait qu'il serait impossible de vendre, une fois à Sonora, ni de se fier à une agence dans une ville contrôlée par King Fisher.

Plus Carson réfléchissait, plus l'affaire lui plaisait. Sans le savoir, Bond l'aiderait à retrouver le général. Ainsi, non seulement il ferait d'excellents bénéfices, mais il éliminerait le général et deviendrait propriétaire d'une immense hacienda, bien plus vaste que le ranch de King Fisher et si loin au sud qu'il n'aurait pas à s'inquiéter du désir de vengeance de Fisher et de son clan.

Oui, se dit-il avec satisfaction, le mieux était de quitter ce foutu pays.

Sinon il devrait toujours se méfier des Fisher, qui ne pardonneraient jamais la mort du vieux gardien. Tôt ou tard, il tomberait dans une embuscade, on lui tirerait dans le dos, ou bien une balle le frapperait alors qu'il serait tranquillement en train de souper.

C'était ce qui arriverait, même si King Fisher essayait de retenir ses hommes. Et si Fisher leur laissait la bride sur le cou ? Il crèverait de peur chaque fois qu'il passerait près d'un fourré.

— Ça va comme ça, monsieur Carson ? Il se regarda vaguement dans la glace.

— Oui, c'est très bien, merci.

Il enfila sa veste, paya le barbier et sortit. Maintenant, il devait retirer son argent de la banque et télégraphier à Bond.

— Tu es sûr qu'il n'a rien vu ?

— Sûr, monsieur King Fisher, assura le barbier. Cela se passait le lendemain après-midi. Le barbier aiguisait son rasoir sur un cuir.

— Sa figure était entièrement couverte de serviettes chaudes, même les yeux, ajouta-t-il.

— Il t'a pas entendu ouvrir l'enveloppe ?

— Pensez-vous. Y avait des gosses qui jouaient dans la rue, qui criaient, et deux gros chariots sont passés. J'aurais jamais lu la correspondance privée d'une personne si j'avais pas vu le timbre où c'était marqué Isleta, et si j'avais pas su que vous faisiez des affaires là-bas. Autrement, jamais j'y aurais touché !

— Je m'occuperai de toi.

King Fisher sortit, puis il se ravisa et rentra dans la boutique.

— Tu ne parleras de cette lettre à personne, tu entends, Wheat ? Jamais. En aucun cas. Sans ça, je l'apprendrai. Et si j'apprends que t'en as parlé, je reviendrai te voir.

Il saisit la main qui tenait le rasoir, retourna le poignet et leva l'avant-bras de Wheat jusqu'à ce que le rasoir effleure sa gorge. Puis il imprima au bras un mouvement de va-et-vient :

— Compris ?

Wheat hocha nerveusement la tête. King Fisher lui lâcha la main, sauta sur son cheval et partit au trot

— Ainsi, vous voulez vendre, dit King Fisher. Vous me surprenez, Carson.

— Ma foi, je peux pas travailler pour vous et m'occuper d'un ranch en même temps.

— Embauche quelqu'un en qui vous avez confiance.

King Fisher se pencha hors de son hamac lorsque Carson eut fini de rouler sa cigarette.

— Prenez du feu à mon cigare.

Carson inclina le buste et tira sur sa cigarette.

Leurs regards se croisèrent. Carson eut soudain l'impression que Fisher savait qu'il mentait, mais il repoussa cette idée en se disant qu'il avait trop d'imagination.

— C'est difficile à trouver, dit-il. Et tout l'argent que j'engagerai sur ce ranch, en forages de puits artésiens, construction de moulins, achat de barbelés et de bêtes de race, tout ça sera gaspillé si je ne suis pas là pour tout surveiller. Et les impôts grignoteront toutes mes économies.

— Oui, c'est difficile de trouver un homme en qui on peut avoir confiance, murmura King Fisher.

— Alors j'ai l'intention de vendre un bon prix, de placer mon argent en bons d'Etat, avec un bon intérêt régulier, et travailler quelques années pour vous, en faisant des économies. Après ça, je pourrai repartir à zéro, mais avec un bon capital.

— Pas mal raisonné. Combien vous en voulez ?

— Tel que c'est, avec le bétail, la maison, les corrals et tout, quatre-vingt-cinq mille.

— Dites donc, c'est gros, Carson.

— Y a pas de meilleur pâturage d'été dans le coin.

— C'est vrai.

— Et pas de meilleur pour l'hiver non plus.

— Ouais.

— C'est plein d'arroyos avec des saules et des peupliers. Bien abrités du vent du nord. C'est frais en été. Quand il neige, le bétail ne risque pas de se perdre. On peut engranger du fourrage. Les chevaux peuvent manger l'écorce des saules et des buissons. A la fonte des neiges, j'ai des citernes au creux des vallées qui recueillent toute l'eau et la conservent pendant tout l'été. Une région vallonnée, ce qui fait que les bêtes peuvent monter sur les hauteurs et laisser le vent chasser les mouches.

— Vous connaissez bien votre boulot, pas de doute. Un jour, vous deviendrez un grand éleveur.

— Combien de temps vous a-t-il fallu pour apprendre le métier ?

— Ça fait trente et un ans que je l'exerce et j'en apprends encore tous les jours. Dans l'élevage, on ne distribue pas de diplômes. Et quand je suis arrivé ici, y avait pas une barrière ni une voie de chemin de fer dans tout le Texas.

« Je suis heureux que vous consacriez tout votre temps au ranch Fisher, Carson. Donnez-moi quatre ans et vous voudrez plus avoir un ranch à vous.

C'est assez passionnant de diriger un grand domaine comme celui-ci. Et ces derniers temps, je me suis mis à penser que ce serait quand même agréable de pouvoir déboucler mon ceinturon, jeter mon colt au feu et me croiser les bras en regardant un gars capable de se servir de ses méninges faire le boulot à ma place. Et c'est vraiment quelque chose de voir ces grands troupeaux la nuit, avec le clair de lune qui brille sur leurs grandes cornes. Je crois que vous renoncerez vite à avoir un petit ranch à vous. Quatre-vingts. »

— Quatre-vingt-quatre.

— Quatre-vingt-un. Ils éclatèrent de rire.

— Quatre-vingt-deux mille cinq cents, dit Carson.

— Adjugé.

Ils se serrèrent la main et Carson dit négligemment :

— Je voudrais prendre une semaine de congé.

— Facile.

— Je voudrais descendre à San Antonio pour acheter ces bons d'Etat.

— Et votre petite amie?

— Je l'emmène. A San Antonio, elle prendra la diligence de Galveston, et de là un bateau pour Veracruz.

— Je croyais qu'elle ne voulait pas retourner au Mexique ?

— Moi aussi. Mais je l'ai persuadée.

— Ah, très bien.

King Fisher se rallongea dans son hamac et lui donna de l'élan d'un coup de botte au plancher.

— J'aurai votre argent demain après-midi, Carson. Et si vous aviez deux sous de bon sens, vous épouseriez la petite. Elle est bien trop précieuse pour la laisser traîner dans tout le Texas.

Il croisa ses mains sous sa nuque et regarda Carson sortir.

— Quatre-vingts, dit King Fisher. Quatre-vingt-un, quatre-vingt-deux... Et cinq cents.

Carson fourra l'argent dans deux grands sacs de selle.

— Je serais plus tranquille si vous recomptiez.

— J'ai confiance en vous, assura Carson.

Il donna les sacs à Sebastiano, qui les porta dehors. Par la porte ouverte, King Fisher vit le Mexicain les lancer sur la selle de Carson.

— Ma foi, vous me faites là un bien grand compliment... C'est vraiment gentil.

Il remarqua que les neveux de Sebastiano montaient d'excellents chevaux, et qu'ils étaient bien armés. Deux burros portaient les provisions et les sacs de

couchage. Luisa était déjà à cheval, et attendait. King Fisher sortit avec Carson.

— Soyez prudent, Carson, dit-il joyeusement. Je ne voudrais pas perdre un homme précieux. Adios, senorita, vaya con Dios.

— Y usted. Gracias.

— Hasta la vista, Carson.

— Hasta la vista.

La petite troupe s'ébranla. King Fisher la suivit des yeux. Bearclaw sortit de la maison.

— Ça va pas, non ? protesta-t-il. Vous le laissez filer avec tout ce fric ? Vous savez qu'il a encore quarante mille dollars sur lui, en plus ? Pourquoi vous nous laissez pas tendre une embuscade ? On pourrait les devancer et les faire aux pattes demain au coucher du soleil. Faudra qu'ils campent dans l'Arroyo Hondo. Avec Archie, le vieux Dave et moi, ça serait du gâteau.

— Non. Et le vieux Dave tête sa bouteille de bourbon comme si c'était une sucette.

— Personne saurait jamais que c'est nous. Après ça, on pousserait vers le sud pendant deux trois jours, on franchirait le Quitaque, et on remonterait vers le nord. Personne nous verrait, comme ça.

— Non.

— Ça vous fait pas mal au cœur de voir tout cet argent Fisher qui fout le camp pour toujours ? Bon Dieu, je vous comprends pas ! Ce serait pas que vous êtes devenu un peu cinglé à force de penser à cette petite de Parral ?

King Fisher se retourna et regarda fixement Bearclaw, qui recula en marmonnant des excuses. Fisher grogna.

— Laissez-nous nous occuper de lui, allez, insista Bearclaw. On touchera pas à la fille. Et vous faites pas de bile pour le vieux Dave, il sait tirer, il sait monter à cheval. Et il sait la boucler, aussi. Et...

— Bougre d'imbécile, dit aimablement King Fisher. Je vais te dire pourquoi tu es stupide. Je vais descendre moi-même à Isleta, et c'est moi qui vais traiter avec le général pour lui acheter tout son bazar. Pour ça j'ai besoin d'argent. Pourquoi veux-tu que je trimbale une fortune et passe mon temps à craindre de me faire attaquer par des bandits de grands chemins ? Laissons Carson se faire du mouron. Il prendra bien soin de cet argent, et les Valdez aussi. Encore mieux que moi. Et quand il arrivera là-bas, devine qui sera là pour l'accueillir à bras ouverts ?

Bearclaw ouvrit la bouche, puis il sourit largement, d'un air pénétré d'admiration.

— Et on lui reprendra tout l'argent en lui disant poliment merci.

Bearclaw s'exclama :

— Ça, c'est une embuscade !

— Mais avant, il faudra rendre visite à M. Bond et lui donner peut-être une petite fessée pour lui apprendre que le vieux n'est pas encore mort, hein ? Pourtant, j'ai besoin de lui, alors je n'aurai pas la main trop lourde. Il peut me donner un tas de renseignements précieux. J'aurai peut-être envie d'acheter une mine ou deux au Mexique. Ou des chemins de fer. Et quand je serai à Sonora, il me sera très utile pour s'occuper de mes affaires avec le Mexique. Et avec quelqu'un de confiance pour diriger le vieux ranch K. F...

— Vous allez rester à Sonora ?

— Cette petite de Parral a fait une proposition à Carson. Il ne m'a pas eu l'air tellement intéressé. Ou s'il l'est, il pourra pas faire grand-chose. Alors j'irai la voir, je lui donnerai un coup de chapeau et je lui dirai : « Mes excuses, mademoiselle, mais j'ai entendu dire que vous aviez un général à faire assassiner en échange d'une hacienda. » Et elle me répondra : « En effet, señor. » Alors je lui dirai : « Mademoiselle, si vous voulez bien passer par ici, je vais vous montrer un général tout à fait mort. »

— Mais qui c'est qui va diriger le K. F. ?

— Toi, Bearclaw.

— Nom de Dieu !

— Mais faudra faire ce que je dis. Et tenir Archie en laisse. Flanque-lui des gifles s'il le faut. Je viendrai deux fois par an pour tout vérifier. Alors tâche de marcher droit, mon gars. Y a des gens, on leur donne une chance et ils réclament la lune pour y faire paître leurs vaches !

— Bon. Quand on sera à Isleta, faudra prendre possession des chevaux, des burros et des armes du général tout à fait légalement, avec un reçu en bonne et due forme signé par lui parce que l'armée U. S. sera en train de fouiner dans le coin. C'est pour ça qu'il faudra pas être trop méchant avec Bond, vu que c'est lui qui arrangera tout ça. On sera obligé de remettre l'argent de Carson au général. On le récupérera plus tard, t'énervé pas ! Ce sera pas commode, je te l'accorde. Ce type-là, c'est pas une petite fleur des prés. Il aura pas confiance en moi, il a confiance en personne, et il sera entouré de ses gardes du corps, de jour comme de nuit. Personne fera confiance à personne, en fait. Je veux donc que personne ait la détente nerveuse, ni qu'on cause trop fort une fois là-bas. Et quand on tirera, faudra viser juste. Au fait, qu'est-ce qu'il fout, Archie ?

— Il court les filles.

— Va le chercher. Dis-lui que j'ai un boulot pour lui qui lui plaira. Dis-lui que c'est un truc qu'il a envie de faire depuis longtemps. Depuis le jour où il surpris M. Carson en train de roupiller, là-bas au Mexique.

— Il va rappliquer au galop, promet Bearclaw. Le vieux Dave sortit du ranch et s'approcha d'un pas mal assuré.

— Encore bourré ! s'exclama King Fisher avec irritation. Il va biberonner tout le whisky disponible à Isleta.

— Il tire quand même juste, dit Bearclaw.

Ils regardèrent tous deux le vieillard sale et dépenaillé s'avancer en titubant. Sa moustache tombante était jaunie par le tabac ; il portait un gilet de peau luisant de crasse, barré par la chaîne d'un gros oignon en or qu'il s'était attribué un jour au cours de l'attaque d'un train. La montre ne marchait plus depuis des années et le vieux répétait qu'il allait la faire réparer dès qu'il aurait le temps.

— Tes bacchantes ont l'air d'une vieille peau de lapin collée sous ton nez, lança Bearclaw.

— Ta gueule, bougre d'empaqueté, répliqua Dave d'une voix cassée. Cette main-là t'a tanné le cul et elle peut recommencer, t'entends, shérif de mes deux ?

— Tu veux venir en balade, pépé ?

— Non.

— Tu préfères rester ici pour que les mômes s'entraînent au lasso sur ta carcasse ?

— Je m'en fous. Ça vaut toujours mieux que d'écouter tes conneries.

— Quand c'est que tu vas faire réparer cette montre que t'as volée ?

— Foutue génération de vipères et de jean-foutre, grommela Dave en se cramponnant à un pieu du corral. C'est pas tes oignons.

— Hé, pépé...

— Et comment ça se fait que pas un de vous autres jeunots ait filé le train à la petite Mexicaine ? Elle a des lèvres roses comme le pis d'une génisse, une taille de guêpe, elle doit pas peser bien lourd en jupon, et elle a des cheveux luisants comme cette bouteille-là et longs comme la queue d'un cheval. Je les ai vus cascader dans son dos, un jour qu'elle se les brossait au soleil. Y à seulement vingt ans, j'aurais cassé la gueule à ce Carson pour cette fille.

Et je descendrai pas à Isleta. Les broussailles sont si épaisses qu'on y plongerait pas un couteau et dans ce foutu pays, tout ce qu'on trouve est plein de vermine ou empoisonné.

— Mais tu viendras, déclara King Fisher.

— Non, j'irai pas. Et t'as pas d'ordres à me donner, petit ! Tu t'occupes de nous autres les Fisher, tu nous commandes, et puis tu t'en vas donner tout ton fric à ce Carson, alors tu peux aller te faire mettre !

— Dave, c'est plus comme ça, dit Bearclaw.

— Toi, ferme-la !

— On va régler son compte à Carson, tout est arrangé.

— Toi ? T'es pas capable de sortir sans ta bonne, t'es jamais tout seul ; c'est comme Archie. Quand on part sur le sentier de la guerre, faut y aller tout seul. Toi, t'as besoin qu'on te tienne la main. Faudra nous tous pour l'avoir, ce Carson. Et j'ai plus rien dans le ventre, moi non plus. Le vieux rentra dans la maison pour se remettre à boire.

— Quand il sera dessoûlé, il fera bien l'affaire, déclara King Fisher. Puis il changea d'expression et poursuivit d'une voix très douce : Si jamais toi ou un autre, vous touchez à la petite de Parral, si seulement vous la regardez de travers, j'aurai le très grand plaisir de me payer une place au premier rang pour voir un busard vous arracher les tripes par le trou du cul. Fais passer la consigne. Et prépare-toi. On part dans une heure.

XXI

— Range cette étoile, bougre d'imbécile, gronda King Fisher.

Il se pencha sur l'encolure de son cheval et frappa du poing sur la grande vitrine portant en lettres d'or fanées : « bond, fournitures pour ranche ». Sur le trottoir de bois, des vaqueros mexicains jouaient avec des cartes crasseuses, en misant des munitions.

Bond leva les yeux. La journée avait été chaude et il s'éventait lentement.

Le vieux Dave pouffa de rire.

— On dirait qu'on vient de lui couper la tête. Elle est plus sèche qu'une bouteille de whisky éclusée par quarante bonshommes. Bon, je descends boire un coup.

— Ne te perds pas, espèce de vieux schnock ! lança King Fisher.

Bond sortit de son bureau, l'éventail à la main.

— Heureux de vous voir, King Fisher. Entrez donc vous asseoir.

King Fisher mit pied à terre et lança ses rênes à Archie.

Bond regagna son fauteuil.

— Il en fait un plat, pas vrai ? dit-il en offrant son éventail à King Fisher.

Fisher s'assit sur le bord du bureau et s'éventa doucement en silence. Des gouttes de sueur apparurent sur le front de Bond, puis se mirent à ruisseler le long de ses joues. Fisher l'observait. Puis il se tourna vers les vaqueros vautreés sur le trottoir :

— On dirait une ville mexicaine.

— Y a pas de rangers plus près qu'El Paso. Et c'est à trente lieues. On a bien un shérif mais c'est moi qui l'ai fait élire, alors il est bon à rien d'autre qu'à faire ce que je lui dis. Il s'est lancé aux trousses de l'ivrogne du village, sous prétexte que le vieux a volé le petit agneau de la môme à Briggs. Il prétend que la petite n'arrête pas de chialer. Quand il a appris que le général traversait le fleuve pour venir à Isleta, il a mis les bouts à toute pompe pour filer le train à ce voleur d'agneaux. Il y a deux compagnies de cavalerie, mais

elles sont cantonnées à Fort Duncan, à vingt lieues à l'ouest. Ils envoient bien des patrouilles par-ci, par-là, mais on sait jamais où elles sont, alors ça sert à que dalle. Personne cherche la bagarre avec ces vaqueros, c'est des durs, et le patelin en est pourri.

— Où est l'armée mexicaine qui a poursuivi le général ?

— A cinq ou six lieues du Rio, au Mexique. Ils envoient aussi des patrouilles le long du fleuve, jour et nuit.

— Comment se fait-il qu'ils soient si loin ?

— Ils ont reçu des ordres. Le président Diaz recherche des capitaux américains pour financer ses chemins de fer et son industrie, alors il veut pas d'incidents de frontières avec des citoyens américains. Vous savez ce que c'est, un type va apercevoir un soldat mexicain près du fleuve et il fera un carton dessus, et deux ou trois des amigos du Mexicain passeront l'eau pour le venger. Et puis y a la cavalerie U. S... si ça se trouve, un officier mexicain énervé ordonne à ses hommes de tirer, les Américains ripostent et c'est la pagaille générale, ou même la guerre. Le vieux Diaz n'est donc pas un imbécile.

— Ainsi, c'est le général qui gouverne la ville ?

— Plus ou moins.

— Vous n'avez pas honte ?

— Non.

— Et vous êtes texan !

Bond rougit et regarda ses mains. Puis il s'épongea le front.

— Il fait chaud pour la saison.

— J'ai pas fait cent lieues à cheval pour parler de pluie et du beau temps !

Bond ouvrit une boîte de cigares et la présenta à Fisher.

— De vrais havanes, annonça-t-il fièrement. King Fisher en prit un, le renifla, hocha la tête ; puis il en rafla une poignée qu'il fourra dans sa poche, et une autre qu'il tendit à Archie.

— Je fume pas, grommela Archie.

— Je le sais foutre bien, morveux ! Mais j'ai plus de place dans mes poches.

Archie prit les cigares, de mauvaise grâce. Bond craqua une allumette pour allumer le cigare de King Fisher mais sa main tremblait tellement que la flamme vacillait. Fisher sourit, frotta lui aussi une allumette et la tint à côté de celle de Bond. Sa main était ferme comme le roc.

— Une vie saine, Bond. Devriez essayer. Et un autre moyen de rester en bonne santé... je ne me fie qu'à moi, et à personne d'autre.

— Je vous comprends, marmonna Bond.

La flamme lui brûla les doigts ; il lâcha l'allumette en jurant.

— Un type imprudent, reprit King Fisher, il peut se brûler. Voyez ce que je veux dire ?

— Oui, bien sûr.

— Peut-être pas tant que ça. Bond. J'ai lu la lettre que vous avez écrite à M. Carson. Dommage que le bon Dieu ait pas collé de la fourrure sur certaines personnes, qu'on puisse tirer à vue sur elles.

King Fisher déboucla son ceinturon. Archie s'approcha, une main sur la crosse de son pistolet. Bond les regarda, bouche bée.

— Je m'en vais vous tanner le cuir, dit aimablement King Fisher, histoire de vous prouver que je ne suis pas encore mort. Debout !

— Calmez-vous, King. Je vous reproche pas d'être furibond. Mais la lettre est bidon.

— Otez votre ceinturon, Bond.

— Mais je vous dis que la lettre est bidon ! King Fisher soupira.

— Allez, Bond. Otez le ceinturon.

King Fisher entendit quelqu'un entrer dans le bureau, derrière lui. Il ne se retourna pas.

— Archie, jette-moi ce type dehors !... Allons, Bond. Je veux vous montrer ce qu'un vieux est encore capable de faire.

— Pour la dernière fois ! Cette lettre est bidon !

— C'est pas moi qui vais jeter ce gars-là dehors, dit Archie.

— Fais ce que je te dis, bon Dieu ! cria King Fisher.

— En fait de type, fit Archie, ça m'a tout l'air d'un général, et il a un tas d'hommes avec lui. Vous feriez mieux de vous retourner.

— Excusez-moi un instant, monsieur Bond. Je suis à vous tout de suite.

King Fisher se retourna. Le général était adossé à la vitrine, les bras croisés. Dehors, plusieurs de ses soldats pressaient leur nez contre la vitre.

— C'est votre armée personnelle ? Le général sourit.

— Señor King Fisher.

— Alors ?

— Bond et moi, nous avons écrit la lettre. Une bonne lettre, non ?

King Fisher se tourna vers Bond.

— Toutes mes excuses.

Pour toute réponse, Bond lui lança un regard mauvais.

— C'est comme notre petit marché, dit Fisher au général. Il y a eu des complications mais tout s'est arrangé. Navré que ça vous ait obligé à venir de ce côté.

Il reboucla son ceinturon. Bond se renversa dans son fauteuil en poussant un soupir de soulagement. Le général haussa les épaules :

— La guerre, c'est comme l'élevage, il y a des bonnes années et des mauvaises années, non ? Cette année a été mauvaise.

— Ma foi, oui, dit King Fisher en réprimant un sourire.

— Ce Carson, je veux le revoir, M. Bond aussi. Nous avons écrit une bonne lettre, nous attendons. Et Sebastiano Valdez non plus, je l'aime pas. Je m'occuperai de lui. Ça fait déjà une semaine qu'on attend sur la route, on monte la garde jour et nuit. On l'a pas vu. Et vous ?

— Non plus. On a fait un détour, justement pour éviter de tomber sur lui. Notre idée, c'était de les coincer ici.

— Trois grosses araignées, qui attendent des petites mouches avec de l'argent.

— N'oubliez pas, messieurs, dit King Fisher, que c'est mon argent que ces mouches transportent. Je ne veux pas de discussions à ce sujet.

— Votre argent ? ironisa le général.

— Je lui ai acheté son ranch. Il a l'argent sur lui. Et aussi celui qu'il s'est fait sur notre dos, avec notre petit marché.

— Ça, c'est mon argent, fit le général.

— Une bonne partie est à moi, intervint Bond. Je ne voulais pas lui acheter ces carabines au prix qu'il me fixait.

— Tout cet argent est à moi, trancha sèchement Fisher.

Le général sourit et tendit les mains, paumes retournées :

— Il appartient à celui qui mettra le premier la main dessus, non ?

— Votre attitude me déplaît. Si on doit se disputer avant même d'avoir vu Carson, on ne pourra jamais être alliés, et encore moins l'affronter. Alors voilà ce que je propose. Si vous trouvez cet argent le premier, il est à vous. Si nous sommes les premiers, il est à nous. Et si nous nous en emparons ensemble, on partage, moitié-moitié.

— Bueno, bueno.

Bond ouvrit un tiroir et en sortit une bouteille de bourbon qu'il posa sur son bureau. Il remplit deux verres. King Fisher s'étonna.

— Je ne bois pas, vous le savez bien, dit Bond. King Fisher et le général éclusèrent leur whisky d'un trait.

— Qu'allez-vous faire maintenant ? demanda Bond.

— Il va arriver, mais quand, on n'en sait rien. Il est plus malin que nous. Du moins il le croit, mais il ne sait pas qu'il va tomber dans notre piège. Mais comment il va arriver, on l'ignore. On ne peut qu'attendre ici et envoyer des hommes patrouiller les environs. Je trouverai bien un moyen de l'attirer.

Le général se mit à rire. Il prit la bouteille et remplit son verre. Un brusque fou rire le secoua.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? s'enquit King Fisher.

— Ne vous inquiétez pas. Je me suis arrangé pour que Carson vienne vite, vite. Nous l'attendons tranquillement, et il viendra, vous verrez.

XXII

Sebastiano et Carson traversèrent le fleuve les premiers, en tenant leurs carabines en l'air pour éviter de les mouiller. Quand leurs chevaux eurent escaladé la berge texane, Valdez se tourna vers Carson en souriant :

— Ay, patron, on a réussi !

Puis il se retourna et fit signe aux autres de les suivre. Lorsqu'ils furent tous réunis, ils repartirent au petit trot, la carabine en travers de la selle. Ils avaient pu venir jusque-là sans être vus, en passant par le Mexique, mais à présent Isleta n'était plus qu'à deux ou trois lieues et ils risquaient de rencontrer le général d'une minute à l'autre.

Le vieux Sebastiano tremblait d'excitation. Jamais il n'était resté séparé de sa femme si longtemps et, incapable de se maîtriser, il poussa deux ou trois cris stridents et partit au galop, suivi de ses neveux.

Ils l'avaient laissée seule sans la moindre inquiétude. Sebastiano était sûr que le général et son armée se disperseraient vers le sud, par groupes de deux ou trois, comme des vaqueros, et se reformeraient à Sonora. Peu d'Indiens passaient par le territoire où se trouvait le ranchito, et la femme de Sebastiano savait se défendre ; elle avait une Winchester et il lui avait appris à s'en servir.

Carson regarda Luisa. Elle avait la tête baissée ; il ne voyait pas son visage mais devinait instinctivement ce qu'elle pensait ; si jamais elle retournait à Sonora, elle ne connaîtrait pas une telle joie. Il fut ému, troublé par ce chagrin. Lui-même n'avait jamais eu d'autre foyer qu'un campement, une couverture, et un petit feu de bouse de bison, où qu'il se trouve. Les trois hommes disparurent au galop au tournant de la route.

Lorsque Carson et Luisa arrivèrent dans la cour de ferme, ils virent les trois Mexicains debout près des chevaux, dans les herbes folles. Des sabots avaient couché le maïs, et écrasé une douzaine de petits poulets. Une longue bûche avait été jetée entre le toit de la maison de pisé et la fourche d'un arbre. La señora Valdez et ses deux petits-enfants y étaient pendus. Deux chariots achevaient de se consumer dans le corral, à côté du cadavre d'un burro.

Deux pelles avaient été jetées sous le corps de la señora Valdez. Carson comprit le message, aussi clairement que s'il avait été écrit : on avait épargné à Sebastiano la peine de chercher les morts.

Carson espéra que le vieux Valdez ne s'apercevrait pas que les assassins avaient arraché les boucles d'oreilles en or, et les lobes avec. Mais quand les tombes furent creusées et que le moment vint d'envelopper la morte dans un

drap, Sebastiano vit la mutilation.

Dès que la dernière pelletée de terre eut été jetée, Sebastiano sauta à cheval, enfonça ses éperons dans les flancs de sa monture et lui tordit l'encolure pour la faire pivoter. Jamais le vieil homme n'avait traité son cheval aussi sauvagement.

Carson s'élança et saisit les rênes. Sebastiano, la figure blême, essaya de les lui arracher.

— Adonde vas ? cria Carson.

Le cheval hennissait de frayeur et de douleur car son cavalier continuait à l'éperonner tandis que Carson lui sciait la bouche en tenant le mors. Sebastiano se mit à pleurer.

— Laissez-moi partir, laissez-moi, gémit-il. Carson secoua la tête.

— Por favor!

— Non ! Il veut vous faire tomber dans une embuscade ! Nous allons discuter, tirer des plans. Hombre ! Ecoutez !

— Je connais ces fils de putes ! Ils n'attendent pas dans une embuscade pendant des jours ! Ils sont en train de boire en ville, ils sont au bordel, laissez-moi partir...

— Il a raison ! s'écria l'aîné des deux garçons en ravalant ses larmes.

Il s'approcha et tenta d'arracher les rênes des mains de Carson. Carson s'efforça de calmer le vieil homme. Mais Sebastiano dégaina soudain son colt et l'arma.

— Patron ! Oiga me ! Por el amor de Dio ! Carson regarda le pistolet braqué, le cheval fou de terreur. Il était absolument certain que le vieil homme, avec le plus profond regret, le tuerait s'il ne le laissait pas partir. Il lâcha les rênes.

Les trois Mexicains partirent au galop vers Isleta. Luisa s'approcha de Carson.

— Oye, Tejano! dit-elle d'une voix glacée.

— Quoi ?

— Vous y allez?

— Je ne suis, pas fou.

— Ecoutez. L'araignée a tissé sa toile pour attraper la mouche. Et elle a mis du miel partout, non ?

Luisa désignait les tombes.

— Et alors ? grogna Carson.

— Alors, vous vous croyez malin parce que vous n'entrez pas dans la toile?

— Continuez.

— Mais si la mouche elle aussi veut attraper l'araignée, quel est le meilleur moyen pour elle de la trouver ?

— Secouer la toile à deux mains. Mais j'ai envie de vivre un peu plus longtemps que Sebastiano.

— Alors, vous allez rester ici et attendre que nous revenions vous raconter ce qui s'est passé à Isleta. Adios, querido.

Elle éperonna son cheval et partit au galop en direction d'isleta. Carson jura et la suivit. Il la rattrapa, saisit les rênes et arrêta son cheval. Elle posa sa main sur la crosse du colt.

— Lâchez ça, ordonna-t-elle.

— Sacrés bon Dieu de Mexicains ! s'exclama-t-il. partagé entre la rage et l'admiration.

Il lâcha la bride. Elle repartit.

— Non ! Attendez. C'est moi qui viendrai vous raconter ce qui s'est passé.

— Et si le général envoie quelqu'un ici pendant que vous êtes à Isleta ? L'endroit le plus sûr, c'est le centre de la toile.

— Oh Seigneur ! Quand vous aurez fini de parler par paraboles ou Dieu sait quoi !

— J'ai très envie de revoir le général. Et Pablito. Je tiens surtout à voir Pablito, une seule fois, avant de traverser le fleuve pour ne plus jamais revenir au Texas.

Il tendit encore une fois la main vers les rênes, pour la forcer à faire demi-tour.

— No, querido, dit-elle. J'y vais.

Il hésita, contempla sa bouche ravissante, pulpeuse mais ferme, et fut frappé par son expression résolue et implacable.

— Et après, fit-elle, après, je ne ferai plus de cauchemars. Alors embrasse-moi.

Il se pencha vers elle. Elle le prit par le cou et l'embrassa si violemment que leurs dents s'entrechoquèrent.

— Et tu promets, ensuite, que nous traverserons le Rio ?

— Mais oui.

— Sur l'honneur de ta mère ?

— Palabra de honor, répliqua Carson.

Il donna une claque sur la croupe du cheval de Luisa, tout en enfonçant ses éperons dans les flancs du sien.

— Vous avez un plan d'Isleta ? demanda King Fisher.

— Voilà.

Bond déroula une immense carte murale.

— Où sommes-nous ?

— Là.

— Bon. Et où se trouve le ranch du vieux Valdez ?

— Par là, le long de cette route. King Fisher sourit.

— Donc ils arriveront par ici, murmura-t-il lentement. Et ils tourneront dans la rue où nous sommes... Es arriveront, et ils mettront leurs pattes en plein milieu de ce bon petit piège délicat et...

King Fisher claqua des mains et poussa un rugissement qui fit sursauter Bond.

— Parfait. Est-ce qu'ils ont un moyen de sortir de la ville ?

Bond examina le plan.

— Il y a une petite ruelle, un peu plus haut dans la rue, dit-il. A part ça, ils sont obligés de faire demi-tour et de retourner à la fourche qu'ils auront passée en arrivant. Ou pousser un peu plus loin et filer dans le chaparral.

— Par conséquent, on n'a qu'à se contenter de les laisser avancer, attendre qu'ils soient là, devant ce bureau et de boucher les deux goulots de la bouteille. Deux hommes suffiront pour garder la ruelle.

— Oui, oui... bien sûr, bredouilla Bond.

— Vous avez peur ?

— Ma foi... Un petit peu. Je vous dirai franchement que les bagarres, c'est pas mon rayon.

— C'est pas de la bagarre, répliqua King Fisher avec mépris. C'est du tout cuit. Y a pas de quoi s'énerver. Général, vous allez poster six ou sept hommes ici... (Il remarqua l'expression pincée du général, mais n'en tint pas compte.) A l'embranchement de la route qui vient de chez Valdez. Et ensuite, vous...

Le général leva son index et l'agita, tout en se penchant vers la rue. Il prêta l'oreille puis désigna la porte en riant et se carra dans son fauteuil.

Pablo arriva au galop, sauta de son cheval écumant et se précipita dans le bureau.

— Que posa ? demanda le général. Pablo lui parla à l'oreille.

Le général lui donna une claque dans le dos et se tourna vers King Fisher : . — Ay, bueno ! Les mouches arrivent !

Le vieux Dave entra, se laissa tomber sur une chaise avec un soupir de soulagement, avisa la bouteille de bourbon, se releva péniblement et alla se rasseoir avec la bouteille et un verre qu'il remplit à ras bord.

— Il va falloir poster nos hommes, déclara King Fisher. J'en ai cinq.

— Je dirais plutôt quatre, grommela Bond en regardant le vieux Dave avaler le whisky d'un trait.

— Ne vous en faites pas pour lui, il sait se débrouiller, assura King Fisher. Combien d'hommes avez-vous. Bond ?

— Trois.

— Ça suffit, déclara le général. Moi j'en ai beaucoup.

— Combien ?

— Vous en faites pas, Tejano. J'en ai bien assez.

— Ne m'appellez pas Tejano, et ne me dites pas de ne pas m'en faire ! Ne me dites rien du tout. Je ne veux pas avoir d'ennuis avec vous tant qu'on ne sera pas débarrassés de Carson. Combien de carabines avez-vous ?

Le général ne répondit pas. Il se leva, s'assit sur le bord du bureau et posa ses deux mains sur ses cuisses, coudes écartés. Il frotta lentement ses paumes sur son pantalon. King Fisher comprit qu'il essayait la sueur, au cas où il devrait dégainer rapidement. Pablo était accoté au rebord de la fenêtre, et faisait glisser un large anneau d'or à tous les doigts de sa main gauche, à tour de rôle. La droite était immobile, posée sur sa cuisse tout près de la crosse de son pistolet.

— Vous aimez donner des ordres, hein ? murmura le général.

— Au Mexique vous êtes général, rétorqua King Fisher en haussant les sourcils et en se tournant légèrement vers Pablo.

Archie comprit, et alla se placer nonchalamment près du Mexicain, la main droite passée dans son ceinturon.

— Ici, poursuivit King Fisher, c'est moi qui suis général. Si ça ne vous plaît pas, le Rio Grande n'est pas loin. Combien de carabines ?

— Qu'est-ce que vous ferez si je vous le dis ?

— Ce que je ferai ? Nom de Dieu ! Je suis un espion ! J'écirai des lettres au gouvernement de Mexico ! Enfin, merde, pourquoi croyez-vous que je veux le savoir ? Vous devenez nerveux comme une fille !

Le général porta la main à son revolver mais Fisher l'avait devancé. Dave éclata de rire.

— Messieurs, messieurs ! gémit Bond, affolé.

— Tout le monde va s'entre-tuer dans ce foutu bureau ! s'exclama Dave. C'est ça qui sera marrant. Tout le Texas se fendra la pipe et rigolera de nous autres, les Fisher ! Alors, suffit comme ça ! rugit-il soudain en abattant son poing sur la boîte de cigares. Vous êtes qu'une bande de mômes, vous avez tous besoin d'un bon coup de pied au cul !

— Vous avez bousillé mes havanes, espèce de vieux con ! cria Bond.

Dave dégaina. Le général éclata de rire et King Fisher glissa son bras sous celui de Dave qui mettait la main à son colt. Dave céda d'un air écœuré.

— Des tripes de mouton, voilà ce que vous avez, grogna-t-il et il se dirigea en titubant vers la porte.

— Où tu vas ? cria Bearclaw en lui barrant le passage.

— Boire un coup aussi vite qu'un Indien va chier ! Ote-toi de là !

— Non, écoute...

— Fous-moi le camp, je te dis !

— Allez, fous-lui la paix, lança Archie. Laisse-le, il devient vraiment mauvais.

— C'est pas le tord-boyaux qui le rendra gentil.

— Laisse-le sortir, Bearclaw, grogna King Fisher complètement dégoûté.

Bearclaw s'écarta de mauvaise grâce.

— Ça fait un homme de moins, observa Bond.

— Il nous en reste bien assez.

Un bruit de sabots résonna soudain dans la rue. Un vaquero se pencha sur sa selle et cria :

— Mi gêneral !

Le général courut à la porte.

— Alla vienen quatre nombres, una mujer, dona de Parral !

Le général fit signe au vaquero d'aller se poster de l'autre côté de la rue. L'homme sauta à terre, claqua la croupe de son cheval et tandis que l'animal trotta docilement vers son écurie, il traversa la rue en courant et s'engouffra dans une ruelle.

— Mon plan est foutu, bon Dieu ! grogna King Fisher. Dispersez-vous tous et tâchez de vous servir de votre jugeote. Si vous en avez, ce qui m'étonnerait.

Les hommes se dispersèrent. Certains coururent dans la rue, d'autres montèrent au premier. Bond tomba à genoux derrière son bureau.

— Qu'est-ce que vous foutez ? demanda King Fisher. Vous faites votre prière ?

Bond ouvrit un des tiroirs et en tira un colt.

— Je me mets à l'abri, c'est tout. Ce bureau est en chêne massif et je ne vais pas bouger de là.

— A quinze contre cinq, vous avez encore la trouille ? Et un des cinq est une femme ! (Il se mit à rire.) Tiens, j'y pense, le vieux Dave nous l'a bien dit, qu'on avait des tripes de mouton.

— Qu'est-ce que vous racontez ? bredouilla Bond, affolé. Ils sont déjà en vue ?

Calmement, King Fisher alla jeter un coup d'œil dans la rue.

— Pas encore... Si ! Les voilà. Avec notre M. Carson en tête, annonça King Fisher, tout en s'assurant que ses hommes étaient bien postés. Vous savez, Bond, je n'ai jamais tiré dans le dos de personne, je n'ai jamais tendu d'embuscade. Je suis un Fisher, et si ça se trouve, j'aurai honte de moi dans cinq minutes.

Il se tourna vers Archie, qui souriait et remuait les lèvres. Il le vit prendre une cartouche, la porter à sa bouche et la glisser dans le barillet. Le claquement sec fit sursauter Bond.

— Où sont-ils maintenant ?

— Plus bien loin, Bond. Vous le saurez pour sûr quand la fusillade commencera.

— Oye, hommes ! cria le général posté sur le toit.

Trois de ses hommes levèrent le nez. Il leur ordonna de s'asseoir sur le trottoir et de continuer leur partie de cartes.

— Oye, King Fisher ! ajouta-t-il.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Les souris sont là pour le fromage. Pas d'entourloupes avec l'argent, comprende ?

Quand le groupe fut à cinquante pas du bureau de Bond, le général hurla :

— Tiran !

Le cheval de Luisa trébucha. Les trois hommes à qui on avait dit de jouer aux cartes plongèrent précipitamment dans le bureau et se mirent à tirer. Carson saisit la bride du cheval de Luisa mais il était déjà mort et il s'écroula, plaquant Luisa au sol sous lui. Un des neveux de Valdez tomba mort, abattu de trois balles dans le dos ; son cheval partit au galop en traînant son cavalier dont un éperon restait accroché à l'étrier. Un des Mexicains sortit en courant du bureau, arracha la carabine des mains inertes du mort et comme il la brandissait triomphalement, Carson l'abattit d'une balle dans les reins.

King Fisher entendit le général descendre bruyamment. Sebastiano avait été atteint à la mâchoire inférieure. La balle était ressortie par le haut en emportant la moitié du crâne. Il était couché sur le dos, près du cheval de Luisa, vivant mais évanoui.

Carson avait sauté à terre et s'était précipité avec Ricardo Valdez dans un restaurant. La cuisinière poussait des hurlements, blottie dans un coin près de son fourneau. Carson l'empoigna par le bras ; elle glapit de plus belle. Il la tira et la jeta par terre. Elle ferma les yeux sans cesser de crier.

— Bouclez-la et ne bougez pas, ordonna Carson.

Des trous apparurent dans les vitres, dans le comptoir. Une bouteille de sauce tomate explosa sur une étagère. La femme fut couverte de sauce et de débris de verre. Elle rouvrit les yeux, et à la vue de la tomate, se remit à

hurler.

— Ne bouge pas ! cria Carson à Luisa. (Elle l'entendit et cessa de se débattre.) Ricardo, il y a quelqu'un à la fenêtre du premier, voyez si...

— Patron, murmura Ricardo.

Carson se retourna. La clavicule droite du Mexicain avait volé en éclats, du sang coulait de la manche. Carson s'empara d'une pile de torchons, en enfonça un dans la plaie et déchira l'autre pour en faire une écharpe. Des volées de plomb se déversaient sur le restaurant. Les hurlements de la femme s'étaient transformés en un long gémissement aigu et monotone. Au-dessus de la tête des deux hommes, le comptoir se fendit, criblé de balles. De temps en temps, de la poussière blanche tombait sur eux quand une balle arrachait le pisé des murs.

King Fisher contemplait la scène. Il n'avait pas tiré une seule fois.

Pablo regardait Sebastiano ; le mourant leva une jambe, l'agita, la laissa retomber. Du sang coulait de sa bouche ; il avait les yeux grands ouverts mais il était évanoui.

— Oye, Carson ! Valdez voudrait mourir et il y arrive pas !

Pablo se mit à ramper dans la poussière, vers Luisa et le cheval mort. Dans sa chute, elle avait lâché sa carabine qui se trouvait non loin d'elle, mais hors de sa portée. Quand elle vit arriver Pablo, elle essaya désespérément d'attraper la carabine. Impossible. Pablo l'atteignit et lança l'arme derrière lui. De rage, Luisa griffa la poussière. Il était tout près d'elle, à présent. Il dégaina son colt. Carson tira et la balle brisa le barillet du colt. Pablo secoua sa main douloureuse et se jeta à plat ventre en riant. Il tendit le bras et saisit une des nattes de Luisa.

— Buenas tardes, señorita, dit-il en tirant si violemment que sa tête heurta son épaule droite.

Elle se débattit, tenta de se libérer. Sa main griffait toujours le sol, et soudain, elle prit une poignée de poussière et la lança à la figure de Pablo. Il recula, en toussant et en crachant, son œil unique aveuglé. Mais il ne lâcha pas la natte.

— Espère poquito, grommela-t-il, vamos à ver momentito.

Un colt à la crosse d'ébène incrustée de petites cartes à jouer en argent glissa dans la poussière, tournoya et vint s'arrêter contre le bras de Luisa. Elle s'en empara vivement et l'arma. Pablo secoua la tête, ouvrit son œil larmoyant et dégaina son couteau. Il le leva et elle tira.

La balle fit tomber Pablo sur le flanc. Il se souleva sur les genoux, baissa la tête et constata qu'il était blessé à la poitrine. Il leva de nouveau le couteau et Luisa tira trois fois, en sanglotant et en jurant à chaque fois. Il retomba, se releva et rampa vers elle à quatre pattes. Elle tira deux fois et le manqua. Pablo ricana, la main gauche pressée contre sa poitrine. Il leva le couteau, très

haut, et l'abattit de toutes ses forces. Au dernier instant, Luisa roula sur elle-même et le couteau s'enfonça dans la terre tandis que Pablo mourait.

King Fisher jeta rageusement son cigare.

— Bon Dieu, grommela-t-il, dire que j'avais si bien combiné mon coup...

Il sortit dans la rue, sa carabine sous le bras. Les coups de feu s'espacèrent, puis cessèrent tout à fait. Les hommes suivaient Fisher des yeux avec perplexité.

Il traversa la rue, atteignit le cheval abattu et Luisa leva les yeux vers lui, en le menaçant de son colt. Il sourit :

— Je sais compter, señorita. Vous avez tiré six fois.

Il posa sa carabine, appuya son épaule contre le garrot du cheval mort et poussa. La carcasse fut soulevée. Luisa se dégagea.

— Votre jambe ? Elle n'est pas cassée ? demanda-t-il.

— Non.

Il ramassa sa carabine et alla tirer le colt de Sebastiano de l'étui. Il souleva une des paupières du vieux et la laissa retomber, puis il prit Luisa par le bras et l'entraîna vers le restaurant. Carson leva sa Winchester dès qu'ils entrèrent.

— Qu'est-ce que je dois faire ? Me rendre ? Je vous tiens en joue, King Fisher !

— Posez ça, petit.

Fisher lança le colt de Sebastiano à Carson, qui l'attrapa machinalement.

— Couchez-vous, dit-il à Luisa et il passa derrière le comptoir où il s'accroupit.

Carson le regarda faire, l'air intrigué.

— Vous venez parlementer ?

— Non. Rien de personnel. Je me contente d'égaliser les chances.

— Pourquoi ?

— Disons que c'est plus marrant comme ça. Vous pouvez pas faire taire cette vieille pute ?

— Non.

King Fisher se mit à rire, et désigna d'un signe de tête la vitrine et la rue.

— Ils ont pas encore pigé ce qui se passe. Ils comprendront bientôt. Qu'est-ce qui ne va pas, petit ?

— Je ne vous comprends pas.

— Faut toujours avoir un pas d'avance sur la foule. Deviner ce que le plus malin de vos ennemis pense que vous allez faire, et puis avancer d'un pas de plus.

— Qu'est-ce que vous avez à gagner, en venant ici ? Maintenant ils vont tous vous en vouloir à mort !

— Mettons que c'était trop facile, avec moi là-bas. J'ai pas rigolé comme ça depuis des années et ça va être encore plus marrant bientôt. Alors bougez pas, détendez-vous pendant que ma famille commence à gueuler.

— Je ne vous comprends toujours pas.

— J'aime bien un homme qui prend des risques. Maintenant j'en prends et je me sens bien. Allez, empilez toutes vos cartouches et préparons-nous.

— Hé, Bearclaw ! lança Archie sans quitter l'abri de son pilier.

— Ouais ?

— T'as vu ce salaud lancer son colt à la fille ?

— Je l'ai vu. Il est devenu dingue. Qu'est-ce qu'il fout là-bas avec eux, maintenant ?

— Je me suis dit qu'il allait discuter, et puis qu'ils ont dû le garder en otage pendant qu'ils se tirent.

— Alors pourquoi qu'il lui a lancé son colt ?

— Pour montrer qu'il voulait faire amis, probable. Merde, je comprends pas... Hé ! King Fisher ! Ça va ?

King Fisher, allongé derrière le comptoir, sourit et rugit :

— Ouais ! Au poil !

— Ils ont un flingue braqué sur lui, dit Bearclaw.

— Ecoute, s'il était tué... s'il se faisait tuer accidentellement...

— Ouais, je sais, ils le tueront si on les laisse pas filer peinards.

Archie lui jeta un regard méprisant.

— S'il est tué, alors c'est nous qu'on hérite.

— S'il est tué ? Archie ne répondit pas.

— Merde, souffla Bearclaw en comprenant enfin. Par accident.

— Ouais. Accidentellement, je te dis, espèce d'enflé.

— C'est toi le tireur d'élite. Je te conseille de faire gaffe à tirer le meilleur coup de ta vie... accident ou pas !

— Tu voudrais que je tue mon oncle ?

— Je suis scandalisé, fiston.

— Faut pas, Bearclaw.

— Tire-la donc, cette balle qui nous vaudra pas loin de 1 million d'hectares, 11 000 têtes de bétail, 15 puits artésiens, 100 lieues de barbelés, sans compter le gouverneur du Texas qui viendra nous lécher les bottes et faire le beau chaque fois qu'on ira à Austin lui donner des ordres. Alors vise bien, Archie !

— Et la deuxième balle sera pour Carson ; c'est lui que j'attends depuis longtemps, Bearclaw.

— Vous connaissez le tir d'Archie ? murmura King Fisher, songeur.

— Ouais.

— Passez-moi votre chapeau.

Carson le lui donna. King Fisher le souleva, le fit dépasser du comptoir.

Archie tira. Sa balle emporta le fourneau d'une lampe à trente centimètres du chapeau.

— Il va pas crever un chapeau vide, ce même-là. C'est sa façon de nous dire d'aller nous faire foutre. Faudra trouver un truc pour le forcer à sortir, il est trop malin pour se laisser, avoir au coup du chapeau.

Il se tourna vers Luisa et lui demanda son colt à crosse d'ébène. Elle le fit glisser sur le plancher. Il le chargea posément.

— Bon, dit-il enfin. Préparez-vous.

Carson s'accroupit sur les talons, prêt à bondir et tirer au signal.

King Fisher poussa un profond soupir et avança sa main armée du colt au bord du comptoir.

Archie ouvrit des yeux ronds en reconnaissant le large anneau d'or de son oncle ; il tira instantanément. Carson se dressa d'un bond et tira à son tour, au moment où Archie éjectait sa douille. Mais il manoeuvra si rapidement la culasse qu'il tira encore quand la balle de Carson le frappa au ventre. L'impact violent fit dévier le coup. Il tomba contre le pilier, s'y retint un instant, puis il avança très lentement sur le trottoir. Il s'assit. Puis il se releva et fit encore quelques pas chancelants. Il s'adossa au mur, se retourna, s'accrocha au rebord d'une fenêtre, le dos à la rue. Puis il tomba à la renverse et ne bougea plus.

— Un échange honnête, dit King Fisher.

Il leva sa main droite ; l'index avait été arraché. Il s'enveloppa la main d'un torchon.

Le général avait réquisitionné un chariot et construit dessus une barricade de sacs de maïs. Plusieurs de ses hommes y étaient installés, la carabine pointée vers le sol. Le chariot passa bruyamment et les hommes déclenchèrent un tir nourri. De leur position élevée, il leur était facile de canarder le restaurant. Une balle effleura le bras de la cuisinière. Elle poussa un seul cri, puis se tut.

Le chariot fit demi-tour et amorça un second passage. Carson se leva. King Fisher tirait sur Bearclaw et les autres pour les forcer à rester à l'abri. Quand le chariot s'approcha, Carson tira froidement sur les chevaux. Les bêtes s'écroulèrent en hennissant et en se débattant dans les traits. Alors Carson abattit les hommes, l'un après l'autre. Au bout du troisième, les autres s'enfuirent. King Fisher courut à la porte et tira sur le dernier.

Une balle lui effleura le visage. En face, Bearclaw manœuvrait fébrilement le levier de culasse.

King Fisher tira le premier. Bearclaw poussa un cri de lapin en portant une main à sa gorge, tomba à genoux et, en suffoquant, s'affala de tout son long dans la poussière qui absorba comme un buvard le sang de sa carotide tranchée.

Le général, Carson et Fisher tirèrent ensemble. Le général, qui avait fui le chariot et regagné son poste sur le toit, parut surpris et vaguement irrité. Il hocha lentement la tête et regarda sa poitrine où s'élargissaient deux grandes taches rouges. Il avait l'expression perplexe d'un homme qui ne comprend pas une énigme posée dans un langage difficile et mal connu. Il regarda King Fisher, leva une main pour se signer, mais son cœur s'arrêta sans lui laisser le temps d'achever son geste. Il tomba à la renverse ; une de ses jambes glissa et pendit dans le vide en se balançant lentement. Les pesos d'argent scintillaient au soleil couchant.

King Fisher avait senti un choc sourd à l'épaule gauche, et une douleur aiguë dans la région du cœur. Il crut d'abord que Carson l'avait heurté sans le faire exprès du canon de sa Winchester, en se retournant pour viser le général sur le toit. Ce fut seulement quand il sentit du sang couler dans son dos qu'il comprit qu'il était blessé. Il eut soudain l'impression que sa colonne vertébrale était réduite en purée et il se replia sur lui-même comme un accordéon. Il ne souffrait pas, il assistait en spectateur à ce qui lui arrivait. Ses genoux fléchirent. L'expression étonnée, puis inquiète de Carson l'amusa. Sa tête tomba sur sa poitrine et il se retrouva sur le sol. Il se sentait un peu las mais vraiment détendu. Il ouvrit les yeux et contempla le plafond crasseux.

Carson et Luisa le regardaient. A l'autre bout de la ville, on entendait le clop-clop régulier des chevaux de la cavalerie entrant dans Isleta.

Carson se releva, prudemment, et jeta un coup d'oeil sur la rue. Tout le monde disparaissait dans les ruelles. Un Mexicain s'empara du cheval du vieux Dave, l'enfourcha et s'éloigna sans hâte.

« Aujourd'hui, c'est pas mon jour de chance », pensa King Fisher.

— Nous l'avons eu tous les deux, dit-il à voix haute. Malgré ma foutue main blessée, je revendique la moitié de la gloire.

Il fut de nouveau amusé par l'air perplexe de Carson, qui se pencha :

— Je ne vous entends pas.

King Fisher comprit alors qu'il allait mourir.

— Bon, hurla-t-il. Feriez bien de vous tirer en vitesse !

A son expression, il était manifeste que Carson l'entendait à peine, mais Fisher poursuivit :

— Trop de gens vont se mettre à poser des questions...

— King Fisher...

— Laisse-moi finir... je t'entends mal... Plus beaucoup de temps. Vous deux... vous traversez le Rio au galop. Vous l'avez déjà fait. Prenez mon colt, donnez-le à votre premier-né qu'il se fasse les dents dessus. Vous entendez ? Prenez-le, nom de Dieu, pendant que j'y vois encore ! Carson prit le colt incrusté d'argent.

— Carson... toi et moi on aurait dû être des Comanches y a cent ans. Si le bison revient demain, je me fous un pagne et j'échange K. F. tout entier pour un poney à bison et une lance. Mais regarde ma famille, ils vont tout perdre, tout boire, tout foutre en l'air. Je voulais que ce soit ton ranch un jour, bougre de salaud, mais t'as été trop malin pour toi-même... pour moi... Adios mes grands corrals, ma marque... qui se les rappellera. Dans cinq ans d'ici, qui s'en souviendra ? Personne. Personne sauf toi, Carson... Carson...

King Fisher se rendit compte soudain que Carson n'avait pas entendu un seul mot de ce discours, et dans les trois secondes de vie qui lui restaient, il entendit Luisa murmurer :

— Adios, Tejano.

King Fisher caressa pour la dernière fois la crosse d'ébène incrustée d'argent et sa tête retomba sur le plancher.